This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

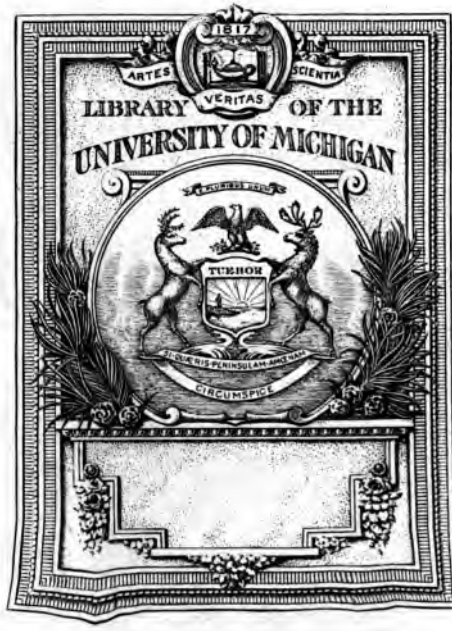
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

A 459707

# SERMONS

Philippe Louis

# DE M. L'ABBÉ GERARD,

CHANOINE

DE S. LOUIS-DU-LOUVRE,

AUTEUR du Comte de Valmont, des Leçons de l'Histoire, etc. etc.

## MYSTÈRES.

A LYON,

CHEZ J. F. ROLLAND, Imprimeur-Libraire, Rue du Pérat, N°. 4.

A PARIS,

CHEZ J. J. BLAISE, Libraire, Quai des Augustins, N.°. 61, près le Pont-Neuf.

1816.

BX
1756
.G36
v.3

# SERMONS

## Contenus dans ce Volume.

Pour le jour de Noël, *page* 1
Pour le jour de l'Epiphanie ou des Rois, 33
Pour la fête de la Conception de la très-Sainte Vierge, 103
Pour le Dimanche de Quasimodo, *Sur la vérité et l'excellence de la Religion*, 149
Pour le jour de la Pentecôte, *L'esprit de Dieu, l'esprit du monde*, 190
Pour le jour de la Fête-Dieu, *Sur le Sacrement des Autels*, 233
Pour une prise d'habit, ou profession religieuse, 263
Pour une profession religieuse, 289
*Panégyrique de St. Charles.* 1

*Fin de la Table.*

730898-190

# SERMON
## POUR
# LE JOUR DE NOËL.

*Verbum caro factum est.*

Le Verbe s'est fait chair.

*Ev. de ce jour. Joan.* 1.

Une étable, une crêche, des langes, un enfant qui verse des pleurs, ô Ciel! est-ce donc sous ces dehors humilians que devoit se montrer aux hommes celui qui venoit en être le Sauveur.

Au commencement étoit le Verbe, il étoit en Dieu, il étoit Dieu. En lui tout a été créé, rien n'a été fait sans lui. Il étoit la lumière et la vie ; mais qu'entends-je! le Verbe s'est fait chair. *Verbum caro factum est.*

Dans le sein d'une Vierge, le Fils de l'Eternel a pris une nature semblable à la mienne; il s'est fait homme, et dans le berceau, c'est lui que j'aperçois; ici je l'avoue, mon esprit se perd, mes pensées se confondent; quel état, quel abaissement pour un Dieu! mais quelles leçons pour l'homme! Que tous les sages gardent un profond silence! que les Rois et les

peuples soient attentifs ! Mortels accourez tous ; la souveraine sagesse prend soin de nous instruire.

L'homme, rempli de ténèbres et égaré par ses folles passions, se méconnoît et s'oublie tout entier lui-même ; il s'élève avant que d'avoir appris à s'humilier ; ou s'il s'humilie, ce n'est que pour se confondre avec les êtres les plus vils ; il s'enfle, et lors même qu'il prétend s'élever, il se dégrade toujours. Faussement humble, et jamais véritablement grand, il ne sait ni s'abaisser comme il le doit, ni s'élever à une grandeur réelle ; le Verbe fait chair vient nous apprendre l'un et l'autre.

J. C., naissant parmi les hommes, nous enseigne pourquoi et jusqu'à quel point nous devons nous humilier, vous le verrez dans ma première partie ; il nous apprend pourquoi et comment nous devons nous élever, vous le verrez dans la seconde.

## Première partie.

L'orgueil, dit St. Chrysostôme, étant le principe de tous nos maux et la source de tous les péchés du monde, J. C., pour le guérir, par un remède tout contraire, a établi d'abord la loi de l'humanité comme le fondement assuré de l'édifice qu'il vouloit construire.

En naissant parmi nous, il nous ap-

prend à nous humilier comme créatures et comme pécheurs, c'est-à-dire, à rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, et à nous connoître nous-mêmes.

Entrons, M. F. dans l'étable de Bethléem, conduits par la fois, étudions notre Maître et notre modèle. Quel est l'objet qui s'offre à nos regards? C'est le Verbe de Dieu qui nous a donné l'être, c'est cette parole féconde qui enfante l'univers; c'est ce Monarque suprême qui tient dans ses mains les destins des Empires, qui élève ou qui abaisse, à son gré, les puissances de la terre, et qui fait régner les Rois. C'est ce Jésus qui nous a été promis dès les premiers jours du monde, que les Prophètes ont annoncé, d'âge en âge, sous les traits les plus éclatans, qui vient éclairer les peuples et leur apporter le salut et la paix.

Le Ciel, par son ordre, fait briller un nouvel astre; une grande lumière s'élève au milieu des ombres de la nuit, les bergers descendent des montagnes pour l'adorer, les Rois s'avancent des bords de l'Orient, ils se prosternent devant lui, et reconnoissent sa divinité, par l'encens qu'ils lui présentent; les Anges font retentir les airs de ce beau cantique: *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre;* les démons frémissent au fond des enfers, leurs oracles

se taisent, et le Gentil consterné, leur demande, en vain, raison de leur silence. Hérode se trouble à la voix des Mages; le Juif est dans l'attente, et la Synagogue, suspendue entre la crainte et l'espérance, avoue que les temps sont arrivés.

Mais au milieu de tant de grandeur, quelle humiliation profonde! je ne vois, dans la personne adorable d'un Dieu fait homme, que des marques de foiblesse et de dépendance; il a besoin du secours de tout ce qui l'environne; il est étendu sur la crêche, ses yeux s'ouvrent à peine à la lumière, et ne peuvent en soutenir l'éclat, ses mains sont enveloppées de langes. Ah! ôtez de devant mes yeux, disoit l'impie Marcion, ôtez ces langes honteux, cette crêche indigne d'un Dieu. Tu te trompes, homme superbe, c'est ainsi que devoit naître le Sauveur pour te rendre véritablement humble. Il est le Fils de Dieu sans doute; il est Dieu, et comme tel, il est égal en toutes choses a son Père; mais comme homme, il est créé dans le temps, et quelque soit l'hommage que lui rendent les Rois, les Anges et la nature entière, il s'anéantit en présence de la Divinité, pour apprendre à la créature à renvoyer à son Dieu toute la gloire qu'elle en reçoit.

O abaissement du Christ! que vous confondez notre orgueil. O hommes, je

ne viens point ici établir la nécessité où vous êtes de vous humilier devant Dieu, sur des principes dangereux et des fondemens fragiles; je ne viens point, comme les faux sages de nos jours, dégrader la dignité de votre nature, et vous rabaisser jusqu'à la condition la plus abjecte; laissons de pareils excès à des hommes qui ne s'abaissent ainsi qu'afin de pouvoir se flatter plus aisément que Dieu les oublie, et que, placés au rang des brutes, ils peuvent jouir des mêmes plaisirs qu'elles, sans avoir à craindre une autre fin que la leur. Plus docile aux clartés de la raison et de la foi, je vois briller en vous, comme des rayons de la Divinité; votre entendement vaste et fécond mesure les Cieux, descend au plus profond des abîmes, étudie le cours des astres, la vertu des plantes, dérobe ses secrets à la nature, se replie sur lui-même, s'élève jusqu'à Dieu, et conçoit l'idée de l'infini? Votre cœur, formé pour la vertu, ne peut s'empêcher de l'aimer, lors même qu'il l'abandonne; généreux, bienfaisant, on l'a vu sacrifier ses intérêts les plus chers à un intérêt public; avide de bonheur et de gloire, grand dans ses désirs, lorsque des penchans déréglés ne le partage pas, il laisse, loin de lui, toutes limites, il franchit tous les temps, et se repose dans le sein de l'Eternel. S'il s'é-

gare, en s'attachant aux objets créés, il se sent comme forcé de reconnoître que ce n'est point pour eux qu'il est fait, et qu'il ne peut être fixé que par la possession d'un bien immuable et infini comme Dieu même. Il n'est pas jusqu'à la disposition des parties de votre corps, qui n'annonce la noblesse de votre être et la grandeur de vos destinées. Sa situation, la dextérité de ses mouvemens divers, montrent assez que vous étiez fait pour dompter les lions et briser les cèdres. Sur votre front, se peignent les passions de votre ame : une aimable pudeur y condamne, malgré vous, vos foiblesses, et y désavoue tout ce qui blesse la vérité et l'honneur ; votre voix noble, flexible et touchante, est faite pour chanter son Dieu, la vertu, la gloire et les héros ; vos yeux brillent d'un feu céleste, vos regards, élevés vers le Ciel, s'y portent comme vers le lieu de votre origine et le terme auquel vous devez tendre.

Tel et plus grand encore est l'homme considéré en lui-même. Je veux, M. C. A. que les qualités personnelles répondent, en vous, à ces premiers traits de noblesse et de grandeur, qu'elles contraignent à l'estime, au respect, à l'amour, ceux qui vous environnent, qu'elles soient relevées par le vif éclat qu'y ajoutent les dignités, la naissance, tous les avantages

de la fortune, que l'on s'empresse de toute part à vous rendre hommage; mais approchez d'un Dieu fait homme, fait enfant, considérez J. C. humilié, et dites-moi pourquoi vous êtes si superbes. Il s'est humilié, parce qu'il a pris votre nature; et quelle est-t-elle donc enfin cette nature, si grande que nous la supposions? c'est celle d'un être dépendant et créé. Qu'est ce-à-dire, M. F. et voyez tout ce que ce mot vous rappelle..... le néant.

O clarté précieuse! à la faveur de laquelle se dissipe toute grandeur, pour ne laisser subsister que celle de l'être existant par lui-même. O réflexion profonde pour qui sait la méditer! nous sommes sortis du néant, nous n'avons en partage que le néant, nous ne sommes rien de notre fond; de quoi donc nous glorifions-nous? et sous ce rapport, semble nous dire J. C. naissant: Foibles mortels, de quoi donc vous glorifiez-vous? quelle gloire vous est dûe, ou plutôt quelle humiliation, quel abaissement ne méritez-vous pas? O mon Dieu! disoit le Roi Prophête, tout ce qui compose mon être est, devant vous, comme un pur néant. *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* O mon Dieu! dois-je dire avec lui, en m'observant moi-même avec un esprit de droiture et d'équité, en ne m'attribuant

que ce qui m'appartient, je me trouve réduit au néant, et je ne le savois pas? *Ad nihilum redactus sum et nescivi.* Ah! je m'attribuois tout en propre, je m'envisageois avec une complaisance secrète, comme si j'eusse été mon propre ouvrage; je voulois être l'objet et le terme de l'admiration des hommes; je m'énivrois, à longs traits, de l'encens de leurs vaines louanges, et cependant de moi-même je n'ai rien, je ne suis rien. *Ad nihilum redactus sum.* Jusqu'ici j'ai été tout rempli de ce moi que j'idolâtrois; je ne pensois qu'à moi, je voulois qu'on ne fut occupé que de moi; je ramenois à moi seul tous les entretiens, toutes les attentions, tous les égards; je me faisois comme le centre de tout ce qui étoit autour de moi, il sembloit que j'étois tout, et je ne suis rien. *Ad nihilum redactus sum.* Mon orgueil a été plus loin encore, je me regardois, ô mon Dieu! comme un être indépendant; je ne voulois suivre que ma volonté propre, ou du moins je ne me voyois qu'avec peine assujéti à vos lois. J'osois porter l'audace jusqu'à accuser votre Providence suprême, jusqu'à refuser de soumettre mes lumières aux vôtres, moi, Seigneur, moi qui tiens de vous mes foibles lumières, mon existence, tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Ah! quelle présomption et quel aveugle-

ment : je n'étois qu'un néant, et je ne le savois pas, et à peine l'humiliation d'un Dieu fait homme a-t-elle suffi pour me l'apprendre. *Ad nihilum redactus sum, nescivi.*

Malheur, cependant, malheur à la couronne d'orgueil que forment les superbes, s'écrie le Prophête, le jour du Seigneur éclatera sur eux, et l'élévation de l'homme sera abaissée. Le Seigneur s'élevera seul en ce jour, et toutes les idoles que forme la vanité, seront réduites en poudre.

Si c'est ainsi que Dieu menaçoit autrefois les hommes vains et orgueilleux, quelle sera donc, à leur égard, sa juste colère, après l'exemple que Jésus naissant nous a laissé. Ah ! c'est maintenat, ô mon Dieu ! que l'homme doit comprendre mieux qu'il ne fit jamais, qu'il ne sauroit trop s'humilier devant vous, trop s'abaisser, trop s'anéantir en votre présence ; et, comme le dit St. Augustin, quel seroit notre orgueil, quelle ressource nous resteroit-il pour le dompter, si l'humilité du Fils de Dieu ne suffisoit pas pour le vaincre ?

Jésus-Christ naissant, nous apprend à nous humilier, non seulement comme créatures, mais comme pécheurs. Pourquoi le Verbe fait chair consent-il aujourd'hui à de si profonds abaissemens ?

pourquoi le voyons-nous multiplier ses humiliations, dès son entrée dans le monde, si ce n'est encore parce qu'il a pris sur lui la ressemblance du péché, comme parle St. Paul, *In similitudinem carnis peccati*, c'est là ce qui lui fait aimer l'oubli et le mépris, et ce qui lui fait penser qu'il ne peut trop se confondre et s'abaisser.

Ce n'est pas assez pour lui d'être né dans le temps, et d'être renfermé dans l'espace étroit d'un corps sujet à toutes nos infirmités; ce n'est pas encore assez pour J. C. de descendre jusqu'aux foiblesses de l'enfance, et de s'assujétir à ce que cet âge a de plus humiliant, il naît comme le dernier des enfans des hommes. Des bergers, il est vrai, des Rois viennent lui rendre hommage; mais il est inconnu au reste de l'univers. Dans Jérusalem, Hérode et la Synagogue se troublent à son avènement, mais il est ignoré dans tout le reste de la Judée. Les Mages lui présentent de l'or et de l'encens; mais il a prévenu leurs dons par un état d'indigence qui le rend méprisable aux plus petits d'entre le peuple. Il est le maître du monde, et à peine trouve-t-il où reposer sa tête. Il est le roi de l'univers, il vient parmi ses sujets, et ils ne lui accordent d'autre asile qu'un lieu destiné à servir de retraite aux animaux les plus

vils. Joseph et Marie, retenez vos larmes. Jésus, dans sa naissance, est rassasié d'opprobres ; il se met au-dessous de tous les hommes ; il essuie toute la honte qui est dûe au péché ; mais c'est à ce point que devoit s'humilier celui qui ne s'est revêtu de la forme du pécheur, qu'afin de se rendre son médiateur, sa victime, et de satisfaire pour lui.

Cependant M. F. c'est nous qui avons péché, qui péchons tous les jours. Jésus est une victime sainte, innocente, et c'est nous qui sommes les coupables ; il prend sur lui l'apparence du crime, mais nous en portons la tache réelle, et nous nous croirons dispensés de l'humilité la plus profonde. Ah ! cette tache, nous en avons été souillés dès le premier moment de notre existence. Nous avons été conçus dans le péché ; nous avons été engendrés dans l'iniquité, et de là, vous le savez, cette loi de la chair, toujours opposée en nous à la loi de l'esprit ; cette révolte des sens contre la raison ; cet entendement, si souvent troublé par des pensées honteuses ou frivoles, et qui, à de si vives lumières, mêle de si épaisses ténèbres ; ce cœur, devenu le théâtre de mille passions diverses, d'une foule de penchans déréglés, et qui, à tant de grandeur, joint si-souvent tant de bassesse ; de là encore, cette malédiction

que nous apportons en naissant, et qui fait de nous, aux yeux de l'Etre infiniment saint, des enfans de colère; de là enfin, ces infirmités qui nous assiègent de toutes parts; cette imbécilité de l'enfance et de la vieillesse; cette mort, qui rend à la poussière le corps qui en a été tiré, et qui, selon l'expression de Job, nous donne pour héritage la pourriture et les vers. Ah! sous cet autre rapport, que J. C. naissant sous la forme du pécheur, veut bien nous rappeler que la condition de l'homme est humiliante, et ce ne sont là, M. F. que des traits communs à tous les hommes: voyons ce que nous y avons ajouté, ce que nous y ajoutons chaque jour.

En nous lavant dans les eaux du Baptême de cette tache honteuse qui a flétri notre origine, Dieu nous a prévenus par sa grâce, et après ce premier effet de sa clémence, il n'a cessé de nous combler de ses plus précieuses faveurs. Mais comment avons-nous répondu à ses bienfaits? par l'ingratitude la plus noire, par les plus mortelles offenses, et peut-être est-ce-là le premier usage que nous ayons fait de notre raison.

Au lieu de consacrer à la vertu les premiers de nos ans, nos plus beaux jours ont été pour le vice. A la fougue impétueuse d'une jeunesse effrénée, ont suc-

cédé des passions plus tranquilles en apparences, mais qui ne nous rendoient pas moins coupables. Dieu nous invitoit cependant à retourner à lui, et chaque jour nous opposions à sa grâce des infidélités nouvelles. Comme un abîme attire un autre abîme, ainsi d'un excès passons-nous à d'autres excès plus grands encore ; nos iniquités ont été portées à leur comble, et il n'est rien resté en nous qui ne soit tout souillé par nos crimes.

Mais peut-être, M. F. peut-être, au moment où je parle, en est-il parmi vous qui se rassurent sur ce qu'ils n'ont pas de certains vices, sur ce qu'ils ont même des vertus qu'on admire en eux? Cependant, sans qu'il soit nécessaire de vous rappeler de nouveau à cette dépravation de la nature humaine, qui nous rend capables des plus grands désordres, et qui, d'un Juste, peut faire en un moment un réprouvé ; d'une ame fidèle, un monstre d'iniquité ; je vous demande, sommes-nous exempts de péché ? Ah ! si nous le disions au tribunal de ce Juge éclairé, qui sonde les consciences, tout parleroit contre nous, l'orgueil, que nous cachons au fond de notre cœur ; cette vanité secrète, qui nous rend si juste à nos yeux ; cet amour, cette estime déréglée de nous-mêmes, qui, dans le commerce de la vie, nous rend si délicats, si sensibles, si attachés à nos

idées, à nos goûts, à tout ce qui a le moindre rapport avec nous, suffiroit sans doute pour nous confondre.

Ajoutons encore le peu de correspondance à tant de grâces dont Dieu nous a favorisés ; le peu d'usage que nous avons fait de ses dons; le peu de mérite, peut-être, qui se trouve dans nos vertus mêmes, et nous reconnoîtrons que nous n'avons que trop lieu de nous croire plus dignes de haine que d'amour.

Ah ! Seigneur, il est donc vrai, il ne me reste, pour toute ressource, que cet humble aveu que faisoit le premier de vos Apôtres : Je suis un homme pécheur. *Homo peccator sum.* Qu'on loue en moi ce que je ne tiens que de vous seul ; qu'on y exalte des qualités frivoles, que le monde y honore de vains titres à vos yeux, je ne suis qu'un homme pécheur, et comme tel, ô mon Dieu ! puis-je trop me mépriser moi-même, puis-je trop aimer l'humiliation, l'abjection, le mépris qui m'est dû.

Si J. C., parce qu'il est venu se rendre victime pour le péché, s'est anéanti jusqu'à la forme d'esclave, que me reste-t-il, à moi, si ce n'est de me mettre, s'il étoit possible, au-dessous du néant même dont j'ai été tiré ?

O homme ! homme pécheur, apprends donc aujourd'hui, en voyant ton Dieu ainsi

humilié sous le fardeau de tes iniquités, de quel sentiment tu dois te pénétrer.

Sentiment de confusion, d'horreur à l'égard de nous-mêmes : J'ai péché. *Peccavi.* J'ai péché, ô mon Dieu ! et comment ai-je été si avide jusqu'ici de louanges, de distinctions et d'honneur, moi qui ne mérite que la honte et l'opprobre ? J'ai péché, et J. C. désire encore comme Saül, qu'on m'honore devant les hommes. Ah ! désormais qu'on m'oublie pour toujours, et qu'on ne se souviennne de moi, et que je ne m'en souvienne moi-même que pour penser que je suis un homme pécheur. *Homo peccator sum.* Que toutes les créatures s'arment contre moi pour vous venger ; que je sois en butte aux contradictions et aux outrages ; que je vive dans l'assujétissement et dans la dépendance ; que je sois sous les pieds de tous les hommes, parmi les plus coupables d'entr'eux, il n'y en a peut-être aucun qui soit aussi injuste, aussi ingrat que je le suis à vos yeux ; si vous aviez fait pour bien d'autres ce que vous avez fait pour moi, ils seroient des Saints, et je ne suis toujours qu'une ame lâche, indolente, qu'un pécheur, que le plus grand des pécheurs. *Homo peccator sum.*

Voilà donc, M. F. ce que Jésus naissant nous rappelle : d'un côté, le néant de la créature ; de l'autre, nos péchés,

l'humiliation due à nos péchés, les sentimens humbles que la vue de nos péchés doit exciter en nous ; parce qu'il s'est fait homme, il s'abaisse, il s'humilie devant son Père et lui renvoie la gloire de tout ce qui l'environne; parce qu'il s'est revêtu de la forme du pécheur, il s'humilie plus profondément encore, il se rend comme le sujet et l'esclave de tous les hommes, et c'est ainsi que dès les premiers momens de sa vie, il nous dit, de la manière la plus forte et la plus touchante, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.*

Leçon importante sans laquelle nous ne pouvions pas même faire les premiers pas dans la voie du salut, puisque, comme le dit un Saint Docteur, les prières, les jeûnes, les œuvres de miséricorde et toutes les vertus périssent à l'instant et n'ont aucun mérite réel, si elles ne sont soutenues par l'humilité ; leçon d'un homme Dieu, qui doit nous faire aimer, désirer, chercher même, s'il est possible, sans faste néanmoins, sans un retour secret de vanité, les humiliations, les abaissemens, tout ce qui peut affliger le moi dont l'amour déréglé fait tous nos crimes, comme il fait aussi tous nos malheurs.

Soyons humbles, M. F. soyons hum-

bles, et nous ne tomberons pas, ou du moins nous connoîtrons nos foiblesses et nos chûtes, et nous nous en releverons sans peine. Ah! il n'est que trop vrai, c'est du défaut d'humilité que naissent presque tous les défauts de conversion, tous les états de fausse justice qui font gémir les Ministres fidèles dans le tribunal de la pénitence et qui rendent tous leurs soins inutiles; mais au contraire, donnez-moi un homme devenu véritablement humble; il a commencé à ouvrir les yeux et à se connoître; il gémit, il s'anéantit, il se punit, il réforme ses vices, il est véritablement converti. Soyons humbles et nous aurons la paix avec Dieu qui résiste aux superbes et qui accorde ses grâces les plus précieuses à ceux qui ont cessé de l'être; nous aurons la paix avec nos semblables, dont l'orgueil s'irrite par l'orgueil et se laisse vaincre par la douceur; nous aurons la paix avec nous-mêmes par le détachement des honneurs, de la gloire, de l'estime et de l'attention des hommes, et par l'amour de l'oubli, de la dépendance des opprobres et du mépris.

Ah! M. F. souvenons-nous donc aujourd'hui, pour ne l'oublier jamais, que l'humilité est le caractère le plus marqué du vrai juste, et que le mystère de ce jour nous apprenne que nous apparte-

nons à J. C. ou au démon, selon que nous sommes humbles ou orgueilleux.

Mais J. C. dans sa naissance ne se borne pas à enseigner aux hommes pourquoi et jusqu'à quel point ils doivent s'humilier, il leur enseigne encore pourquoi et comment ils doivent s'élever, c'est le sujet de ma seconde partie.

## Seconde partie.

De ce que l'homme est essentiellement obligé de s'abaisser devant Dieu comme créature, et au-dessous de tous les hommes comme pécheur, il ne s'ensuit pas, M. F. qu'il ne puisse et qu'il ne doive, même sous d'autres rapports, s'élever et concevoir des sentimens nobles, généreux et dignes en un mot de ce que Dieu a fait pour lui.

J'ose le dire, la source de nos desordres n'est pas de vouloir être grands, mais c'est de nous borner à une grandeur fausse et apparente.

L'homme dégradé, par son péché, de cette noblesse primitive qu'il faisoit consister dans une union intime avec Dieu, dans son innocence et sa pureté, dans l'empire qu'il avoit sur toute la nature et sur lui-même, a conservé, malgré sa chûte, le penchant que la divinité avoit imprimé en lui, ce penchant

nécessaire qui le porte à l'élévation, mais environné de ténèbres et se laissant éblouir par de vains fantômes, il s'est avili par les choses mêmes qu'il croyoit les plus propres à l'élever et à l'ennoblir.

Jésus-Christ, par sa naissance, vient enfin nous rappeler à une grandeur réelle, en nous apprenant à nous glorifier de l'union de notre nature avec la nature divine, des mérites d'un homme Dieu et des exemples qu'il nous a laissés.

Le Verbe divin s'abaisse jusqu'à nous, il daigne se revêtir de la nature humaine, et en s'abaissant ainsi, en nous instruisant, par son exemple, à nous abaisser avec lui, d'un autre côté, M. F. à quel degré ne nous élève t-il pas ? Il se fait homme, dit St. Augustin, pour nous rendre en quelque sorte des Dieux.

En effet, après la naissance de J. C. je ne dois plus considérer seulement dans les hommes cette nature qui leur est propre, mais j'y considère l'union étroite qui s'est faite de cette même nature avec la nature divine dans la personne adorable du Sauveur, et dès lors j'aperçois en eux les membres, les frères, les co-héritiers de J. C., les enfans de Dieu recevant une régénération, une filiation toute divine en J. C. et participant, comme l'exprime St. Léon, à la nature de Dieu même.

Mortels ambitieux, pouviez-vous porter vos prétentions plus loin ? La gloire du Seigneur s'est levée sur vous ; vous étiez des vases d'opprobres et d'ignominie, des enfans de colère, et vous êtes devenus la race choisie, la nation sainte, le temple de la Divinité ; vous êtes devenus, par adoption, d'une manière bien plus auguste, les enfans du Très Haut. *Ego dixi dii estis et filii excelsi omnes.*

Voilà donc pour nous une première source d'élévation. Chrétiens, qui que vous soyez, dans quelque état que Dieu vous ait placés, vous êtes vraiment grands si vous comprenez bien en quoi consiste votre véritable grandeur, et si vous savez en soutenir l'éclat en vous élevant, par une fierté sainte, si j'ose m'exprimer ainsi, au-dessus de tout ce qui est indigne de l'alliance que J. C. est venu contracter avec vous.

Mais hélas ! combien de Chrétiens oublient cette alliance si glorieuse pour les hommes, et ne pensent, n'agissent que d'après les sentimens que leur inspire leur état plus ou moins relevé selon le monde ; ainsi l'homme, au sein de l'honneur, n'a pas compris ce qu'il étoit ; il a changé une gloire réelle contre une bassesse effective ou une grandeur imaginaire.

Etes-vous nés dans l'indigence et dans une condition abjecte, ah ! M. F. le dirai-je ? et pourquoi ne le dirai-je pas, puisque vous me forcez tous les jours d'en gémir pour vous-mêmes ; vous vous bornez alors à vivre d'une vie animale et terrestre ; vous ne concevez que des idées basses, que des sentimens vils et qui vous conduisent à des mœurs plus viles encore. Etes-vous distingués par votre naissance, vos titres, vos richesses, vous vous enorgueillissez de ces avantages frivoles, étrangers à l'homme, qui ne fondent tout au plus qu'une grandeur empruntée, et vous méprisez les titres qui devoient vous flatter davantage.

O vous ! vous donc qui vivez dans un état obscur, pensez à ce que vous êtes devant Dieu ; n'avilissez point, dit St. Augustin, ne méprisez point l'excellence de votre nature, puisque le Fils de Dieu a bien voulu se faire homme, élevez votre esprit et votre cœur sans cesser d'être humble, et que cette idée, je suis enfant de Dieu, J. C. m'a donné le droit d'appeler Dieu mon père dans un sens bien plus noble que je n'eusse pu le faire avant sa naissance ; que cette idée suffise désormais pour vous inspirer des sentimens magnanimes, pour vous encourager à former les actes héroïques des vertus qui vous conviennent, et à ne

rien faire qui ne réponde au titre dont vous êtes décoré; et vous grands du monde, vous nobles, vous riches, vous hommes illustres qui vous êtes fait un nom par vos talens, cessez de placer votre grandeur et votre gloire dans ce qui ne sert qu'à flatter vainement les passions des hommes; opposez vos titres les plus pompeux à ceux que J. C. vous donne dans sa naissance, et concevez, si vous le pouvez, un plus grand honneur que celui d'appartenir au Fils de Dieu comme ses membres et ses frères, et à Dieu comme ses enfans.

Ah! Seigneur, puis je m'écrier ici, avec St. Paulin, que les orateurs se glorifient tant qu'ils voudront de leur éloquence, les philosophes de leur sagesse, les riches de leur trésor, les monarques de leur empire, pour moi, J. C. seul est ma gloire; oui, mon Dieu, que les enfans du siècle se glorifient de la pureté du sang qui coulent dans leurs veines et du nom de leurs aïeux; qu'ils étalent à nos yeux leurs dignités, leur luxe et leur magnificence; qu'ils brillent et s'annoncent par l'éclat de leur parure, par le faste de leur ameublement, par leurs équipages somptueux, *Hi in curribus et hi in equis*; pour nous tous, occupés du glorieux privilége que nous tenons de votre amour, nous ne nous

glorifierons qu'au nom de votre Fils, *Nos autem in nomine Dei nostri.*

Mais si J. C. nous élève dans sa naissance en devenant semblable à nous, il nous élève encore en nous rendant participant de ses mérites, et nous offrant en eux le fondement et la source de nos plus hautes espérances.

L'homme déchu de son premier état ne pouvoit plus prétendre à la possession de son Dieu, à cette fin si noble pour laquelle il avoit été créé ; ses œuvres, faites dans un état de mort, n'avoient plus aucun prix pour l'éternité. Dieu n'y trouvoit point sa gloire, et elles ne suffisoient point à l'homme pour lui obtenir le salut ; la terre devenoit donc son unique patrie ; sa félicité se bornoit à la jouissance d'objets incapables de le satisfaire, et se trouvoit resserrée dans le cercle étroit d'un petit nombre de jours, qui, emportés par une course rapide, s'évanouissent presque aussitôt qu'on les a vu naître.

Avouons-le, M. F. l'homme ainsi privé de sa véritable fin, et assujéti à la recherche de plaisirs vains et trompeurs, de biens frivoles et passagers, n'offre plus rien qui réponde à la dignité de son être et à la noblesse de son origine. Hé! qu'éprouve-t-il alors qui le distingue du reste de la nature, si ce n'est le sou-

venir de ses pertes et le sentiment de ses malheurs.

Mais J. C. fait homme nous rend tout ce que nous avions perdu. Que dis-je, ses mérites deviennent les nôtres, et dans sa naissance il nous applique déjà tous ceux qu'il doit nous obtenir par ses souffrances. Il commence, dans sa crêche, ce qu'il achevera un jour sur sa Croix. Il dit à son père, dès son entrée dans le monde : ô mon Père ! vous n'avez plus voulu d'oblations imparfaites ni de sacrifices impurs ; mais vous m'avez formé un corps, et ce corps je viens vous l'offrir ; il dit aux hommes : consolez-vous, mon peuple, vous soupirez après l'héritage que le péché vous a enlevé, et c'est pour vous le rendre que je vais m'immoler.

Venez donc, venez donc, M. F. approchez de la crêche, contemplez cet autel où l'agneau de Dieu couronne le premier essai de son sacrifice. Déjà il se condamne pour vous à la mort ; déjà il verse des larmes, et bientôt il répandra son sang : unissez-vous à lui. C'est en lui que vous pouvez porter des fruits de vie ; c'est en lui et par lui que votre culte devient agréable à son Père ; il est votre chef, et il prie, il adore en vous et avec vous. Toutes vos actions sont consacrées, ennoblies, sanctifiées par les siennes ;

sans

sans lui vous étiez tout couvert de la tache du péché ; mais vous êtes lavés, vous êtes justifiés en J. C. ; sans lui vous étiez éloignés de Dieu, et pourquoi ? parce que vous n'aviez point de Sauveur. *Eratis illo in tempore sine Christo.* Mais le Fils de Dieu même vient opérer l'ouvrage de votre réconciliation, de votre rédemption ; il vous ouvre le Ciel, et vos moindres œuvres, qui vous acquièrent en lui un prix infini, vous méritent une récompense éternelle.

Ah ! M. F. de quoi nous glorifierons-nous, si nous ne nous glorifions pas des mérites de l'homme Dieu, des droits qu'ils nous donnent à l'héritage céleste, de la glorieuse espérance des enfans de Dieu, comme parle l'Apôtre. *Gloriamur in spe Filiorum Dei.* Voyez à quoi J. C. vous appelle, ce ne sont plus des motifs purement naturels, des promesses charnelles, des récompenses temporelles qui vous sont proposées, c'est le terme le plus noble, c'est la plus haute destinée. Unis à J. C. sur la terre, vous partagerez dans le Ciel sa grandeur et ses triomphes.

Ames chrétiennes ! c'est là que vos noms sont écrits ici-bas sur le marbre et sur l'airain : qu'importe que les hommes nous accordent ou nous refusent leurs éloges, que nous devenions l'objet de leur attention ou de leur indifférence, de leur

estime ou de leur mépris, pourvu que notre mémoire subsiste parmi les Saints, et que nous entrions comme eux dans la gloire du Seigneur.

Hé! que sert aux impies, aux hommes infidèles, après leur trépas le vain bruit que leur nom fait encore sur la terre. Ils n'entendent plus les fausses louanges qui ont tant de fois amusé leur orgueil; ah! ils ne ressentent aujourd'hui que la honte qui est devenue leur partage.

Ah! que la grandeur de ceux qui sont unis à J. C. est bien plus réelle et plus durable, et cependant, M. F. nous nous bornons à l'attention et à l'estime des hommes, au lieu de chercher la gloire qui vient du Seigneur. Exilés sur la terre, nous la regardons comme une cité fixe et permanente; appelés à goûter les joies ineffables des ames vraiment pures, nous mettons notre félicité dans les plaisirs des sens, que dirai-je de plus, faits pour participer aux mérites adorables du Fils de Dieu, nous refusons de nous les appliquer, nous demeurons comme ensevelis dans l'habitude honteuse du péché, qui nous prive du précieux avantage de vivre en J. C. et par J. C., et de régner un jour avec lui.

O Jésus! puisque c'est pour moi que vous venez sur la terre, formez dans moi un esprit et un cœur nouveau; que

je connoisse tout le prix de vos mérites et de vos promesses ; étendez mes idées et mes vues, élevez-les à ce qui doit faire l'unique objet de mes espérances, et pour qu'il ne manque rien en moi de cette véritable grandeur à laquelle vous m'appelez, que j'apprenne enfin à me glorifier de vos exemples en les imitant.

Tel est en effet le dernier caractère de noblesse et d'élévation que J. C. vient nous offrir en naissant parmi nous, la gloire de marcher sur les traces d'un Dieu fait homme, de pouvoir le considérer comme notre modèle, et exprimer en nous ses vertus.

Hé ! quoi de plus grand que de suivre J. C. notre Roi, le Roi du Ciel et de la terre, le maître des Anges et des hommes, J. C. notre Dieu, celui en qui habite la plénitude de la Divinité, qui réunit en lui toutes les perfections, qui est le principe unique de toute véritable grandeur et de toute gloire solide. Ah ! quel honneur pour l'homme de pouvoir se former sur un si grand modèle.

Hh bien, M. F. allons donc encore une fois à l'étable de Bethléem étudier J. C., allons-y recevoir les leçons d'un Dieu qui ennoblit en lui toutes les vertus que les enfans du siècle ignorent ou qu'ils méprisent. C'est là que le désintéressement, l'amour de la pauvreté, des humi-

liations et des souffrances, la bonté qui ne craint point de se montrer douce, affable envers tous les hommes, la clémence qui pardonne les injures et qui prie pour ceux qui l'outragent, l'ingénuité, la candeur, la simplicité du juste, l'humilité et toutes les vertus du Chrétien deviennent honorables.

C'est là qu'en considérant un homme Dieu abaissé, humilié, pauvre, souffrant et baigné de larmes; un Dieu qui se dépouille, en notre faveur, de tous ses intérêts, qui nous recherche, qui nous prévient de toutes ses bénédictions; un Dieu qui ne veut que nous attacher à lui, qui, pour se rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de sa majesté, s'humanise jusqu'à devenir ce que nous sommes, et sous la forme d'un enfant, s'attendrit sur nos misères; un Jésus naissant, qui, outragé par les uns, tandis qu'il est glorifié par les autres, sollicite la grâce de ses ennemis mêmes et le salut des pécheurs; un Dieu fait homme qui s'annonce avec toute la simplicité, l'humilité qui accompagnent un âge encore tendre; c'est là, dis-je, que nous apprendrons, d'après un tel exemple, à aimer les abaissemens, l'indigence et les larmes, à nous concilier tous les cœurs par le désintéressement, la douceur, l'humanité, à ne pas avoir honte de sup-

porter les injures et de pardonner ceux de qui nous les avons reçues, à ne pas rougir d'être simples, ingénus, à nous faire gloire d'être humbles ; pour tout dire en un mot, c'est là que nous apprendrons à devenir véritablement chrétiens, et dès-lors vraiment grands.

Ah ! qu'il est grand sans doute celui qui s'est formé à l'école de J. C. Grand dans ses idées et ses vues, il s'élève au-dessus des sens, il juge de tout, non par les impressions que fait sur notre esprit une passion aveugle, non par des apparences trompeuses, mais par les lumières d'un entendement pur et qu'éclaire la vérité. Grand par ses affections, il en fonde l'héroïsme sur les ruines de l'amour-propre et de la cupidité ; rempli de la charité la plus ardente pour son Dieu et du plus tendre amour pour les hommes, il se sacrifie à la gloire de l'un et au bonheur des autres. Il aime jusqu'à ses ennemis, et ne se venge de leur injustice qu'en les rendant, s'il se peut, plus justes et plus heureux. Grand dans ses désirs, ils ne se bornent point à la terre, ils ne sont point limités par le temps ; le Ciel est sa patrie, et il tend à l'éternité. Pour y parvenir, il réduit son corps en servitude, il déracine ses vices, il enchaîne ses passions, il captive son esprit, il prend un empire absolu sur son

cœur, il fait plus que s'il domptoit l'univers, il se dompte lui-même. Plus grand que le monde entier, il méprise tout ce que le monde estime, il en jouit sans attache, il le perd sans regret, parce qu'il ne le considère point comme sa fin. Grand jusques dans le sein de l'humilité la plus profonde, il aime à n'avoir pour témoins de ses vertus que les regards du souverain Juge, il souffre sans vouloir qu'on le plaigne, il fait les plus grandes choses sans s'en apercevoir. Indulgent pour les autres, il n'envisage d'un œil sévère que ses propres foiblesses. Il se voit tel qu'il est, homme et pécheur ; et comme tel, il descend dans l'abîme de son néant; mais il y trouve son Dieu qui, ami des humbles, l'élève jusqu'à lui.

Mondains entêtés jusqu'ici d'une vaine et fausse grandeur, avouez donc enfin que la grandeur réelle est celle qui se trouve dans les vertus chrétiennes, dans la conformité avec J. C. ; avouez que le sentier du véritable honneur est celui qu'un homme Dieu nous a tracé, et que la vraie gloire est de suivre le Seigneur.

Ne nous vantez plus vos héros. Ils n'offrent à nos yeux que des qualités mensongères ; souvent plus propres à faire le malheur du genre humain qu'à le rendre heureux, plus ressemblantes à l'enflure, à l'orgueil, qu'à l'amour dé-

réglé de soi-même et à la bienveillance envers les hommes, plus faites pour en imposer à une multitude séduite par le préjugé que pour s'attirer l'estime de ceux qui savent discerner le vrai mérite et la solide grandeur.

Cessez de nous vanter encore vos dignités, vos noms et vos titres; pour apprécier ces avantages frivoles, suivez moi jusqu'au tombeau de ceux qui les ont possédé avant vous. Levez ce marbre qu'on a orné d'inscriptions magnifiques, et près duquel on a érigé des trophées en leur honneur. Que couvre-t-il ? des cendres !... voilà tout ce qui reste de ces Grands de la terre; et leur ame infidèle, où est-elle et qu'est-elle devant Dieu ? Que votre esprit s'élève maintenant jusqu'aux Cieux; ouvrez vous, portes éternelles, laissez briller à nos yeux un rayon de la gloire des justes, et qu'à cet aspect se dissipent pour toujours les illusions d'un monde qui ne nous a que trop séduit par ses prestiges.

Mais, Seigneur, pour nous détromper et nous instruire, n'est-ce pas assez du Mystère que nous célébrons ? N'est-ce pas auprès de Jésus naissant, qu'après avoir appris à nous abaisser, à nous humilier comme créature et comme pécheur, nous apprenons à nous élever à une grandeur réelle, en nous glorifiant de l'union

de notre nature avec la nature divine en J. C., de ses mérites et de ses exemples? Il nous falloit un Maître, ô mon Dieu! vous nous l'avez donné; donnez-nous donc aussi un cœur docile pour l'entendre. Qu'à son exemple nous soyons véritablement humbles; qu'en lui et par lui nous devenions véritablement grands, afin qu'après lui avoir été unis sur la terre nous partagions sa gloire dans le Ciel. Ainsi soit-il.

---

# SERMON

## POUR

# LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

## OU DES ROIS.

*Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

**Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.**

*Mat. c. 2. v. 2.*

Quoi de plus digne de notre attention, M. F., quoi de plus propre à nous servir d'exemple, que la fidélité avec laquelle les Mages ont suivi les clartés précieuses que Dieu faisoit briller pour eux ? Il s'étoit déjà manifesté lui-même à leur entendement par cette lumière naturelle qui apprend à un esprit attentif à remonter de la créature au Créateur, et qui, en nous faisant considérer ce qu'il y a de visible dans ses ouvrages, nous donne quelque idée des perfections invisibles et non moins réelles d'un premier Etre. C'en étoit assez pour les engager à lui offrir l'encens de nos vœux et de leurs prières, et à se conformer aux lois de sa sagesse dès que leur foible raison pouvoit les découvrir ; mais aussi sages et plus sages sans doute que ceux que l'anti-

quité païenne a décorés de ce beau nom, ils sentoient le peu d'étendue de cette raison abandonnée à elle-même, et quelques vérités parvenues jusqu'à eux par une tradition que les Israélites captifs avoient autrefois portée en Orient, leur confirmoient le besoin qu'ils avoient d'une révélation plus expresse ajoutée à la loi naturelle, et qui la mit à la portée de tous les esprits, leur apprenoient la nécessité d'un médiateur entre Dieu et les hommes, et leur faisoient attendre avec impatience le moment où paroîtroit l'étoile de Jacob que Daniel et tant d'autres Prophètes avoient annoncée. A peine l'astre qui devoit les conduire à J. C., l'astre prédit par Balaam s'est-il montré, à peine le flambeau de cette révélation après laquelle ils soupiroient commence-t-il à luire à leurs yeux, que déjà ils le suivent avec empressement partout où il doit les conduire, sans s'étonner ni de la critique des faux sages, ni des fatigues d'une route longue et pénible, ni des dangers qui accompagnent leur entreprise.

Mais ce que je vous prie de remarquer, M. F., c'est que l'étoile semble disparoître quelque temps comme pour les forcer de recourir à l'autorité visible de l'Eglise judaïque, afin d'apprendre d'elle l'endroit où le Messie devoit naître. Cette Eglise

étoit alors ce qu'est pour nous l'Eglise de J. C., avec cette différence que l'une par sa nature devoit finir, et que l'autre, établie sur les débris de la Synagogue, ne finira jamais.

Trois lumières devoient donc concourir à l'instruction et à la conduite des Mages. La lumière naturelle, la révélation et l'autorité de l'Eglise.

Ce sont ces trois flambeaux qui doivent également nous éclairer et nous conduire, après avoir reçu en notre faveur un éclat que J. C. seul pouvoit leur donner. Il est important que vous en connoissiez tout le prix, et que vous sachiez combien leur clarté nous est nécessaire. C'est à la mettre sous vos yeux que je vais employer ce discours. Avant que de le commencer, souffrez que je vous demande toute votre attention, et que je vous la demande pour un temps beaucoup plus long que je ne l'ai fait jusqu'ici. J'y suis comme forcé par la nature du sujet que j'entreprends de traiter. La matière est vaste, elle est difficile et capable de m'arrêter, si le désir de votre instruction ne me pressoit, ne me contraignoit en quelque sorte. Il faudra vous exposer, dans le style le plus concis et d'une manière sensible, des vérités qui pour être approfondies, exigent les méditations les plus sérieuses et qu'on ne développe qu'avec peine lorsqu'on ne

peut leur donner toute l'étendue qu'elles paroissent exiger nécessairement. Prions Dieu qu'il supplée à ma foiblesse, qu'il vous parle, qu'il vous instruise par ma voix ; demandons-lui qu'il nous échauffe, qu'il nous pénètre de l'amour de ses saintes vérités, et adressons-lui, pour cet effet, la prière ordinaire. *Ave*, *Maria*.

## Première Partie.

La première règle que Dieu nous a donnée pour nous conduire, et qui est prise dans l'homme même, c'est la raison, cette loi qui, comme le dit un des plus sages d'entre les auteurs païens, ne peut être affoiblie par aucune autre loi, à laquelle il n'est pas permis de déroger, qui ne peut jamais être abolie et qui est plus ancienne que ni aucune loi écrite, ni aucun gouvernement politique, cette loi commune à tous les hommes, constante, immuable, éternelle, qui a son fondement dans la nature des choses, qui n'a pas commencé à être loi par la promulgation que les hommes en ont faite, mais qui est aussi ancienne que Dieu lui même, cette loi enfin qui nous appelle à nos devoirs, qui nous porte au bien, par un commandement précis, et qui nous défend le mal avec la même autorité.

Pour que la droite raison ait en effet le caractère d'une véritable loi qui nous impose l'obligation de la suivre dès qu'elle nous parle, il suffit premièrement qu'il y ait un Dieu souverainement sage, souverainement bon, souverainement parfait, qui a créé l'univers ; en second lieu, qu'il l'ait créé pour une certaine fin conforme à sa sagesse et à sa bonté, troisièmement qu'il veuille que les êtres intelligens, tels que l'homme, concourrent à cette fin et la procurent, autant qu'il est en eux, par le bon usage des facultés qu'il leur a données ; et en dernier lieu, que cette volonté le lie de manière à devoir leur faire attendre de très-grandes récompenses s'ils répondent fidèlement aux vues que Dieu s'est proposées en les formant, ou des châtimens rigoureux s'ils osent les contredire par leur conduite.

Redoublez votre attention, je vous prie, ce que j'ai à vous dire est le fondement des vérités les plus importantes et la réponse la plus courte et la plus précise à tous les faux systêmes que le libertinage a enfantés de nos jours.

Qu'il y ait un Dieu distingué de cet univers, et qui l'a créé, qui, par une conséquence nécessaire, en renferme uniquement toute la perfection, duquel nous dépendons comme ses créatures, et qui

nèbres, entre l'aveuglement et la raison, entre le néant et l'être, autant y a-t il de différence entre l'ordre et le caprice, entre l'assemblage fortuit d'un nombre infini d'atômes, et cet art admirable qui éclate dans l'univers. Depuis le firmament jusqu'aux abîmes de la terre, depuis la plus grande et la plus brillante des étoiles jusqu'à la plus petite des collines, depuis le cèdre qui croît sur les montagnes du Liban jusqu'à l'Hyssope, depuis l'homme jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, tout annonce un Dieu sage, ami de l'ordre, et qui l'a fait régner dans les choses que nous ne connoissons pas, et qui échappent à nos foibles lumières comme dans celles que nous connoissons, et dont nous saisissons les rapports. Qui pourroit allumer plusieurs lampes s'il ne se trouve point de feu pour leur communiquer sa lumière ? qui pourroit, à plus forte raison, distribuer avec sagesse cette multitude innombrable de parties qui entre dans la composition de l'univers, les assortir entr'elles et en faire un seul tout plein de grandeur et d'harmonie, s'il n'existe pas une intelligence suprême qui a fixé à tous les êtres leur place, et qui a déterminé leurs forces et leurs mouvemens ? Et depuis quand le caprice a t-il si bien imité la sagesse ? Pourquoi, depuis que le monde existe, le hasard n'a-t-il pu

former un seul ouvrage régulier, un tableau, une statue, un temple, ou le conserver après l'avoir formé ? Mais à quoi m'arrêtai-je puisque tout don excellent et parfait vient d'en haut, et que nous ne l'avons pas de nous-mêmes ; les facultés des êtres intelligens, nos idées, nos penchans, tout ce qu'il y a en nous de connoissances, de bonté, de sagesse, ne nous force-t-il pas de remonter à un premier Etre, bon, sage, rempli de lumière, et qui possède toutes les perfections dans le plus haut degré, parce qu'il en est seul la plénitude et la source ; qui les possède de toute éternité, puisqu'elles sont une suite de son existence absolue et indépendante ; qui les possède sans en rien perdre, puisqu'il n'y a pas même en lui l'ombre de changement, et que dans l'Etre nécessaire tout est immuable comme son existence. *Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* La sagesse, dit Salomon, est l'émanation de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant ; immuable et simple en elle-même, quoique variée dans ses effets, elle renouvelle toutes choses, elle se répand, parmi les nations, dans les ames saintes, et elle forme les amis de Dieu. Il y a en elle un esprit d'intelligence qui est pur et sans tache, doux, ami du bien,

que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant, amateur des hommes, bon, stable, infaillible, qui peut tout, qui voit tout, qui renferme en soi tous les esprits. C'est ainsi que le même Roi fait parler la sagesse au livre des proverbes. Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'ai été établie dès l'éternité. Les abîmes n'étoient point encore lorsque j'étois déjà conçue; il n'avoit point encore créé la terre, ni affermi le monde sur ses pôles, et j'étois déjà; lorsqu'il préparoit les Cieux j'étois présente; lorsqu'il environnoit les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivoit une loi inviolable; lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, et qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, et je réglois toute chose. Expression aussi fidèle que magnifique de l'idée que nous devons nous former du premier Etre et de ses attributs.

Mais si le Dieu tout-puissant, qui a créé l'univers, et qui en a disposé toutes les parties, est tel que nous venons de le reconnoître, ne devons-nous pas avouer, par une conséquence nécessaire, qu'il l'a créé pour une certaine fin, conforme à

sa sagesse et à sa bonté ? Agir sans aucun objet, et comme par une impression aveugle et téméraire, agir pour une fin qui eût assujéti le Créateur à ses ouvrages, et faire des choses créées l'unique terme de la création, c'eût été, pour l'Etre souverainement parfait, se contredire lui-même, se manquer à lui même, se dépouiller des droits inaliénables de la divinité, s'avilir, se dégrader par la recherche d'une fin qui eût été si fort au-dessous de lui, et dès-lors indigne de lui. Supposition absurde et qu'il suffit d'énoncer pour la détruire. Dieu ne pouvoit donc agir conformément à sa sagesse, qu'il ne fût à lui-même sa fin, et qu'il ne se proposât de procurer sa gloire, cette gloire extérieure qui ne lui étoit pas nécessaire, j'en conviens, pour être toujours grand, toujours heureux, mais qui devoit cependant suivre essentiellement l'acte de la création, et en être le premier objet. En un mot, dès-lors que Dieu s'est déterminé à créer, il n'a pu le faire que pour une fin digne de lui, et il n'y avoit de fin digne de Dieu que lui-même, c'est-à-dire que sa propre gloire. Prenez-garde, Chrétiens, que cette vérité si importante est du nombre de celles que les auteurs sacrés ne cessent de nous inculquer de la manière la plus forte et la plus précise.

Cette gloire consistoit, M. F. à manifester ses attributs, et ce qui les renferme tous, son amour pour l'ordre et le bien universel. Il a donc voulu, en agissant pour sa gloire, procurer le bien de tous les êtres qu'il faisoit sortir du néant, et le procurer selon le degré de bonté qui pouvoit convenir à chacun d'eux, considérés tout à-la-fois et en eux-mêmes, et relativement au systême général de l'univers. Voilà ce qui pouvoit seul le glorifier dignement, et c'est ainsi que les intérêts de sa gloire, s'accordent avec sa bonté, sa justice et tous ses attributs, et par une suite nécessaire, avec nos propres intérêts et notre perfection.

Mais que conclure, par rapport à nous, de ces principes incontestables, sinon que Dieu exige que nous entrions dans les vues de sa sagesse, et que nous agissions ainsi que lui conformément à la fin pour laquelle il nous a créés, c'est-à-dire, de manière à le glorifier, et pour cet effet, à procurer le plus grand bien qui soit en notre pouvoir ? Les créatures destituées de raison suivent, par la nécessité de leur nature, l'ordre que le souverain Etre leur a prescrit; elles obéissent d'une manière constante et uniforme aux lois du mouvement et aux impressions que la matière doit faire sur elles selon ces mêmes lois. De-là ce concert

admirable de tous les corps célestes, cet accord parfait de tous les élémens, cet équilibre qui règne entre toutes les parties du monde physique, cette harmonie universelle qui en fait toute la beauté, qui atteste si hautement la grandeur du souverain Etre, de celui qui a donné à chaque chose ses propriétés, et sa destination particulière par laquelle elles concourent toutes ensemble à une fin générale. Doués de facultés bien plus nobles que celles des êtres qui nous environnent, pouvons-nous croire que Dieu nous permette de disposer de ces mêmes facultés au gré de nos désirs, dès qu'ils seront contraires à sa gloire, à son amour pour l'ordre et à sa sagesse ? Nous sommes libres, il est vrai, et c'est-là ce qui doit servir à donner du prix à nos actions; mais le sommes-nous pour ne nous laisser guider que par le caprice ? Le sommes-nous pour mépriser ce que la raison nous dicte ? Le sommes-nous, enfin, pour nous dépouiller ainsi de notre propre nature ?

Dira-t-on maintenant que nos actions sont indifférentes en elles-mêmes et aux yeux du souverain Etre ? Est-il donc indifférent pour la gloire du Créateur que nous reconnoissions ses attributs, que nous les publions, que nous leur rendions hommage, et que nous les imitions autant qu'il est en nous, ou qu'au

contraire, nous paroissions les désavouer par nos discours ou par nos mœurs ? Est-il indifférent pour le bien universel des êtres qui nous environnent et avec lesquels nos penchans et nos besoins nous lient si étroitement, que nous préférions aux choses qui sont les plus propres à rendre la société douce et tranquille, celles qui ne tendent qu'à y porter et la confusion et le désordre, et que nous sacrifions les intérêts d'un grand nombre, leur repos, leur félicité, à nos goûts et à nos désirs particuliers ? Est-il indifférent pour notre avantage réel et notre perfection, que nous travaillions à enrichir notre esprit des connoissances les plus utiles, et à nous former une idée juste des choses les plus importantes ; que nous modérions la fougue de nos passions ; que nous cherchions à employer toutes nos facultés et tous nos momens de manière à procurer le plus grand bien possible eu égard à nos forces, ou qu'ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, nous nous laissions séduire par l'erreur et le mensonge ; que nous donnions à nos sens tout empire sur notre ame, et que nous passions la plus grande partie de notre vie dans l'inaction et dans une molle oisiveté ? Mais si tout est indifférent, pourquoi donc mes actions ont-elles tant d'influence sur le

bonheur des autres hommes ou sur le nôtre ? Pourquoi produisent-elles si naturellement un bien ou un mal physique à notre égard ? Que l'on dise donc aussi que toute nourriture est également salutaire, et qu'il importe peu qu'un ami présente à son ami un poison subtil ou les alimens que nous regardons comme les plus propres à conserver nos jours. Si tout est indifférent et que nos mœurs dépendent uniquement du climat, de l'usage et du tempérament, pourquoi tous les peuples, et surtout ceux parmi lesquels la raison a fait plus de progrès, s'accordent-ils sur les premiers principes de nos obligations naturelles, et que partout l'esprit de Religion, la bonté, la douceur, l'équité, passent pour des vertus, et les habitudes contraires pour des vices ? Pourquoi s'accordent-ils à louer la clémence, à estimer les cœurs généreux et bienfaisans, à mépriser et à détester les ingrats, et pourquoi le même accord n'a-t-il pas lieu sur toutes les autres choses comme étant purement arbitraires ? Pourquoi, encore, ces lois civiles, destinées à maintenir le bon ordre dans la société, si, antécédemment à toute loi positive, il n'y a dans la nature des choses ni bien ni mal ? A quoi bon établir ces lois ? à quoi bon les observer ? et, ne sont-elles pas sans

distinction, inutiles et frivoles ? Si tout est indifférent, pourquoi donc, vous, impies, qui prétendez être libres d'agir sans aucune règle, pourquoi criez-vous si hautement à l'injustice, lorsque ce n'est pas vous qui la faite ; et plus encore, lorsque c'est à vous qu'elle s'adresse ? Ah ! c'est alors que vous êtes forcés de convenir qu'il y a des choses justes ou injustes, bonnes ou mauvaises de leur nature. Disons-le, enfin, si tout est indifférent, pourquoi ce repentir qui vient empoisonner la suite de vos actions ? pourquoi ces remords qui vous déchirent, si tant est que vous ne soyez pas encore parvenu à les étouffer ? pourquoi cette conscience qui vous accuse, et pourquoi, ne pouvant soutenir ses reproches, n'osez-vous rentrer en vous-mêmes pour l'interroger ? Vous cherchez à vous excuser, à vous justifier à vos propres yeux, et prendriez-vous tant de peine, si vous croyiez ne courir aucun risque d'être coupable ? Ah ! M. F. votre cœur vous dément à chaque instant, et votre raison, que vous ne voulez pas écouter, vous juge et vous condamne. Malheur à vous qui ne vous êtes attachés qu'à en pervertir toutes les lumières ; malheur à vous qui dites indistinctement que le mal est bien, et que le bien est mal, et qui anéantissez par là toute différence

férence entre l'un et l'autre, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres, qui appelez doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux. Malheur à vous, dit Isaïe, et pourquoi ? C'est que Dieu nous ayant donné la raison en partage, et nous mettant dans la nécessité de conclure par la seule considération de ses attributs qu'il veut que nous fassions usage d'un don si précieux, et que nous suivions tout ce que cette raison nous dicte de plus conforme à sa sagesse et à la fin pour laquelle il nous a créés, nous ne pouvons plus douter qu'il n'attache des récompenses à la fidélité avec laquelle nous répondons aux vues qu'il a sur nous, et des châtimens à l'opposition que nous marquerons à sa volonté, et que la raison, qu'il nous a donnée, ne devienne ainsi une loi proprement dite qui a toute l'autorité nécessaire pour nous imposer une obligation morale, la seule qui puisse s'accorder avec la liberté.

En effet, ce seroit bien envain que Dieu nous auroit formés pour une certaine fin, et que son amour pour l'ordre lui feroit désirer de le voir régner dans nos actions, si nous n'avions rien à attendre de sa justice, et que nous n'en eussions rien à craindre, en un mot,

s'il ne nous laissoit envisager aucun motif capable de nous déterminer et de balancer dans une infinité de circonstances, la force de nos penchans déréglés et l'impression que fait sur nous un plaisir sensible, un avantage temporel et présent. Ce seroit alors qu'il agiroit d'une manière bien moins parfaite que les Législateurs de la terre qui savent faire respecter leur volonté, et maintenir l'honneur et la sûreté de leur gouvernement, par la vue des récompenses et des peines. Le souverain Maître des hommes, le plus sage de tous les êtres auroit donc voulu la fin sans vouloir les moyens nécessaires pour la procurer ? Son amour invariable pour l'ordre et pour le bien n'exige-t-il pas nécessairement qu'il mette de la différence entre ceux qui se seront conduits en toutes choses conformément à la nature intelligente et raisonnable qu'ils ont reçu de lui, et ceux qui se seront dégradés, en ne suivant d'autre loi que leurs caprices ? Vouloir les confondre, ne seroit-ce pas oublier toutes ses perfections et se renoncer lui-même ? Dites donc au juste qu'il espère bien, dit le Prophête, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Malheur à l'impie qui ne pense qu'au mal, parce qu'il sera puni selon la mesure de ses iniquités. C'est dans les siècles futurs que l'ordre sera

pleinement rétabli, que chacun de nous sera mis à sa place, et recevra selon ses œuvres, que les proportions se retrouveront avec le dernier degré d'exactitude pour ne plus varier, que la gloire du coupable puissant sera effacée, que la vertu persécutée dans le temps sera couronnée dans l'éternité, et que la discordance actuelle cessera de paroître un défaut, puisqu'elle se terminera dans l'harmonie la plus complette. De-là, ces vues de l'homme qui se portent jusque sur l'avenir le plus reculé, et qui sont pour notre ame comme un garant de son immortalité ; de-là, ce consentement de toutes les nations à reconnoître une autre vie pour laquelle celle-ci doit servir de lieu de passage et d'épreuve ; de-là, enfin, ce tribunal secret placé au-dedans de nous-mêmes, et où nous nous accusons et nous nous excusons tour-à-tour comme étant en la présence d'un Juge, ou plutôt comme devant y être un jour.

J'en ai dit assez, M. F. pour vous convaincre de l'obligation où nous sommes d'interroger à chaque instant notre raison, et de la suivre jusque dans nos moindres actions, comme le premier flambeau, comme la première règle que Dieu nous a donnée. Pourquoi faut-il que, même parmi des Chrétiens en qui l'éclat de cette lumière doit être bien

plus vif et bien plus pur, elle perde si souvent tous ses droits, et que nous nous laissions conduire par nos sens, par la coutume, par l'exemple, par la fantaisie et par l'humeur, au lieu de consulter la loi que le Créateur a gravée dans nous-mêmes. Chacun de nous, dit Saint Chrysostôme, doit rentrer dans sa conscience et y établir la raison pour juge. Imitez Dieu, dit Saint Ambroise, faites toutes choses avec sagesse, et rien sans sagesse; faites tout par raison, et rien sans raison; car vous êtes une créature raisonnable.

Puissions-nous réduire en pratique ces maximes, et j'ajoute que pour les bien suivre nous devons profiter avec empressement des secours que la révélation nous présente. La raison nous conduit à la foi, elle nous en fait sentir le prix et la nécessité. C'est une seconde lumière ajoutée à la lumière naturelle et sans laquelle celle-ci ne suffit pas. Ce sera, M. F. le sujet de ma seconde partie.

## Seconde partie.

La raison est une clarté céleste émanée de la Divinité même, et sans laquelle l'homme privé de tout ce qui fait la dignité de sa nature seroit réduit à la condition des êtres les plus vils. Con-

sidérer ce flambeau précieux, comme une lumière vague, comme une régle toujours incertaine, c'est anéantir toute vérité à notre égard, c'est renverser tout principe, c'est détruire toute vertu et démentir cette conviction intime qui est toujours plus forte que nos vains sophismes.

Mais autant il est dangereux et insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir. La méconnoître ou trop présumer de ses forces sont deux excès également funestes et qui ne sont cependant que trop ordinaires. Aujourd'hui, surtout, accoutumé à tout hasarder et craignant peu de se contredire, après avoir déploré dans mille instans les égaremens et la foiblesse de sa raison, on l'exalte avec une folle confiance et on veut qu'elle soit la seule lumière, la seule règle, le seul guide de l'homme, et que, sans le secours de la révélation elle suffise pour l'éclairer et le conduire. Vaine prétention dont l'expérience la plus commune démontre la fausseté, et qu'on ne peut mieux combattre qu'en considérant ce qu'est la raison dans la multitude, ce qu'elle peut dans les sages, et ce qu'elle produit enfin lorsqu'elle n'emprunte, pour se faire entendre, que la voix de ceux qui sont dépouillés de toute auto

rité nécessaire pour être écoutés. Suivez-moi, je vous prie ; je ne parlerai que le langage de la plus exacte vérité.

Et, en premier lieu, qu'est-ce que la raison dans le commun des hommes ? Consultez ce que les histoires de toutes les nations vous racontent, ce qui se passe sous vos yeux, et répondez moi. La raison dans le peuple, n'est-elle pas trop souvent obscurcie par le défaut d'attention et la légéreté de l'esprit, altérée par la force des préjugés et les impressions des sens, rendue comme inutile par les passions et par les besoins du corps.

Pour bien connoître tout ce que la loi naturelle renferme et qui peut s'apprendre par la seule voie du raisonnement, il faut discuter avec soin ce qui concerne la nature de Dieu et ses attributs, la condition de l'homme et sa fin, les rapports qui se trouvent entre le Créateur et sa créature, les propriétés et les suites de nos actions, et déduire de ces principes, par une longue chaîne de conséquences, les devoirs de la Religion et ceux de la vie civile. Or, est-il, je vous le demande, bien des esprits assez attentifs pour être capables d'une discussion si difficile et si pénible au jugement même des hommes les plus éclairés du paganisme ? En est-il beaucoup qui aient assez de zèle pour l'entreprendre, assez de facilité pour la

continuer, assez d'ordre et de méthode pour s'y bien conduire ; assez d'application et de persévérance pour se fixer long-temps sur un même objet, pour l'examiner par toutes les faces dont il est susceptible, pour ne le point quitter sans l'avoir approfondi et sans être sûr de le bien connoître, car c'est là ce qu'exige une étude raisonnée de la Religion et de la morale. Et, pourquoi ceux dont les travaux et les recherches ont été accompagnés d'une sorte de succès, se sont-ils acquis un si grand nom, si la chose étoit si simple et si facile ? Pourquoi tous les peuples ont-ils été ensevelis si long-temps dans les erreurs les plus grossières et dans les plus épaisses ténèbres.

Doit-on en être étonné si, au défaut d'attention et à la légéreté de l'esprit, on ajoute encore deux sources d'erreur si communes parmi les hommes, les préjugés et les sens ? Par où le grand nombre se laisse-t-il conduire, si ce n'est par les opinions reçues dès l'enfance, par l'usage et par l'impression qu'il reçoit de tous les objets qui l'environnent. La nature, dit un Philosophe païen que j'ai déjà cité plus d'une fois, ne nous donne que quelques étincelles de raison qui s'éteignent bientôt à force de vices et d'erreurs ; de manière que sa lumière demeure cachée. Dès que nous entrons dans le monde,

nous devenons le jouet des mauvaises habitudes et d'une quantité d'opinions dépravées ; de sorte que l'on diroit que nous avons sucé l'erreur avec le lait. Rendus à nos parens et mis entre les mains de nos guides et de nos maîtres, ils nous remplissent tellement l'esprit de préjugés de toute espèce que la fausseté l'emporte sur la vérité, et que la nature se trouve trop foible contre des opinions si bien enracinées. Le commerce des autres hommes, enfin, et l'exemple de la multitude, achèvent de tout corrompre. C'est alors que l'erreur s'empare entièrement de nous et que nous nous révoltons, si je puis m'exprimer ainsi, contre la nature elle-même. Se peut-il dans la bouche d'un païen. une peinture plus vive de l'état malheureux de la nature corrompue et de la foiblesse de notre raison.

Et, que dirons-nous des fausses opinions, des créances absurdes et non moins impies où les sens ont entraîné presque tous les hommes ? Ils ont adoré ce qu'ils ont vu, et n'ont pu s'élever par la beauté et la magnificence de tant d'ouvrages merveilleux à la connoissance du Dieu invisible qui les a faits. Ils ont rendu un culte au soleil, aux astres et à toute la nature ; ils se sont prosternés devant l'œuvre de leurs mains ; ils ont prostitué leur hommage à une matière informe

et grossière, et celui qui n'est qu'esprit et qu'on ne peut apercevoir que des yeux de l'esprit, l'Être souverainement parfait, ils l'ont méconnu. A la majesté du Dieu incorruptible, ils ont substitué, dit l'Apôtre, l'image de l'homme corruptible, des animaux qui remplissent l'air et des bêtes qui rampent sur la terre. O égarement! ô folie de l'esprit humain dont on n'oseroit le croire capable, si une expérience trop générale et trop constante ne nous apprenoit combien l'imagination et les sens ont d'empire sur la raison!

Ils en auroient moins sans doute si les passions de l'homme étoient moins vives, et s'il étoit moins assujéti aux besoins du corps; mais ceux-ci le forcent à chaque instant à se répandre au-dehors, à sortir de lui-même et à donner presque tous ses momens et ses soins à ce qui peut le faire vivre, et non à ce qui peut l'instruire et l'éclairer. Celles-là aveuglent son entendement, et de concert avec les préjugés de l'éducation et les impressions des sens, elles achèvent de corrompre ses jugemens et de pervertir toutes ses notions. Ce sont ces mêmes passions en partie qui ont fait rendre un culte à des Dieux qui ne méritoient pas même d'être compté parmi les hommes; culte infâme et cruel, où le sang humain arrosoit si

souvent leurs Autels; culte superstitieux et bizarre, d'où l'on bannissoit pour les mieux honorer, la gravité, la pudeur, la décence et la sagesse pour n'y admettre que de folles joies, des ris insensés et une stupide ivresse; culte impur qu'on ne pourroit rappeler sans rougir, et où la vertu séduite étoit souvent la première victime qu'on leur immoloit. C'étoit ainsi, en effet, que devoient être adorées de semblables divinités : un Saturne, un Jupiter, un Mars, un Mercure, un Apollon, et tant d'autres qu'il ne m'est pas permis de vous nommer. Que vos femmes, disoit aux Païens St. Clément d'Alexandrie, les invoquent, ces divinités en les priant d'inspirer de la chasteté à leurs maris. Que vos enfans apprennent à révérer de tels Dieux pour se former à la débauche par leurs leçons et leurs exemples. L'innocence même, dit Lactance, se corromproit à une telle école. Et comment les hommes seront-ils justes, si les Dieux mêmes les dressent au crime ?

Aussi voyons-nous que ces mêmes hommes, qui avoient mis le mensonge à la place de la vérité, ont été en proie à tous les désirs de leurs cœurs, et se sont plongés dans tous les vices. Le vrai Dieu qu'ils ont abandonné les a livrés comme parle Saint Paul, à des passion

honteuses, à un sens dépravé, et ils ont fait des actions indignes de l'homme.

Et, ne croyez pas, M. F. que cet aveuglement funeste n'ait été répandu que sur un petit nombre de peuples sauvages et barbares. Connoissons mieux la foiblesse de notre raison lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. En matière de Religion les nations les plus policées ne se distinguoient en quelque sorte de celles qui l'étoient le moins que par un plus grand nombre de fables et de superstitions. Elles avoient assez de lumières et de génie pour inventer et perfectionner les sciences et les arts. Et de toutes les sciences, la plus importante, celle qui nous apprend à connoître Dieu et à nous bien connoître nous-mêmes, étoit pour elles le plus grand des mystères. Vous auriez vu dans ces temps malheureux les Prêtres de l'Egypte encenser tour-à-tour les plantes et les crocodiles. Les Grecs, si éclairés sur tout le reste, n'étoient ici que des enfans que les poètes ont amusés par les absurdités de leur Mythologie; et si jamais ils ont élevé des Autels à un premier Etre digne de leurs hommages, ce n'étoit que comme à un Dieu qu'ils entrevoyoient à peine, un Dieu qui leur étoit inconnu. *Ignoto Deo.* Rome, cette capitale du monde, en triomphant de toutes les nations en est comme sub-

juguée à son tour; elle adopte leurs cultes et se soumet à leurs folles divinités. Ce peuple si grand par le génie et par le cœur, n'est plus reconnoissable dès qu'il s'agit de Religion; il paroît alors, pour me servir de la pensée d'un homme célèbre, il paroît, dis-je, comme possédé par un esprit étranger, et la lumière naturelle l'abandonne; en un mot, de l'endroit où le soleil se lève jusqu'aux lieux que nous habitons et où il semble terminer son cours, de l'un à l'autre pôle, sur quelque partie du monde que vous eussiez jeté les yeux, si l'on en excepte la nation sainte à laquelle Dieu s'étoit manifesté par ses Prophêtes, vous n'eûssiez rencontré que des peuples ensevelis dans les épaisses ténèbres. Les habitans des Gaules avec leurs druïdes, les Francs que nous reconnoissons pour nos ancêtres, qu'étoient-ils avant qu'ils eussent été convertis à la foi? Nous-mêmes, M. F., nous-mêmes, je vous en fais la remarque en frémissant, que serions-nous, si nous n'avions été éclairés de ses lumières? que sont aujourd'hui toutes les nations dans la Religion desquelles la révélation n'a introduit aucun changement, et pour nommer, s'il le faut, une des nations les plus sages et les plus éclairées, que nous offre la Chine; qu'un peuple d'idolâtres entre

lesquels ceux qui veulent passer pour savant ne se distinguent que par le renoncement à tout principe et par un vain mépris de toute Religion. L'idolâtrie, tous les égaremens du paganisme, voilà donc, M. F., voilà sans doute où vous et moi nous serions réduits sans un secours extraordinaire du Tout-Puissant ?

Après cela, qu'on nous vante la suffisance de la loi primitive et les seules forces de la raison ; qu'on nous dise que la Religion naturelle nous enseigne clairement et uniformément tout ce qu'il faut connoître de l'existence de Dieu et de ses souveraines perfections, et tout ce qu'il est nécessaire de pratiquer. Qu'on imagine avec plus d'esprit que de justesse ce génie qui lit et relit à haute voix les saints préceptes de la loi naturelle gravés dans notre cœur ; pour apprécier des éloges si magnifiques, pour détruire ces suppositions et ces brillantes chimères, il nous suffit de l'expérience. C'est à elle que j'ai droit d'en appeler ; c'est elle surtout qui m'apprend ce qu'est la raison dans le commun des hommes ; combien elle suffit peu pour les éclairer sur les objets les plus importans, et combien, dès lors, elle a dû être soutenue de la révélation, puisque, si l'on peut juger du prix et de la nécessité de ce divin

flambeau, ce doit être principalement par le grand nombre de ceux qui avoient besoin de son secours.

Mais si du peuple on remonte à ceux qui, par leurs talens et l'élévation de leur génie, sont en état de puiser, dans une méditation profonde, des connoissances bien supérieures à celles que les autres hommes peuvent acquérir par eux-mêmes, on se convaincra plus fortement encore de l'insuffisance de la raison, en considérant ce qu'elle peut dans les Philosophes, dans les Sages, lorsqu'elle est destituée de toute autre lumière. Suivons toujours l'expérience pour guide, et nous verrons qu'elle ne leur donne que des notions imparfaites, que des notions souvent obscures et incertaines sur ce qui exige par soi-même le plus de certitude et de clarté ; en second lieu, qu'elle ne les instruit pas de tout ce qu'il est essentiel de savoir en matière de Religion, et troisièmement, enfin, qu'elle ne leur inspire pas un amour de la vérité assez fort, assez généreux pour les porter à enseigner clairement aux autres ce qu'ils ont appris.

Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes les opinions des Philosophes sur la nature de Dieu, l'origine du monde, la destination de l'homme et les principes de la morale, il me suffira de

vous faire observer que sur un même objet leurs systêmes se multiplioient à l'infini ; qu'ils se détruisoient l'un par l'autre ; qu'aucun d'eux ne formoit un système complet et satisfaisant. Malgré toutes les recherches de ces hommes célèbres, le vrai Dieu, l'Etre existant par lui-même, distingué de la matière, indépendant, immuable, infini, simple et parfaitement un, qui existe avant tous les êtres et qui les a créés par le seul acte de sa volonté toute-puissante, qui n'a point été contraint dans ses ouvrages, qui est l'unique source de tout ce qu'ils ont en eux de perfection, le vrai Dieu leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes. Ils ne l'apercevoient que comme à-travers un voile qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels, et leur cachoit tout l'éclat de sa souveraine majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations et lui servit de loi ; le fatalisme, si absurde en lui-même, étoit l'opinion la plus commune ; tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Etre en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient apercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde. Plusieurs imaginoient une matière éternelle et subtile qui circuloit dans toute la nature,

la modifioit, l'animoit, et en étoit seule le souverain moteur. Les autres, quoiqu'en petit nombre, distinguoient, à la vérité, l'Etre purement spirituel d'avec tout ce qu'il y avoit de matériel dans l'univers; et toutefois ils le considéroient non pas comme l'Auteur de la nature, mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, et qui avoit disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent et qui existoient comme lui de toute éternité. Insensés! qui ne s'apercevoient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels et nécessaires, ils en faisoient autant de Divinités. Tant il est vrai que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu.

Ils n'étoient pas mieux instruits de ce qui regarde l'homme, son état actuel, sa destination. Saint Augustin nous apprend que Varron, le plus savant d'entre les Auteurs païens, compte jusqu'à près de trois cents opinions différentes sur la seule question du souverain bien. Ils ne s'accordoient pas davantage sur la vertu. Ils ne formoient sur l'immortalité de l'ame que des conjectures. Qu'ajouterai-je, enfin, nous n'avons besoin, pour connoître leurs incertitudes, leurs doutes et les bornes de leur raison, que de

leur propre aveu. Partout ils hésitent, ils chancèlent ; les plus habiles d'entre eux confessent leur ignorance et leur aveuglement ; si Socrate reconnoissoit sans peine qu'il auroit besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même, qui lui serve de guide, il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part. Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes et de la peine qu'il trouve à s'assurer si l'ame est immortelle. Cicéron ne commence son traité, sur la nature des Dieux, qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens et si partagés.

Ce n'est pas, M. F. que parmi tous ces Philosophes, il n'y en ait aucun qui ait aperçu des vérités importantes. Je reconnoîtrai même avec Lactance que les uns ont proposé un dogme essentiel de la Religion naturelle, les autres en ont découvert un autre dogme; mais j'ajouterai avec ce Père qu'ils n'ont pas su faire voir la liaison des principes avec leurs conséquences, ni alléguer les véritables raisons de ce qu'ils enseignoient.

Ils n'ont pas eu de corps de doctrine complet et bien lié, leurs principes les plus sages étoient épars çà et là, et pour recueillir les vérités répandues dans toutes les sectes il falloit un homme à qui la vérité fût déjà connue, et il n'y a personne, continue toujours ce père, à qui elle soit connue si Dieu lui-même n'a pris soin de l'instruire.

Que nos incrédules s'appuyent donc sur leurs propres lumières, et je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les plus sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres et je leur ferai voir combien ils diffèrent entr'eux; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent et s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je lèverai le masque qui les couvre, et l'on reconnoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fond d'indifférence pour toute loi en général, et un esprit de vertige, de systême, et le plus souvent de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Car c'est d'eux surtout que l'on peut dire à juste titre ce que disoit l'Apôtre des nations, en parlant des Philosophes orgueilleux : ils sont égarés dans leurs vains raisonns, et leur cœur insensé a été

rempli de ténèbres ; ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de Sages. *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.*

Mais, je le veux, que nos partisans de la seule loi naturelle aient de véritables lumières et qu'ils en fassent honneur à leur raison. C'est alors que je leur demanderai à qui véritablement ils les doivent. Ils ne prennent pas garde que tout ce qu'il y a de louable, tout ce qu'il y a de bon dans leur philosophie et leur morale n'est, à bien dire, que le rudiment, que le catéchisme du Chrétien ; ils ne prennent pas garde qu'avant qu'ils eussent élevé si haut les forces de leur entendement, le plus simple fidèle, instruit dans les vrais principes de notre Religion, en savoit autant qu'eux, quoiqu'il ne sut pas l'exprimer avec tant d'art, ni avec tant de pompe et d'enthousiasme ; ils ne font pas attention que personne ne prouve mieux que nous, que personne ne démontre avec plus de force, avec plus de clarté que nous tout ce que renferme la Religion naturelle ; mais pourquoi ? c'est que toutes ces vérités, c'est que tous ces principes et toutes ces conséquences nous sont présentés par la révélation comme autant de théorêmes, comme autant de propositions qui se suivent les unes les autres, et qui se

prouvent les unes par les autres. Car, M. F. je vous l'avouerai sans honte, lorsque je médite avec le plus de soin sur les vérités de la loi naturelle, je me sens arrêté à chaque instant ; je sens que je serois prêt à m'égarer, si le fil de la révélation ne m'aidoit à retrouver la route que je dois tenir, et ne m'y faisoit marcher d'un pas ferme et assuré.

Quand il seroit vrai, néanmoins, que dans les hommes doués d'un génie heureux et profond, la raison, cultivée par une longue étude, fut seule capable de leur donner des lumières assez exactes, assez précises, assez claires pour les déterminer et les fixer, suffiroit-elle pour les instruire de tout ce qu'il est nécessaire de savoir ? Après nous avoir appris que nous devons adorer Dieu et le servir, suffit-elle, par exemple, pour déterminer la nature du culte extérieur qu'il veut qu'on lui rende pour nous apprendre quelle est la manière de l'adorer et de le servir, qui lui est la plus agréable et qui est, en même temps, la plus digne de lui ? N'est-il pas dans les Cieux ou sur la terre quelque offrande plus méritoire que toutes celles que nous croirions devoir lui présenter ? N'est-il pas quelque nom vraiment saint et auguste que nous puissions invoquer

pour nous le rendre propice et pour l'honorer comme il doit l'être ? Et s'il y a une offrande de cette espèce, s'il y a un nom assez respectable pour être employé dans nos prières et leur donner tout leur mérite, la raison suffit elle pour nous le faire connoître ? Suffira-t-elle pour enseigner à l'homme pécheur quel est le moyen sûr et efficace de rentrer en grâce avec l'Etre-Suprême qu'il a offensé ; quelle est la propitiation pour le péché que Dieu peut accepter sans déroger à son autorité, à sa gloire et à la majesté de ses lois, et s'il y a quelque victime qui puisse satisfaire pour nos crimes, et qui ait une valeur plus réelle que le sang des boucs et des taureaux ; s'il y a quelque Pontife qui soit digne par lui même de l'offrir, d'intercéder pour nous, et de faire accepter notre repentir ; n'est-ce pas une révélation particulière qui peut seule nous l'apprendre ?

J'ai ajouté que la raison n'étoit pas soutenue dans les Philosophes d'un amour assez ardent pour la vérité, d'un zèle assez pur pour les déterminer à mettre à la portée de tous les hommes ce qu'il est à désirer que tous les hommes puissent apprendre et pratiquer. En effet, on a vu de tous les temps ceux qui se glorifioient du nom de Sages faire au

peuple un mystère de leurs découvertes, et soit qu'ils n'eussent que du mépris pour les suffrages de la multitude, soit qu'ils craignissent les préjugés qu'ils trouveroient à combattre, on les a vu retenir la vérité captive ; ceux mêmes qui ont connu Dieu ne l'ont point glorifié comme Dieu. Bien loin de s'opposer à l'idolâtrie, on les voit offrir de l'encens aux faux Dieux qu'ils désavouent intérieurement ; ils conseillent à leurs concitoyens d'adorer les idoles que leurs pères ont adorées ; de se conformer aux décisions des Pontifes et des Aruspices, touchant les victimes qu'il faut offrir à chaque Divinité ; de suivre, en un mot, la Religion et les rites du pays dans lequel ils sont nés Etoit-ce donc là l'hommage qu'ils devoient à la vérité ? Etoit-ce là le témoignage qu'ils devoient à leur conscience ? Etoit-ce le moyen d'éclairer les hommes et de bannir la superstition ; ou n'étoit-ce pas plutôt l'unique moyen de l'éterniser ?

Convenons-en, cependant, tous leurs efforts n'auroient produit sans doute que bien peu de fruits pour la gloire du souverain Etre, pour l'instruction et pour la réforme du genre humain, puisqu'ils étoient dépouillés de toute autorité propre à [illegible]er du poids à leurs préceptes. [illegible] comme Lactance, Origène, et

presque tous les anciens Pères l'ont observé, ce n'est pas assez de présenter aux hommes la vérité telle qu'elle est en elle-même pour les obliger à la recevoir. Tant qu'on ne sera point revêtu d'un caractère propre à faire impression sur les esprits, tant qu'on n'aura point le sceau d'une mission divine, on ne doit pas se flatter d'être écouté, ou on ne le sera que foiblement. Comme les sentimens de tel ou tel Philosophe ne font point règle auprès du peuple, qu'il ne les regarde que comme des systêmes arbitraires auxquels personne n'est assujéti, les leçons les plus sages, les plus beaux raisonnemens ne passent, après tout dans son esprit, que pour des discours humains, et n'ont aucune force pour produire en lui cette persuasion vive et ferme qui l'entraîne, qui le détermine à agir conformément à la doctrine qui lui est proposée. Il lui faut donc des maîtres et des guides envoyés de Dieu avec des preuves sensibles de leur mission : et c'est ce que les Législateurs ont si bien compris, qu'ils ont toujours cru devoir faire intervenir le Ciel dans l'établissement de leurs lois et de leurs cérémonies; mais quelques soins qu'ils aient pu prendre pour qu'on les considérât comme les Ministres de la Divinité, ils n'étoient après tout, que des hommes semblables

à ceux qu'ils instruisoient Dieu ne s'expliquoit point par leur bouche, ils étoient encore plus les interprètes de l'erreur et du mensonge que les oracles de la vérité. Ils ne donnoient aucunes preuves authentiques de leur commerce avec l'Etre-Suprême ; il falloit en quelque sorte les en croire sur leur parole, ou recevoir, pour gage de leur mission, des faits controuvés, et dont personne n'avoit été témoin. Que pouvoient-ils produire ? qu'une impression foible, passagère et bornée à cette étendue de pays dont ils avoient été les Législateurs ou les conquérans.

Il n'en est pas ainsi de J. C. ; tout en lui se soutient, tout nous démontre que la loi, qu'il vient apporter aux hommes, est cette révélation qui leur est nécessaire, et le véritable ouvrage de la Divinité. Il nous apprend à rendre au vrai Dieu le culte suprême qui lui est dû, et il détermine celui qui seul peut lui plaire. Il nous instruit à tout faire pour sa gloire, et à l'honorer en esprit et en vérité ; il nous soumet à l'empire de sa Providence qui veille également sur tous les êtres ; il met les vertus à la place des vices que le pa-
avoit consacrés ; il veut que
ervions une ame pure, un cœur
un corps chaste et assujéti à
la

la loi de l'esprit ; il ramène l'homme à son principe et à sa fin, qui n'est autre que Dieu même. Il lui enseigne à rechercher avant toutes choses le Royaume du Ciel, et à travailler, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans l'éternité. La sainteté de ses œuvres répond à sa doctrine, il confirme ses leçons par ses exemples. Ses miracles viennent à l'appui de ce qu'il enseigne, et le font reconnoître pour l'envoyé du Très-Haut ; ce ne sont pas des prestiges proportionnés en un sens aux forces de la nature ; on voit par des actes publics et réitérés que la nature entière reconnoît sa puissance et qu'il tient dans ses mains l'empire de la vie et de la mort. Ce ne sont pas des prodiges passés dans l'ombre et le silence ; les yeux les plus clairvoyans, les yeux de ses propres ennemis en sont les témoins ; ils s'opèrent en présence d'une foule innombrable qui en recueille les fruits et qui rend gloire à leur Auteur. Il communique à ses Disciples le même pouvoir ; il donne à sa parole l'onction et la force d'une parole toute céleste. A peine l'a-t-il annoncée, et déjà elle se répand d'une extrémité du monde à l'autre comme un torrent qui renverse toutes les digues qu'on lui oppose ; elle triomphe, de la résistance des Rois et

des peuples, des combats que lui livre une nature déréglée et corrompue, de la longue possession de l'antiquité, de la force de la coutume, de la violence, de l'adresse et de la fermeté constante de ses persécuteurs ; elle rappelle les hommes des voluptés à la tempérance, au jeûne et à la sobriété ; de la joie et des ris aux larmes et à la componction du cœur, de l'amour des richesses au détachement des biens de la terre, de l'orgueil de l'entendement à la docilité de la foi, de la voie large et aisée à une voie étroite et difficile, de la tranquillité et de l'assurance à la crainte et aux périls, de l'amour de la vie aux tourmens et à la mort. Les idoles tombent, les oracles se taisent, l'étendard de la Croix est assuré.

Et quels sont, je vous prie, les instrumens dont J. C. se sert pour opérer tous ces prodiges ? O miracle le plus grand de tous les miracles ! les foibles ont surmonté les forts, et douze pauvres paysans ont subjugué toute la terre. Comment des pécheurs, un publicain, un faiseur de tentes ont fait en si peu de temps ce que Platon ni ses Disciples, ni tous les autres Philosophes n'ont jamais pu faire ! Ah ! que c'est avec raison qu'il est écrit : je détruirai la sagesse des Sages et je rejetterai la science

des savans. Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, le mystère de la Croix, pour confondre les Sages du siècle. Il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre les puissans, les pauvres pour triompher des riches, il a choisi ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui, et qu'on sût que c'étoit à lui seul que la Religion Chrétienne devoit son établissement et ses progrès, et non à la science, aux richesses, au crédit et à la puissance de ceux qui en ont été les Apôtres.

Voilà, M. F., voilà ce qu'Arnobe opposoit avec tant de force aux Gentils; voilà ce que Saint Chrysostôme, dans mille endroits de ses ouvrages (1), ce que Saint Ambroise ont rappelé aux Fidèles de leur temps pour soutenir et ranimer leur foi; je vous ai fait sentir la nécessité d'une révélation, et vous venez de voir que c'est dans le Christianisme qu'il faut la chercher. Il n'y a que lui qui nous offre des armes incontestables de sa Divinité. C'est lui, aussi, qui a éclairé le plus grand nombre des hommes, s'il ne les a pas éclairés tous; qu'on se souvienne que la seule raison étoit bien moins propre à répandre sur le genre humain les lumières dont

(1) Voyez surtout au livre *que J. C.* est Dieu.

il avoit besoin, que la loi naturelle étoit presque inconnue dans ce qu'elle a de plus essentiel avant que Dieu même se fût manifesté, et qu'enfin, s'il plaît au souverain Etre de limiter, par quelque endroit, ses bienfaits, ce n'est pas à nous à l'interroger sur les voies secrètes de sa providence et de sa sagesse, au lieu de lui rendre grâce de ce qu'il a fait pour nous. Connoissez-en tout le prix, ô Chrétiens ! et pour consommer de plus en plus son ouvrage, servez vous-même de flambeau par votre conduite à ceux qui refusent de se soumettre à sa loi. La manière de combattre qui est la plus forte, et le raisonnement le plus puissant, et qui reçoit le moins d'opposition, dit Saint Chrysostôme, est celui qui se fait par les actions et par toute la suite de la vie. Appliquez-vous donc à gagner les plus incrédules et à triompher des plus endurcis par une vie toute exemplaire. Portez-leur sans cesse ce flambeau de la Religion Chrétienne devant les yeux, par la pureté de vos mœurs ; qu'ils y reconnoissent, qu'ils y admirent la Religion sainte qui les forme en vous. Mais, pour ne pas nous égarer lors même que nous devons chercher à ramener les autres, soyons toujours dociles à la voix de l'Eglise. C'est d'elle qu'il me reste à vous parler dans la troi-

sième partie de ce discours. Soutenez, je vous prie, votre attention, je ferai tous mes efforts pour ne pas en abuser.

## TROISIÈME PARTIE.

De même que la raison ne suffit point aux hommes sans le secours de la révélation, de même aussi le flambeau de la foi ne les éclaireroit que bien foiblement, ou pour mieux dire, il ne feroit briller à leurs yeux qu'une lumière tremblante et incertaine, s'il n'étoit joint à celui de l'Eglise, qui met dans tout leur jour les vérités que la Religion nous présente, qui les détermine, qui les fixe et qui les préserve avec soin du mélange funeste de l'erreur.

Je vais donc, pour assurer nos pas dans le sentier de la vérité, considérer en peu de mots la nécessité d'une autorité telle que l'Eglise, les promesses qui lui ont été faites par J. C., et enfin, l'accomplissement de ses promesses dont nous voyons l'effet, et dont nous avons le bonheur de recueillir les fruits.

La nécessité d'un Tribunal, établi par Dieu même, et où les matières de la foi, soient discutées, soient éclaircies, et décidées en dernier ressort, d'un Tribunal toujours subsistant, toujours visible et incapable de nous tromper, est

appuyée premièrement sur ce que les vérités de la foi devoient être conservées aux hommes comme le dépôt le plus précieux ; secondement, sur ce qu'elles devoient leur être annoncées pendant toute la suite des siècles ; et troisièmement, enfin, sur ce qu'elles devoient leur être interprétées de manière qu'ils n'eussent point à craindre de s'égarer.

Le dépôt sacré de la foi devoit nous être conservé sûrement et sans diminution, puisqu'il s'agissoit de la parole de Dieu même, et des vérités qu'il avoit jugé à propos de nous révéler d'une manière expresse et authentique, ou pour les revêtir d'une plus grande autorité, ou pour suppléer à nos lumières naturelles et à la foiblesse de notre raison.

Le corps de sa doctrine, renfermé dans l'Ecriture et dans la tradition, pouvoit recevoir, à l'égard de toutes deux, bien des atteintes, soit qu'elles fussent causées par la mauvaise foi, par l'ignorance ou par la durée des temps, qui entraîne si souvent après soi l'indifférence et l'oubli. C'est ainsi qu'on a vu des livres saints admis par les uns, et rejetés par les autres, des traditions reçues par ceux ci, et qui ne le sont qu'en partie par ceux là. Il falloit donc, pour prévenir les suites funestes de ces divi-

sions, et pour que la foi fut en sûreté, malgré tous les efforts qu'on feroit pour la corrompre, que la saine doctrine fût confiée à une société telle que l'Eglise, qui est appelée, pour cet effet, la colonne et l'appui de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis :* à une société fondée sur les Apôtres et les premiers Disciples de l'Evangile, aidée d'un secours surnaturel et Divin, et qui eut en sa faveur les caractères qui distinguent la véritable Eglise et qui la font reconnoître pour l'Eglise de J. C.

Ce n'étoit pas assez que le dépôt de la foi nous fut conservé, il falloit qu'elle fut annoncée de siècle en siècle ; que toutes les nations pussent, dans la suite des temps, accourir à sa lumière, frappés du vif éclat qu'elle devoit répandre, et que, semblable au soleil, cet astre bienfaisant, elle embrassât dans sa course, comme par degrés, tout l'univers. Dieu a voulu en effet que tous les hommes parvinssent à la connoissance de la vérité ; il a béni tous les peuples en J. C. ; il l'a établi pour être la lumière de tous, et le salut qu'il envoyoit aux extrémités de la terre. C'est donc à dire que tous les peuples, les uns plutôt, les autres plus tard, doivent rendre hommage à la foi ? Or, je vous le demande, comment sera-t-elle connue ? Comment sera-t-

elle annoncée dans tous les temps, si J. C. ne s'est formé une suite de Ministres légitimes, un corps visible de Pasteurs réunis sous un même chef, et qui, d'une commune voix, publient l'Evangile au nom de leur divin Maître, et comme étant revêtus de son autorité. Où sera, sans cette Eglise, la montagne sur laquelle devoit être bâtie, selon les paroles du Prophête, la maison du Seigneur, qui devoit être fondée sur le haut des monts, qui devoit s'élever au-dessus des collines, et à laquelle toutes les nations devoient accourir en foule? Où sera cette cité dont parle J. C.? *Civitas suprà montem posita.*

Mais si la foi, pour être conservée dans son entier, pour être annoncée dans tous les siècles et à tout l'univers, exigeoit une société, un corps visible de Pasteurs qui pussent prouver leur succession légitime et leur mission, l'interprétation claire et précise des vérités de la foi, ne demandoit pas moins un Tribunal extérieur, permanent et infaillible tel que l'Eglise.

Si la révélation ne nous offroit que des vérités purement naturelles et sensibles à tous les esprits, on pourroit croire que dès qu'elles ont été publiées par J. C. et les Apôtres, elles ont dû être comprises par tous les hommes, qu'elles

n'ont pu être sujettes à la plus légère contradiction, que le sens n'en a pu être contesté, ou qu'il devoit suffire pour le déterminer d'en juger par les plus pures lumières de la raison. Mais nous avons déjà reconnu que c'étoit sur toutes choses pour suppléer à sa foiblesse et à ses bornes, que la révélation nous avoit été donnée. Non-seulement elle contient des vérités qui ne pouvoient être que difficilement aperçues ou démontrées par la seule lumière naturelle, elle nous en découvre qui étoient absolument au-dessus d'elle et hors de sa portée. Or, quelle prise le raisonnement peut-il avoir sur de semblables vérités, soit pour nous en faire connoître le vrai sens, ou pour nous aider à le fixer d'une manière précise et invariable? Quelle prise le raisonnement aura-t-il sur les Mystères qui font cependant aussi essentiellement partie de la Religion révélée, que les plus simples maximes qu'elle nous présente? Aussi voyons nous que dès les premiers siècles du Christianisme, ils ont donné lieu à des explications et à des controverses. Qui eût pu terminer ces disputes? Qui terminera celles qui peuvent s'élever tous les jours, et où en serons-nous à cet égard, s'il n'y a point d'autre juge que la raison auquel nous puissions soumettre nos doutes en matière de foi,

s'il n'y a point de Tribunal visible, toujours subsistant, et dont les décisions soient infaillibles et sans appel.

Est-ce à l'Ecriture que nous aurons recours ? Mais outre qu'elle ne contient pas toutes les vérités de la Religion, puisque Saint Paul, en plusieurs endroits de ses Epîtres, renvoie les Fidèles à la tradition, et que ceux mêmes qui la rejettent croient et pratiquent plusieurs choses qu'on ne sait que par son canal, et dont on ne peut autoriser la croyance que par elle ; l'Ecriture-Sainte s'explique-t-elle d'elle-même sur tous les objets qu'elle renferme ? S'il en est ainsi, pourquoi donc les sectes les plus opposées prétendent-elles savoir chacune de son côté, et s'appuyent-elles toutes sur son témoignage, comme le remarque Saint Hilaire ? Pourquoi ses passages, les plus importans, ont-ils été pris dans des sens si différens, et, quelquefois même, en sont-ils également susceptibles ? Pourquoi Saint Pierre nous a-t-il averti qu'il s'y trouve des endroits difficiles à entendre et auxquelles des hommes ignorans et légers donnent un faux sens pour leur propre ruine ? Pourquoi, encore, a-t-il voulu que nous fussions persuadés, avant toutes choses, que nulle explication des livres saints ne devoit se faire par une interprétation particulière ? L'Ecri-

ture, dit à ce sujet, Saint Ambroise, est sans doute une lampe qui nous éclaire; mais ce n'est qu'autant qu'elle est posée sur le chandelier de l'Eglise, qu'elle nous est présentée par cette autorité publique et infaillible, et non pas lorsqu'elle est cachée sous le boisseau, et comme obscurcie par le jugement d'un homme privé. Heureux donc les petits et les humbles qui croient, sans entrer dans toutes ces discussions, dont les simples et les ignorans, dont les plus savans mêmes sont incapables. Ta foi t'a sauvé, dit Jésus-Christ : ta foi, reprend Tertullien : et non pas d'être exercé dans les Ecritures. *Fides tua te salvam fecit, non exercitatio Scripturarum.*

Et quel vaste champ ne seroit pas ouvert à l'illusion, au libertinage, à l'indépendance, disons-le même, à une sorte d'indifférence, qui introduiroit autant de Religions parmi les hommes qu'il y a des esprits différens, s'il étoit vrai que l'interprétation particulière dût avoir lieu ? Supposera t-on avec les hérétiques du dernier siècle qu'une lumière intérieure du Saint-Esprit donne à chaque Fidèle l'intelligence du véritable sens de l'Ecriture. Mais sur quel fondement est établie cette prétention chimérique ? quel fruit peut-elle produire, si ce n'est

de multiplier les sectes à l'infini, en faisant dire à chaque novateur que le sens qu'il donne à l'Ecriture lui a été inspiré par l'Esprit-Saint, et que pourra-t-on en conclure, sinon que l'esprit de vérité a inspiré à deux personnes des choses contradictoires, que Luther, reconnu pour un vrai Fidèle par Calvin, a été éclairé sur les mêmes textes d'une manière toute différente et toute contraire, que Zuingle a eu sur le même objet une inspiration toute opposée à celle de Luther. Vain fantôme ! qui fait honte à la raison humaine ; prodige de folie et d'aveuglement qui fait bien voir que, sans un Tribunal extérieur, public et infaillible, tel que l'Eglise, sans une autorité qui fixe nos sentimens, il n'y a point d'absurdité dont nous ne soyons capables en matière de Religion, qu'il n'y a plus rien de certain pour nous, et que nous serions bientôt emportés comme des enfans à tout vent de doctrine en doctrine comme parle Saint Paul.

Mais, que s'ensuit-il, M. F. ? c'est que Dieu, qui tend toujours à sa fin par les moyens les plus convenables, aura pourvu à cet inconvénient par sa sagesse, et qu'il ne nous aura point laissé sans une autorité si nécessaire pour nous conserver le dépôt de sa Religion, pour l'annoncer à tous les hommes, et

pour leur interpréter sa parole. C'est ce qui nous conduit si naturellement à reconnoître toute la force et l'évidence de la promesse qu'il nous a faite d'un pareil secours ; rien de plus sensible que le besoin que nous en avions, et rien aussi de plus précis, que les termes dans lesquels il nous l'a promis. J'ose le dire, les textes sacrés qui concernent l'Eglise, sont du nombre de ceux qui s'expliquent par eux-mêmes, et qui n'ont besoin, pour être compris, que d'être lus avec un esprit droit et sincère.

Toute puissance, dit J. C. à ses Apôtres, m'est donnée dans le Ciel et sur la terre : Allez donc : enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et, voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Ne perdons rien, M. F. de ces paroles, elles répondent à toutes les difficultés, elles lèvent tous les doutes, elles remplissent toutes nos espérances. J. C. promet une chose grande, incroyable, c'est que dans ce monde, où tout change, où tout se confond, où les plus grands Empires ont leurs révolutions et leur chûte, une société d'hom-

mes doivent subsister jusqu'à la consommation des siècles, aussi donne-t-il à sa parole un fondement inébranlable. *Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la terre.*

Allez donc, dit-il, à ceux qu'il établit, allez enseigner et baptiser en mon nom. Voilà l'objet essentiel de votre Ministère, celui pour lequel je vous promets mon assistance, celui qui fait de vous un corps visible de Pasteurs, établi sur une société de Fidèles unis tous ensemble par la même croyance, la participation aux mêmes biens, la soumission aux mêmes guides, celui, enfin, qui contient tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré dans l'autorité que je vous confie. Enseignez, instruisez les peuples des dogmes de la foi, et des vérités que ma morale renferme. Réglez tout ce qui regarde mon culte et l'administration de mes Sacremens dont le Baptême est comme l'entrée et le fondement ; liez et déliez : tout ce que vous lierez, tout ce que vous délierez sur la terre le sera également dans le Ciel. C'est pour toutes ces choses que je vous donnerai l'esprit de discernement et de vérité ; car voilà que je suis avec vous, avec vous que j'établis pour enseigner et baptiser en mon nom. Ne craignez donc point la méprise

et l'erreur ; que ceux qui seront soumis à ma loi ne craignent point de s'égarer en vous suivant ; qu'ils vous obéissent s'ils veulent m'obéir à moi-même, et que celui qui n'écoutera pas l'Eglise soit regardé comme un païen, parce que je suis avec vous.

Allez parmi toutes les nations. C'est sur toutes que doit se répandre la lumière de l'Evangile en commençant par Jérusalem, c'est pour la porter successivement à tous les peuples que je vous ai établis. Vous serez mes témoins dans Jérusalem et dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre ; *et usque ad ultimum terræ.* C'est-à-dire, M. F., selon la remarque de Saint Augustin, que l'Evangile devoit s'avancer comme de proche en proche, depuis Jérusalem jusqu'aux derniers confins de l'univers. Et, c'est le premier genre d'universalité qui est promis à l'Eglise, son étendue successive dans tous les lieux ou sa catholicité. Mais il en est un autre non moins important et qui n'entre pas moins dans la promesse, c'est son indéfectibilité. Je serai avec vous tous les jours, de manière qu'il n'y aura pas un seul moment où la chaîne des témoins soit interrompue, où le corps des Pasteurs, où la société entière, formée de ceux qui enseigneront et de ceux qui seront

enseignés, ne se manifeste et ne se perpétue ; pas un seul moment, où l'on puisse douter si l'Eglise de J. C. n'a point péri, et où il soit difficile de la reconnoître ; pas un seul moment où le Tribunal de l'Eglise ne subsiste, où sa voix ne se fasse entendre, et où l'on ne puisse, par la pluralité visible des témoins et des véritables interprètes de la divine parole, juger sans embarras de ce que l'on doit faire et de ce que l'on doit croire, sans en appeler aux anciens temps ou à des assemblées futures, c'est-à-dire, à des hommes qui ne sont plus, ou qui ne sont pas encore ; je serai avec vous, et j'y serai jusqu'à la consommation des siècles. C'est donc, non-seulement à vous, comme étant mes Apôtres, qu'est adressée ma promesse, à vous, dis-je, qui, par le seul caractère de votre apostolat, devez être à l'abri de l'erreur, mais elle s'étend jusqu'à vos successeurs, parce qu'ils doivent former avec vous ce corps visible de Pasteurs, si nécessaire à tous les hommes ; elle s'y étend pour les générations les plus reculées, et son effet durera jusqu'à la fin du monde, par ce que la même cause pour laquelle il est établi subsistera toujours.

Prenez garde, M. F., c'est donc aussi à tout le corps que la promesse est faite

pour la suite des siècles, et non pas à tel ou tel Pasteur en particulier, parce qu'il ne forme pas par lui seul une autorité suffisante, un véritable Tribunal, parce que lui seul n'est pas cette Eglise qui peut rendre un témoignage recevable, et porter un jugement irréfragable en matière de foi ? Ce n'est pas même Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Chrysostôme, Saint Cyprien, ou tel autre Saint Docteur, considéré séparément, qui décide de ce que nous devons croire. En un mot, c'est le corps entier des Pasteurs qui forme l'Eglise, et c'est cette Eglise qui est l'interprète unique de l'Ecriture-Sainte, des Pères et d'elle-même. C'est à elle qu'il convient d'expliquer les expressions des Saints Docteurs, il n'y a qu'elle qui puisse les bien entendre, parce qu'il n'y a personne qui connoisse mieux qu'elle, et qui puisse mieux nous apprendre quelle est sa foi. Envain, Luther s'appuye, sur les matières du libre Arbitre, de l'autorité de Saint Augustin. Si l'Eglise condamne l'un et approuve la doctrine de l'autre, ils n'ont donc pas parlé de la même manière, quelques semblables que leurs sentimens puissent nous paroître ; et il me suffit alors, sans examiner cette différence, souvent imperceptible, de m'écrier avec Saint Au-

gustin lui-même : je crois ce que croit l'Eglise.

Mais, faites encore attention, je vous prie, que si l'Eglise est une société extérieure composée de plusieurs membres, elle doit donc avoir un chef sur la terre ? Si c'est un Tribunal toujours subsistant, il faut donc que ce chef y préside ? Si c'est un corps visible de Pasteurs qui succèdent les uns aux autres, elle doit avoir un premier Pasteur qui réunisse sous soi tous les autres. Ainsi, lorsque J. C. a promis à ses Apôtres d'être toujours avec eux et avec leurs successeurs, Pierre étoit présent ; mais il portoit avec lui sa prérogative, qu'il devoit transmettre à ceux qui occuperoient son siége après lui. Il étoit présent comme le premier des dispensateurs ; *primus Petrus ;* comme celui à qui J. C. avoit donné le nom mystérieux qu'il portoit, et qui devoit marquer la solidité et la force de son ministère ; comme celui, enfin, à qui J. C. avoit dit : vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; tous les Apôtres reçoivent également les clefs du Ciel, et la solidité de l'Eglise est affermie également sur eux tous, dit Saint Jérôme, un seul est néanmoins choisi entre les douze, afin qu'en étant établi le chef,

il ne puisse y avoir aucune occasion de schisme. Voilà donc pour tous le centre d'unité ; c'est Pierre et tous ceux qui devoient lui succéder. Voilà ce qui rend l'Eglise Romaine la mère de toutes les Eglises. Voilà ce qui rend notre communion avec elle si nécessaire, et qui faisoit dire à Saint Cyprien, comme Saint Jérôme : celui qui ne garde pas cette unité, croit-il avoir la foi ? Celui qui se révolte contre l'Eglise et qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle elle est fondée, s'imagine-t-il être dans l'Eglise ? Voilà encore ce qui rend le Tribunal de l'Eglise toujours subsistant ; il est difficile d'assembler des Conciles, et d'ailleurs ils ne deviennent, à proprement parler, des Conciles généraux, et au-dessus de toute exception, que lorsqu'ils sont acceptés par toute l'Eglise dispersée ; comme on l'a vu à l'égard du Concile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa tenue, quelque nombreux qu'il eût été ; mais la voix des Pasteurs unis à leur chef, lorsqu'il parle non pas comme Docteur particulier, mais comme successeur de Saint Pierre, se fait toujours entendre ; et de même que dans tous les Tribunaux, il est aisé de prononcer un jugement, en considérant la pluralité des voix, de même, aussi, dans l'Eglise il est aisé de savoir à quoi s'en tenir, en regardant

de quel côté est l'unanimité morale, c'est-à-dire, la pluralité visible des suffrages.

J. C. a donc tout disposé conformément à nos besoins ? Ses promesses renferment tout ce que nous pouvons désirer de plus propre à nous tranquilliser et à nous fixer, et si nous en considérons en peu de mots l'accomplissement, soit à l'égard de la catholicité de l'Eglise, soit à l'égard de son indéfectibilité, que nous manquera t-il pour affermir notre foi, et pour assurer notre soumission à l'autorité qu'il a établie pour nous conduire ?

L'Eglise ne faisoit que de naître, et déjà elle s'étendoit jusqu'aux contrées les plus éloignées, les Apôtres, envoyés par J. C., remplis de son Esprit, s'étoient comme partagés entr'eux tout l'univers, et l'éclat des prodiges qui accompagnoient leur prédication en avoit tellement favorisé le succès, que Saint Paul disoit aux Romains, que leur foi étoit annoncée dans tout le monde. Il disoit aux Colossiens que l'Evangile étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit par toute la terre. Sous les disciples des Apôtres, il n'y avoit presque plus, en effet, de pays si reculé et si inconnu, où l'Evangile n'eût pénétré ; les successeurs de ces premiers Disciples faisoient encore tous les jours de nouveaux pro-

grès, et, comme Saint Irénée l'a fait observer vers le même temps, ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Egypte, dans l'Orient; de manière que comme il n'y avoit qu'un même soleil dans tout l'univers, on voyoit dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre, la même lumière de la vérité. Cependant cette Eglise, établie sur le fondement des Apôtres, étoit en butte à toutes les contradictions. Toutes les puissances de la terre étoient armées contr'elle. Trois siècles entiers ont à peine suffi à la fureur et aux cruautés barbares de ceux qui l'ont persécutée. Mais comme ces tourmens, qu'on faisoit éprouver aux Fidèles, avoient un caractère d'inhumanité tout propre à faire éclater la force et la constance de ses martyrs, leur soumission, leur respect, leur fidélité envers les princes qui prononçoient contre eux les édits les plus sanglans, la distinguoint également de toutes les sectes qui devoient s'élever par la suite, et qui, dans les états où elles ont pris naissance, ont toujours fait paroître contre toute autorité la plus légitime un esprit d'indépendance, d'orgueil, de sédition et de révolte, si opposé à celui de l'Eglise.

Celle-ci étendoit son empire, elle affer-

missoit sa domination en apprenant à ses enfans à obéir, à souffrir et à se taire ; heureuse encore si elle n'eut eu à combattre que les puissances du monde, mais celles de l'enfer s'élevoient également contre elle. Les hérésies, qui se formèrent dès sa naissance, lui faisoient chaque jour de nouvelles plaies ; on en vit dans les premiers siècles qui sembloient vouloir lui disputer sa catholicité ; mais elles ne faisoient, malgré tous leurs efforts, qu'en relever l'éclat. Celse, qui reprochoit aux Chrétiens leurs divisions, parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit, dit M. de Meaux, une Eglise distinguée de toutes les autres, et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi, par cette raison, *la grande Eglise*. Dans le trouble qu'excita Paul, au sujet de sa morale, l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie Eglise Chrétienne dans ceux qui étoient en communion avec les Evêques d'Italie et celui de Rome, parce qu'il voyoit de tout temps le gros des Chrétiens dans cette Communion. Constance qui, devenu le protecteurs des Ariens, persécutoit Saint Athanase, défenseur de l'ancienne foi, souhaitoit avec ardeur, dit un Auteur païen, de le faire condamner par l'autorité qu'avoit l'Evêque *de Rome* au-dessus des autres. C'est ainsi

que la véritable Eglise se rendoit sensible à tous les hommes, et c'est ainsi qu'elle se rend encore sensible aujourd'hui. Les Gentils savoient la discerner. Les hérétiques étoient forcés de lui donner le caractère qui lui est propre, et ils ne sont pas moins contrains de le faire de nos jours ; quoique tous les hérétiques cherchent à passer pour catholiques, disoit Saint Augustin, et nous le disons comme lui, si cependant un étranger leur demande où est l'assemblée des Catholiques, il n'y a point d'hérétique qui ose montrer son temple ou sa maison. Quand ils parlent non entr'eux, mais avec les étrangers, dit ailleurs le même Père, soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas, ils se trouvent dans la nécessité de désigner l'Eglise Catholique par son nom, s'ils veulent qu'on les entende, parce que c'est là celui qu'on lui donne dans tout l'univers. Et comment n'auroit-elle pas toujours conservé ce même titre, puisqu'elle n'a cessé de s'accroître, et qu'on la toujours vu réparer d'un côté les pertes qu'elle faisoit de l'autre.

Mais si ses ennemis n'ont pas réussi à empêcher l'effet de la promesse par rapport à la catholicité de l'Eglise, ou sa visibilité dans tous les lieux, de manière qu'elle ait toujours dominé sur toutes le

sectes qui se séparoient d'elles, qu'elle ait toujours été facile à reconnoître par son étendue et sa splendeur, ils n'ont pas mieux réussi à lui faire perdre son indéfectibilité ou sa visibilité dans tous les temps.

On ne peut, en effet, en nommer aucun où la succession des Pasteurs légitimes ait été interrompue, et où elle ne soit devenu un témoignage visible et constant de la perpétuité de l'Eglise fondée par J. C. C'est lui qui a donné leur mission aux Apôtres, comme il avoit lui-même reçue la sienne de son Père; les Apôtres ont instruit et ordonné des Evêques auxquels ils ont communiqué le caractère, l'autorité et la mission qu'ils avoient de J. C. Ceux-ci ont fait passer le même caractère, la même autorité, la même mission à leurs successeurs; ainsi d'âge en âge l'Eglise se perpétue. Elle subsiste depuis 1800 ans, c'est-à-dire, plus qu'aucun Empire, quelque célèbre qu'il ait été, et elle porte toujours avec elle les mêmes marques de vérité qu'elle portoit dans son origine, et que ses premiers Docteurs y ont tant de fois admiré. Que les hérétiques produisent l'origine de leurs églises, disoit Tertullien, qu'ils fassent voir l'ordre suivi de leurs Evêques, qui, par une succession continuelle, remonte jusqu'aux

Apôtres.

Apôtres. Saint Irénée avoit tenu avant lui le même langage. Nous confondons les hérétiques et schismatiques en leur remettant devant les yeux la tradition et la foi apostolique, transmise par une succession continuelle d'Evêques jusqu'à nous, dans la plus grande, la plus ancienne, la plus connue de toutes les Eglises fondées à Rome. Vous qui voulez faire passer votre église pour sainte, disoit Saint Oplâte aux Donatistes, faites nous voir l'origine de votre chaire épiscopale ? Ce qui me retient dans l'Eglise, disoit encore Saint Augustin, c'est la succession continuelle des Evêques, qui ont tenu jusqu'à ce jour le siége de Saint Pierre. Ainsi parloient ces Saints Docteurs, et nous avons la douce consolation et l'avantage précieux de pouvoir parler comme eux.

C'est à la faveur de cette succession non interrompue que l'Eglise a conservé si facilement la même foi, sans qu'on puisse prouver contre elle qu'il se soit glissé aucun changement, aucune altération dans sa doctrine, tandis qu'elle, au contraire, a convaincu de nouveauté tous ceux qui se séparoient de sa Communion.

Car je vous prie de faire attention, M. F., aux deux caractères qui ont toujours servi à les distinguer, et qui ser-

viront toujours également à les faire connoître, en les ramenant au point précis de leur origine. Dans ce temps où ils ont paru, où ils se sont fait un nom particulier, qu'étoient-ils pour le nombre ? qu'étoient-ils par leur ancienneté ? L'Eglise étoit visible dans tout l'univers ; elle étoit catholique, et méritoit ce nom, tandis que leur chef se formoit à peine quelques Disciples qui composoient tout son parti. C'est ainsi, dit le célèbre Bossuet, qu'on ramène l'Arianisme avec tous ses progrès au temps du Prêtre Arius où l'on comptoit par leur nom le petit nombre de ses sectateurs ; c'est à huit ou neuf Diacres, trois ou quatre Evêques, en tout treize ou quatorze personnes à qui leur Evêque, et avec lui cent Evêques de Lybie dénonçoient un anathême éternel, qu'ils adressoient à tous les Evêques du monde, et de qui il étoit reçu ; c'est à ce temps précis et marqué où l'on ramenoit les Ariens : on les ramenoit au temps où l'on reprochoit à Eusèbe de Nicomédie qu'il croyoit avoir toute l'Eglise en sa personne, et en quatre Evêques de sa faction. On a rappelé également Nestorius et tous les autres au point de sa division, au moment où la
disputoit contre le tout, où une
rompue combattoit contre l'ar-

bre et contre le tronc, dont elle s'étoit arrachée. Premier caractère du schisme et de l'hérésie, leur peu d'étendue dans leur naissance opposé à la catholicité et à la visibilité de l'Eglise. Mais ce qui ne les distingue pas moins, c'est leur nouveauté. Depuis quand êtes-vous, leur dit-on ? Est-ce de vous, leur dit Saint Paul, qu'est partie la parole de Dieu, ou bien êtes vous les seuls à qui elle est parvenue ? Où est votre mission ? Où sont les fondemens de votre autorité, et qui vous la donnée ? On sait le nom de vos auteurs, on connoît la date de votre origine ; vous êtes nouveau, disoit Tertullien, *novellus*, et vous vous élevez contre l'Eglise qui est de tous les temps ; vous êtes venu d'hier, *hesternus*, et avant-hier on ne vous connoissoit pas ; en un mot, vous êtes des gens sortis hors de la ligne, hors de la chaîne de la succession, hors de la tige de l'unité. Second caractère du schisme et de l'hérésie ; leur nouveauté opposée à la perpétuité de l'Eglise, à son indéfectibilité, à son étendue ou sa visibilité dans tous les temps.

Ainsi se sont accomplies les promesses de J. C. en faveur de son Eglise ; ainsi la voyons-nous toujours la même, toujours une, toujours inébranlable parmi les contradictions qu'elle éprouve, et au

noissance par une soumission entière et sans réserve, et de marcher constamment à la lumière des flambeaux précieux qu'il nous a donnés, afin de parvenir sûrement à la vie éternelle que je vous souhaite.

---

# SERMON

## POUR

## LA FÊTE DE LA CONCEPTION

## DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Fecit mihi magna qui potens est.*

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

*Luc.* I.

Dieu pouvoit-il rien faire de plus grand pour une simple créature que ce qu'il a opéré en faveur de Marie?

Dès le moment où il la choisie pour donner à la terre son Sauveur, quels titres augustes, quels priviléges insignes ne lui a-t-il pas réservés? Quelle abondance de grâces n'a-t-il pas répandue sur elle, et combien a-t-il rendu dès-lors sa conception sainte, glorieuse et avantageuse pour nous? Ne soyons donc pas étonnés si l'Eglise se porte avec tant de joie à en célébrer la mémoire? Jour heureux, où a été conçue la plus pure des Vierges! vous avez été pour nous l'aurore du plus beau des jours, puisque vous avez préparé et comme annoncé la venue du Messie, après lequel nous soupirions.

Pour entrer dans l'esprit d'une fête

qui est en quelque sorte celle de tous les Fidèles, pour rendre à Marie la gloire et le tribut de louanges qui lui sont dûs, pour régler notre dévotion envers elle, et en retirer pour nous-mêmes les fruits les plus doux, arrêtons-nous aux titres qui la décorent ; ils renferment toute sa grandeur, et ils sont le fondement de tout ce que nous lui devons.

Marie est la fille du Très-Haut, fille prédestinée dans l'ordre de la grâce la plus éminente. C'est le sujet de ma première Partie. Marie est, dans le sens le plus vrai et le plus précis, l'Epouse du Saint-Esprit, et elle a mérité de l'être par sa correspondance à la grâce, c'est le sujet de la seconde Partie. Marie est proprement la Mère de J. C., c'est-à-dire du Verbe incarné, d'un Dieu fait Homme ; et, en cette qualité, elle peut tout auprès de lui pour nous obtenir la grâce qui nous est nécessaire. C'est le sujet d'une troisième et courte réflexion.

La plénitude de la grâce dont Dieu a favorisé Marie nous apprendra quel est le cas que nous devons faire d'un n si précieux, et nous inspirera une otion de respect et d'amour envers e qui a été élevée au plus haut

point de sainteté parmi toutes les créatures.

La correspondance que Marie a fait paroître à la grâce, et qui lui a fait mériter d'être l'Épouse du Saint-Esprit, nous enseignera dans quelles dispositions nous devons être pour ne pas nous rendre entièrement indignes de ses dons, et fera naître en nous, à l'égard de la Vierge, ce culte d'imitation sans lequel toute dévotion ne devient que trop aisément illusoire et chimérique.

Enfin, le pouvoir de Marie, dans la dispensation de la grâce de J. C., nous indiquera un des moyens les plus sûrs de l'obtenir ou de l'accroître sans cesse, et produira en nous une dévotion pleine de confiance envers celle de qui nous tenons l'Auteur de la vie et du salut.

Tel est, M. F. le plan de ce discours, qui embrasse tout à-la-fois et ce qu'il y a de plus glorieux pour Marie, et ce qu'il y a dans un sujet si relevé de plus utile pour votre instruction.

Mais, pour le bien traiter, j'ai besoin de votre secours, ô Vierge sainte ! Comment pourrois je entreprendre de parler dignement de vos grandeurs, si vous-même ne m'aidiez à le faire ? Comment pourrois-je espérer de faire de salutaires impressions sur ceux qui m'écoutent, si vous ne vous intéressiez à ce qu'ils

obtiennent quelque effusion de cette grâce sans laquelle je ne serois qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante, sans laquelle nous parlons à l'esprit sans parler au cœur ? C'est donc pour que vous daigniez répondre à toute l'étendue de mes désirs que nous vous adressons la prière ordinaire. *Ave*, *Maria.*

## Première Partie.

Marie, prédestinée de toute éternité pour porter dans son sein et pour donner au monde J. C., a dû être considérée par le souverain Etre comme son plus bel ouvrage, comme sa fille bien aimée, puisque c'est d'elle que devoit naître le plus cher objet de ses complaisances.

De ce seul principe, il est aisé de conclure avec quelle abondance il a répandu sur elle tout ce qui pouvoit la rendre vraiment grande, ce qui pouvoit la rendre agréable à ses yeux, et ce qui devoit être pour elle-même la source de sa félicité. Or, quel autre don capable de produire en elle tous ces avantages, auroit-il pu lui faire, que celui de la grâce qui sanctifie, puisque c'est le seul qui renferme la véritable grandeur, qui soit l'ornement de la créature aux yeux de l'Etre infiniment saint, et qui puisse

être regardé comme le principe et le gage du vrai bonheur ?

Oui, M. F., Marie, sans la grâce, bien loin d'être le chef-d'œuvre de la Divinité, bien loin de surpasser toutes les intelligences créées, eût été infiniment au-dessous de la moindre de celles qui avoient quelque part à un don si précieux. Ce n'est que par la justice ou la sainteté, et conséquemment, ce n'est que par la grâce qui nous la donne, que nous sommes les enfans de Dieu. Si Marie devoit être, de la manière la plus distinguée, la fille du Tout-puissant, elle devoit donc aussi recevoir la grâce la plus abondante, une grâce toute spéciale, et qui fût la mesure de son élévation au-dessus de toutes les créatures. C'est l'abondance, c'est la plénitude de cette grâce que l'Ange a reconnu dans la Vierge en la saluant au nom du Seigneur, et qui a fait dire à Sainte Elisabeth : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* C'est elle qui a dicté aux saints Docteurs des éloges si magnifiques, et qui fait que Saint Bernard n'a pas craint de l'élever au-dessus des Anges, et de la nommer la Reine du Ciel. C'est elle encore qui inspire à toute l'Eglise un si grand respect, une si grande vénération pour son nom saint et auguste. Enfin, c'est cette grâce, accordée

à Marie dans un si haut degré, que cette Vierge a célébrée par ces paroles, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. *Fecit mihi magna qui potens est.* Et, qu'eût-elle trouvé de si grand, de si digne de son admiration et de sa reconnoissance dans les merveilles que Dieu avoit opérées en sa faveur, si lorsqu'elle portoit dans son sein l'Auteur de la grâce, elle n'en eût pas été remplie elle-même; elle qui, pour me servir de la pensée d'un Père de l'Eglise, eût consenti à n'être pas la Mère de Jésus plutôt que de perdre quelque chose de cette pureté éminente, de cette véritable grandeur à laquelle la grâce l'avoit élevée. Quelle leçon pour nous tous! pour nous, M. F., qui plaçons la grandeur où elle n'est pas, et qui ne la voyons jamais où elle est en effet. Nous ne nous croyons grands qu'autant que nous avons une grande naissance, de grands titres, un grand nom, de grands succès parmi les hommes, et nous ne faisons pas réflexion que toutes ces choses ne servent qu'à nous avilir, qu'à nous dégrader, si nous nous laissons surprendre à leur faux éclat, si nous avons dans l'ame assez peu d'élévation pour en faire l'objet de nos désirs et le fondement de notre gloire, et si, en un mot, nous n'avons pas la grâce qui les sanc-

tifie, qui les ennoblit en nous apprenant à bien en user.

Qu'est-ce que l'impie ? qu'est-ce que le pécheur au plus haut point des grandeurs humaines ? un esclave qui gémit dans les fers, qui est dominé par ses passions, qui n'est guidé que par les impressions de la chair, qui n'éprouve en lui que des inclinations basses et terrestres, qui vit sous l'empire du monde et qui a perdu toute ressemblance, tout commerce avec son Dieu, pour n'en plus avoir qu'avec le démon dont il est devenu la proie et l'héritage. Le Juste, au contraire, quelque abaissé, quelque humilié qu'il nous paroisse, le Juste seul porte avec lui les caractères d'une véritable grandeur ; il porte les titres de noblesse, c'est d'être élevé, sinon comme Marie, au-dessus de toutes les vertus du Ciel, du moins au-dessus de toutes les choses trompeuses et passagères de ce monde (1) ; c'est d'être au nombre des enfans du Très-Haut, quoiqu'il n'ait parmi eux le rang qui n'appartient qu'à Marie ; c'est non-seulement d'être le Fils de Dieu, mais d'avoir en lui-même la grâce qui les sanctifie, une participation de la nature (2) de Dieu, quoiqu'il ne l'ait pas sans doute au même degré que la plus sainte de toutes les

(1) *Joan. c.* 1. (2) 2. *Petr.* 1.

Vierges. Prenez garde, M. F., j'ai dit une participation de la nature divine, et cette expression n'a rien de trop fort pour vous donner quelque idée de la grandeur du Juste, puisqu'elle est prise de l'Ecriture-Sainte et du premier des Apôtres.

O homme ! puis-je donc m'écrier ici avec Saint Léon, ô homme ! qui que vous soyez, homme Chrétien, reconnoissez aujourd'hui en quoi consiste votre véritable dignité. *Agnosce ô homo dignitatem tuam !* Reconnoissez-le, et ne la mettez pas dans des choses étrangères, et qui souvent vous la font perdre au lieu de l'augmenter. Placez la dans la justice, dans la grâce, et souvenez-vous qu'il n'y a de grand que ce qui l'est devant Dieu. *Agnosce :* Reconnoissez et voyez combien vous vous êtes laissé éblouir par la pompe du siècle, par une écorce de grandeur ; combien il est insensé de tirer vanité de ce qui n'a en soi, et indépendamment du bon usage, que la grâce nous en fait faire, aucune valeur réelle. *Agnosce :* Reconnoissez encore une fois qu'il n'y a de véritablement grands parmi les hommes que ceux qui méritent d'être appelés les enfans de Dieu, et qui, par une grâce habituelle, sont comme associés à sa nature. *Agnosce ô homo dignitatem tuam !*

Et vous qui vivez dans l'obscurité et dans l'oubli, vous qui êtes petits selon le monde et qui vous semblez comme accablés de ses hauteurs et de ses mépris, consolez-vous, et jetez les yeux sur Marie ; quoiqu'elle pût compter des Monarques parmi ses ancêtres, elle vécut ignorée, méprisée, comme si elle eût été la dernière des filles de Juda ; et aujourd'hui, reconnue par toute la terre pour la fille chérie du Très-Haut, elle trouve sa gloire dans cette grâce précieuse qui a fait toute sa grandeur, comme elle faisoit aussi son plus bel ornement aux yeux du souverain Etre.

Car, vous le savez, M. F., et les chaires chrétiennes ont retenti mille fois de cette importante vérité, Dieu ne peut aimer dans sa créature que ce qui est pur et sans tache, et comme il ne voit de grand que la justice opérée par sa grâce, il n'y a aussi d'agréable à ses yeux que la sainteté. Marie ne pouvoit donc être sa fille bien-aimée, choisie entre toutes les femmes pour le ministère le plus sacré, si, en sortant des mains de son Créateur, elle n'étoit revêtue de sa grâce, si elle se trouvoit un seul moment sous la loi du péché.

Dans ce moment où vous la supposeriez comprise dans la masse de perdition, n'eût-elle pas été indigne d'être

appelée sa fille, indigne, à tous égards, de cette fin si noble pour laquelle il l'avoit créée ? Aussi l'Eglise a-t-elle bien assuré que Marie avoit été Sainte dans sa conception, que Dieu en la formant l'avoit affranchie de l'esclavage du démon, et qu'il l'avoit placée comme dans un ordre à part, qui, pour la corruption du péché, n'eût rien de commun avec les malheureux enfans d'Adam. C'est ainsi qu'elle a pu dire avec vérité : Seigneur, vous m'avez possédée toute entière dès l'instant où j'ai commencé à exister (1). *Tu possedisti Domine renes meos.* Vous vous êtes emparé de moi dès le sein de ma Mère. *Suscepisti me de utero Matris meæ.* Dès ce premier moment de ma création vous êtes mon Dieu. *De ventre Matris meæ ; Deus meus es tu* (2).

Que cette faveur singulière qu'a reçu Marie vous apprenne, Chrétiens Auditeurs, l'estime que Dieu fait de la grâce, et celle que nous devons en faire nous-mêmes, puisque c'est elle qui fait tout l'agrément et toute la beauté d'une ame aux yeux du Seigneur, et que Marie, avec toutes les qualités naturelles dont elle a pu être douée, n'eût été devant lui qu'un objet de haine, s'il n'eût consacré les prémices de son être par cette

(1) 138. (2) *Ps.* 21.

onction de sainteté dont il la remplie. Pour nous, M. F., au moment de notre conception, nous sommes tous des enfans de colère, et nous pouvons tous nous écrier avec le Roi Prophête : Vous voyez, Seigneur, que j'ai été engendré dans l'iniquité ! Mais, prenez-garde, je vous prie, si nous n'avons pas eu le même privilége que Marie ; si nous avons été sous la malédiction du péché, nous en sommes sortis par le Baptême ; et si nous avons eu le malheur d'y retomber, nous pouvons en sortir tous les jours par la pénitence.

Les Sacremens, en nous appliquant les mérites de J. C., sont pour nous la source de la grâce. Or, je vous le demande, quelle estime faisons-nous de cette grâce qui peut seule nous rendre agréable au souverain Etre, et combien se trouve-t-il aujourd'hui d'ames fidèles qui la considèrent comme leur plus bel ornement ?

On n'épargne rien sans doute pour cultiver son esprit et pour l'enrichir des plus rares connoissances, par l'étude des sciences humaines ; mais que fait-on pour acquérir la piété, la justice, la tempérance, qui sont les fruits de la grâce et qui forment la science des Saints. On n'épargne rien sans doute pour donner à son corps tous les agrémens dont il

est susceptible; cette partie de nous-mêmes qui est sans comparaison la plus vile, est celle qu'on se plaît à orner davantage, et lorsqu'il s'agit de former en soi ce que j'appelle une belle ame, c'est-à-dire, un cœur droit, un cœur pur et exempt de taches, où sont les moyens qu'on emploie? où sont les peines qu'on se donne?

A voir tant de jeunes gens, disons-le même, à voir tant de femmes d'un âge mûr, perdre les matinées entières pour se préparer à paroître avec avantage dans le monde pendant le reste du jour; à les voir composer leurs cheveux avec tant d'apprêts, étudier leurs gestes et leur maintien, étaler avec complaisance les charmes de leur figure, qui ne diroit qu'ils font consister tout leur mérite dans un premier extérieur? qui pourroit croire que c'est pour Dieu qu'ils ont été créés? Qui pourroit, même avec fondement, les regarder comme des hommes? A voir tant de Vierges chrétiennes, tant de femmes du siècle s'occuper uniquement de leur parure, épuiser, pour se faire remarquer, tout ce qu'il y a de plus rafiné, inventer chaque jour ce qu'il y a de plus dangereux et de plus [illegible] ur suppléer, par un éclat [illegible] la beauté qui leur manque, [illegible] elle qu'elles ont reçu de la

nature par tout ce qu'il y a de plus recherché dans les ajustemens, par des modes toujours nouvelles, par les choses les plus propres à irriter les passions de ceux qui les environnent, qui pourroit s'imaginer qu'elles regardent la modestie, la pudeur comme le plus bel appanage de leur sexe, et qu'elles considèrent la grâce qui sanctifie les cœurs comme le plus bel ornement de la créature ? Qui pourroit penser que c'est à Dieu qu'elles cherchent à plaire, que c'est pour lui qu'elles se parent; et qui ne croiroit pas, avec raison, qu'elles ne connoissent d'autre difformité que celle qui peut les empêcher de plaire aux hommes ?

Elles reviendront un jour, mais trop tard, peut-être, d'une erreur si funeste, et elles avoueront alors en gémissant qu'il n'y a de véritables attraits, qu'il n'y a de vraie beauté que celle qui est selon Dieu, que celle qui est en même temps le principe du vrai bonheur.

Et, tel est encore le don que le Tout-Puissant a fait à Marie, le don de la grâce, qui, en la rendant plus agréable à ses yeux, plus belle, plus ornée que toutes les créatures ensemble, servoit de fondement à son immortalité, et lui assuroit la félicité la plus étendue dont il fût possible de jouir après Dieu. En effet, c'est une maxime appuyée sur

les plus pures lumières de la raison et de la foi, que dans les décrets éternels du juste juge, la sainteté et le bonheur sont deux choses inséparables ; de manière que ce qui est la source de celle-là est nécessairement le principe de celui-ci ; de même que ce qui est la mesure de l'une, est, par une conséquence nécessaire, la mesure de l'autre. C'est donc parce que Marie a été la plus favorisée du côté de la grâce, et qu'elle en a le mieux conçu tout le prix, qu'elle est aussi la plus heureuse dans le Ciel, et la première entre tous les Saints. C'est pour cela même que toutes les générations célèbrent avec tant de joie ce que Dieu a fait pour elle. *Beatam me dicent omnes generationes.*

Mais, M. F., pouvons-nous être bien persuadés de l'accord nécessaire qui est entre le véritable bonheur et la grâce qui nous sanctifie, et montrer si peu d'empressement pour elle, tandis que nous faisons paroître tant d'attache pour les biens sensibles, tant d'ardeur pour toutes les choses de la terre ? Et, cependant, de quoi nous serviront ces richesses dont l'acquisition vous coûte tant de soins et d'alarmes, que vous n'accumulez qu'aux dépens de votre repos, et dont vous faites, ou par un vain luxe et une prodigalité mal entendue, ou par une

fausse économie qui vous rend insensibles aux besoins des pauvres, un si mauvais usage. Ah ! M. F., que vous serviront ces biens mal acquis que vous retenez depuis si long-temps, dont la jouissance est si souvent accompagnée de craintes et de remords, et dont vous avez néanmoins tant de peine à vous dépouiller en faveur de ceux auxquels ils appartiennent ? De quoi vous serviront-ils à l'heure de votre mort, et que trouverez-vous en eux que la matière de votre jugement et de votre condamnation ? Ah ! M. F., vous les possédez aujourd'hui, et demain peut-être on vous redemandera votre ame.

Quel est le fruit de ces plaisirs auxquels vous vous livrez sans réserve, de ces fausses joies du siècle si contraires à l'esprit du Christianisme, de ces voluptés qui flattent vos sens et dont votre cœur s'enivre ? Que vous reste-t-il après la douceur passagère que vous rencontrez et qui ne sert qu'à irriter vos désirs, au lieu de les satisfaire ? *Quem fructum habuistis in illis ;* que vous en reste-t-il ? que bien du trouble, quelquefois même bien de l'amertume dans ce monde, et la mort éternelle dans le siècle à venir. *Quem fructum habuistis in illis ? Nam finis illorum mors est* (1) : mais la grâce, M. F.,

(1) *Rom.* 6. 21.

la grâce de notre Dieu qui nous est donnée en J. C. son fruit, c'est la vie éternelle. *Gratiam autem Dei vitam æternam* (1).

Ah si vous connoissiez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* si vous saviez quel est celui qui vous offre sa grâce, et quel est le prix qu'il y a attaché, vous demanderiez de cette eau vive, seule capable d'étancher la soif qui vous dévore, et je ne vous verrois plus puiser à ces sources empoisonnées qui n'ont d'autre effet que celui de l'augmenter à chaque instant. *Si scires donum Dei.* Si vous saviez quelle douce paix, quel calme heureux cette grâce fait naître dans l'ame, vous voudriez en ressentir les impressions, et je ne vous verrois plus chercher, dans de faux biens, un repos que vous n'y rencontrez jamais. *Si scires ;* si vous saviez quelle est la vie éternelle promise au Juste, quel est le torrent de joies pures et ineffables dont on est comme inondé dans la maison du Seigneur, vous soupireriez uniquement après cette grâce dont la source jaillit jusque dans l'éternité, et je ne vous verrois plus courir après des joies si courtes et si bornées. *Si scires.* Vous l'avez connu, ô Vierge sainte ! le prix de la grâce que Dieu a si abon-

(1) *Joan.* 4.

damment répandue sur vous ; elle a été le principe de votre élévation au dessus de toutes les créatures ; elle vous a rendu agréable aux yeux du souverain Etre plus qu'aucune d'entr'elles, et pour tout dire, enfin, elle a été le fondement du souverain bonheur, de la gloire immortelle dont vous jouissez.

Et, combien donc ne doit-elle pas nous inspirer de respect envers vous, qui êtes le plus parfait ouvrage du Créateur, et qui, dès le moment de votre conception, avez été digne d'être appelée par excellence la fille du Très-Haut ? Mais j'ajoute, M. F., combien la correspondance de Marie à la grâce dont elle a été comblée ne doit-elle pas nous porter à l'imiter, puisque ce n'est que par sa fidélité qu'elle a mérité d'être l'Epouse auguste de l'Esprit-Saint. C'est le sujet de ma seconde Partie.

## SECONDE PARTIE.

Si Dieu devoit naître, dit Saint Bernard (1), il ne devoit naître que d'une Vierge, et si une Vierge enfantoit, elle ne devoit enfanter qu'un Dieu. Mais pour que ce double prodige pût avoir lieu, pour que le Verbe incréé prit une nature semblable à la nôtre, et qu'en

(1) *Homel. 2. de lau. Virg.*

se faisant Homme il nacquit d'une Mère qui, par un accord tout nouveau, unit en elle la fécondité et la virginité, il falloit que l'Esprit-Saint, par sa vertu toute-puissante, opérât dans Marie ce Mystère ineffable, que par un acte surnaturel et divin, il forma du plus pur de son sang le corps de l'homme Dieu, qu'il s'unit entièrement à elle pour un si grand ouvrage, et que par cette union il la rendît son Epouse comme elle devenoit la Mère de J. C. *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus altissimi obumbrabit tibi* (1).

Mais ne vous y trompez pas, M. F., la qualité d'Epouse du Saint-Esprit ne pouvoit être dans Marie que le fruit de la correspondance la plus parfaite à la grâce dont elle avoit été remplie; quoique conçue sans péché elle n'eût pu prétendre à un semblable titre, elle n'eût pu contracter une alliance si glorieuse pour elle, si elle n'eût répondu avec empressement aux dons que le Seigneur lui avoit faits. Cette grâce qu'elle reçut au moment de sa conception, et qui ne lui laissa pas même l'ignorance et la convoitise, ces suites funestes que nous laisse le Babtême, quoique formés dans un état de justice, n'auroit pas suffi pour rendre sa sainteté inaltérable,

(1) *Luc.* 1. 35.

puisque

puisque nos premiers pères qui ont eu cette même grâce, quoique dans un degré bien inférieur, ont cependant cessé d'être Saints.

Reconnoissons donc et pour sa gloire et pour notre propre instruction, que si Dieu a tout fait pour Marie, si dès l'instant de sa création il l'a douée, comme sa fille, de tout ce qui pouvoit la disposer aux grands desseins qu'il avoit sur elle, et s'il n'a cessé pendant tout le cours de sa vie de la prévenir par son secours et par ses lumières, Marie, de son côté, a tout fait pour son Dieu, qu'elle a travaillé sans relâche à se rendre digne de ses bienfaits, et du rang auquel elle devoit être élevée comme son Epouse, et qu'enfin, l'accomplissement des desseins du Très-Haut exigeoit un esprit aussi docile, un cœur aussi fidèle que l'étoit le sien.

Pour vous en mieux convaincre, M. F. faites attention que Marie n'a cessé de rendre gloire à son Dieu de tout ce qu'il faisoit à son égard ; bien loin de s'enorgueillir de l'abondance de sa grâce, qu'elle n'a rien épargné pour la conserver, qu'elle a fait paroître le plus grand zèle pour l'accroître ; ce qui suffira sans doute pour nous faire connoître toute l'étendue de sa fidélité et de ses dispositions que nous devons imiter en

elle, si nous voulons l'honorer comme elle veut qu'on l'honore.

Marie ne s'est point attribuée les dons du Tout Puissant, elle en a rendu hommage à celui dont elle les tenoit, et c'est ce premier acte de correspondance et de fidélité qui l'a fait jouir du précieux avantage qui lui étoit destiné. Sur qui, dit le Seigneur, par la bouche de son Prophête (1), sur qui reposera mon esprit si ce n'est sur ceux qui sont humbles; il dit, sur les humbles, reprend Saint Bernard, et non pas sur les Vierges. Si donc, conclut le même Père, Marie n'avoit pas eu l'humilité en partage, l'Esprit-Saint ne se seroit pas reposé sur elle. Mais qui pourra comprendre combien cette vertu étoit profondément gravée dans son cœur, lorsqu'on la voit au plus haut point de son élévation, rejeter les louanges qu'on lui adresse pour ne s'occuper qu'à célébrer et à bénir par ce beau cantique qui peint toute la beauté de son ame; *Magnificat anima mea dominum;* lorsqu'on la voit triompher non en elle même, mais dans son Dieu qu'elle nomme son Sauveur; *Et exultavit Spiritus meus in Deo salutari meo;* lorsqu'on la voit confesser son néant et sa bassesse, se regarder comme un vil instrument entre les mains

(1) *Isai* 56.

du Créateur, se considérer comme sa servante, elle à qui l'Ange avoit annoncé qu'elle en deviendroit la Mère, et que l'enfant qui naîtroit d'elle seroit conçu par le Saint-Esprit. *Ecce ancilla Domini... respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* Est-il, M. F., un plus bel exemple de la conduite que nous devons tenir envers Dieu, et de la disposition où nous devons être à son égard pour répondre dignement à sa grâce ? Mais hélas ! nous nous livrons presque toujours à un fonds d'orgueil qui l'outrage et qui fait que non-seulement nous nous attribuons les vertus que nous n'avons pas, mais celles dont il a mis en nous l'heureux germe; nous les corrompons en négligeant de témoigner notre reconnoissance, en croyant de ne les devoir qu'à nos propres efforts, en n'en rapportant la gloire qu'à nous-mêmes ; nous cherchons dans nous les raisons de ce que Dieu a fait en notre faveur, comme si la première cause de tous ses bienfaits ne se rencontroit pas uniquement dans sa miséricorde, et que chaque homme ne dût pas s'écrier avec l'Apôtre : C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (1). Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous loue, qu'on ne fasse honneur qu'à nous seuls des qualités éminentes, des avantages

(1) 1. *Cor.* 15. 10.

qui nous distinguent ; nous nous formons une haute idée de notre mérite, et nous oublions, en un mot, que sans la grâce nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, que sans elle nous ne trouvons dans nous qu'aveuglement, que foiblesse, que misère, qu'un véritable néant de tout bien ; je dis de tout bien méritoire, d'une récompense éternelle. J'ai beaucoup fait, disons nous, je ne suis pas comme tant d'hommes qu'on aperçoit dans le monde. Je mène une vie réglée ; j'accomplis tous les préceptes ; je suis tempérant ; je suis chaste ; et nous ne faisons point attention qu'on n'est rien devant Dieu dès qu'on est orgueilleux, que sa grâce n'est point faite pour les superbes, mais pour les humbles, que déjà son esprit a cessé d'habiter en nous, et que la vaine confiance que nous avons en nous mêmes nous prépare les chûtes les plus honteuses et les plus funestes.

L'humilité de Marie l'engageoit, au contraire, à s'édifier de sa propre vertu, et c'est de là que naissoit, dans cette Vierge si pure, une seconde disposition nécessaire pour correspondre à la grâce, je veux dire la vigilance, l'attention la plus exacte à la conserver.

Elle n'ignoroit pas que, comme nous l'enseignent, d'un commun accord, la raison, l'Ecriture-Sainte et l'Eglise qui en

est l'unique interprète nous devons agir, que nous devons coopérer avec la grâce, qu'elle ne produit pas son effet en nous (1) si nous ne travaillons avec elle, que nous devons rendre notre vocation, notre élection certaine par nos œuvres (2), et que l'Esprit Saint ne s'arrête pas longtemps sur ceux qui ne s'attachent pas à le retenir par le recueillement et la prière. Aussi la voit-on dès sa plus tendre enfance chercher dans la retraite de Nazareth comme un asile où elle pût mettre à couvert de la contagion du monde le précieux trésor de la grâce.

Pour consacrer les prémices de sa vie, elle fait un divorce éternel avec les joies du siècle, ses maximes, ses pompes et ses plaisirs. Fidèle à ce premier engagement, elle mène, dans un âge plus avancé, une vie également retirée, une vie pauvre, obscure, mortifiée, pénitente, si j'ose me servir de ce terme, à l'égard de celle qui n'eût pas la faute la plus légère à expier.

Malgré toutes ces précautions, malgré cette obscurité qui la dérobe aux regards des hommes et qui la met à l'abri des dangers du monde, ne se croyant pas en sûreté dès qu'elle sera seule et abandonnée à elle-même, elle s'unit à Saint Joseph pour mieux cacher une vertu

(1) 1. *Cor.* 15. 10. (2) 2. *Petr.* 1. 10.

jusqu'alors inconnue, et pour faire de cet homme juste comme le gardien et le protecteur de sa virginité bien plus que son Epoux. L'oraison est son occupation la plus ordinaire et la plus douce; ne comptant point sur ses sacrifices, elle y demande à Dieu les secours qu'elle n'attend que de lui seul; c'est par elle qu'elle se délasse des fatigues d'un état laborieux et pénible; et si l'Ange vient lui annoncer qu'elle enfantera, sans doute il la surprend dans un de ces momens où elle s'unit le plus étroitement à son Dieu par la prière; car c'est ainsi que, toujours attentive à user des moyens nécessaires pour conserver la grâce, elle se préparoit, sans le savoir, à devenir l'Epouse du Saint-Esprit, et c'est ainsi que nous devrions nous rendre dignes d'en être le temple, en ménageant avec soin les dons qu'il nous fait.

Mais, ô prodige d'aveuglement! nous n'avons pas les mêmes secours, les mêmes ressources, les mêmes avantages que Marie, et il s'en faut bien que nous prenions les mêmes précautions qu'elle. Nous n'avons pas été délivrés, comme elle, du fonds de concupiscence qui nous fait trouver des dangers jusque dans les choses les plus innocentes en elles-mêmes, et nous nous exposons sans crainte aux tentations les plus fortes et les plus

difficiles à surmonter. Nous n'avons pas reçu, comme elle, une grâce abondante et qui puisse nous faire espérer un triomphe certain sur les ennemis de notre salut; nous portons, comme le dit Saint Paul, le trésor de la grâce dans un vase de terre, et nous nous jetons témérairement à travers tous les écueils préparés pour nous perdre. Nous n'avons pas été doués, comme Marie, d'une grâce stable et solide, et nous ne faisons rien de ce qui seroit nécessaire pour mériter que Dieu nous la confirme. Que dis-je! nous faisons tout ce qu'il faut pour mériter qu'il nous la retire : flattés et comme attirés par tous les objets sensibles, nous nous répandons au-dehors, nous nous faisons des occupations qui nous dissipent, et nous négligeons de rentrer dans notre cœur pour y consulter Dieu, et pour y gémir de notre foiblesse et de nos misères. Nous ne cherchons qu'à nous montrer, nous nous reproduisons dans mille endroits différens, quelquefois sous prétexte de zèle et de charité, le plus souvent sous prétexte d'amusement ou de bienséance, presque toujours par une secrète vanité qui nous trahit en dépit de nous-mêmes, par une envie de plaire qui se découvre, malgré les efforts que nous faisons pour la cacher, par une attache réelle à toutes les choses

auxquelles nous croyons peut-être avoir renoncé de la manière la plus entière et la plus parfaite.

Et, que s'ensuit-il, M. C. A. ? c'est que, toujours répandus dans le monde, nous ne tardons pas à penser comme lui, nous goûtons ses maximes, nous partageons ses folles joies, nous prenons son esprit. Au lieu de châtier notre corps, de le réduire en servitude, de le vaincre par la mortification des sens, nous nous faisons une habitude de mollesse et de sensualité qui irrite la force de nos penchans pour le vice, et qui, dans le moment où il s'agiroit de combattre, au lieu de fermer nos yeux, nos oreilles et tous nos sens, qui sont les portes de notre ame, à tout ce qui peut l'affoiblir et l'ébranler, nous les ouvrons sans réserve à tout ce qui peut la souiller et la corrompre. Il n'y a point d'objets si séduisans sur lesquels nous ne voulions fixer nos regards, il n'y a point de sons si doux, si propres à nous amollir que nous ne voulions entendre, il n'y a rien de si pernicieux et de si contraire à la pureté des mœurs que nous ne voulions connoître par expérience, et que nous ne nous permettions sans scrupule; nous nous livrons sans résistance à l'ennemi qui nous poursuit, au lieu de fuir les spectacles

dangereux et profanes qui insinuent dans le cœur un poison lent, mais dont l'effet est presque inévitable. Ces lectures pernicieuses qui attirent et qui nous forment au crime, ces conversations libres et enjouées, ces entretiens semés d'équivoques et qui, sous une gaze légère, sous un vernis délicat et subtil, cachent le fond le plus hideux, ces assemblées tumultueuses, ces cercles où est étalée toute la pompe mondaine, ces parties de plaisir qui préparent mille piéges à l'innocence et à la pudeur, ces amitiés tendres et vives, ces liaisons suspectes qu'on a ensuite tant de peines à rompre, ces commerces suivis que l'on s'obstine à regarder comme innocens et que le monde lui-même ne croit pas exempts de censure; au lieu de renoncer à toutes ces choses, au lieu de les prévenir et de s'armer contre elles par la retraite, par la vigilance, par la prière, on les désire, on les recherche, on se familiarise avec elles. Le dirai je, ô mon Dieu, et me donnerez-vous assez de larmes pour déplorer notre égarement et notre vile sécurité; au lieu d'opérer notre salut avec crainte et tremblement, comme le veut l'Apôtre, nous jouons sur les bords du précipice, nous le voyons sans horreur, nous y tombons, et notre chûte n'a plus rien qui nous effraye, parce que l'esprit

se retire et s'éloigne de nous, parce que votre grâce nous abandonne et qu'elle n'habite point dans ceux qui se font un jeu de la perdre, et qui ne prennent pas tous les soins nécessaires pour la conserver.

Ce n'est pas assez, M. F.; il faut encore travailler à l'augmenter. Si Marie eût pu se borner un seul instant à ne rien perdre de la grâce qui lui avoit été donnée, j'ose le dire, elle eût cessé de s'en rendre digne; et plus cette grâce eût été répandue sur elle avec abondance dès sa conception, moins elle eût mérité de s'unir aussi étroitement qu'elle l'a fait à l'Esprit-Saint qui est un esprit de feu et d'amour, qui ne nous communique ses dons que pour nous faire désirer d'en obtenir de plus considérables encore. Marie avoit beaucoup reçu, mais nous voyons aussi qu'elle a marqué le plus grand empressement à recevoir toujours davantage, en croissant toute sa vie de mérite en mérite, et en se portant, comme par degrés, à tout ce que la vertu pouvoit avoir de plus héroïque. Après avoir fait éclater son goût pour la retraite, dans un âge où tout invite à la dissipation, son amour pour la virginité, dans un temps où elle étoit regardée comme un opprobre, parce qu'elle paroissoit, aux yeux des Juifs

charnels, ne pouvoir subsister avec la glorieuse espérance d'enfanter le Messie, cette Reine des Vierges fait connoître la grandeur de sa foi en donnant son consentement et en se préparant au Mystère incroyable qui lui est annoncé ; elle donne ensuite des marques de la charité et de l'humilité la plus parfaite, en prévenant la mère de Jean-Baptiste, tandis qu'elle-même est devenue la mère de J. C. ; elle prouve toute l'étendue de sa soumission aux volontés du souverain Etre en exécutant sans balancer l'ordre qu'il lui donne de quitter sa patrie et de fuir dans une terre étrangère, considérée par tout son peuple comme un lieu d'exil et comme une terre de malédiction ; elle rend sensible toute la force de son attachement au Verbe incarné en le suivant jusque sur le Calvaire, et en buvant avec lui le calice de douleur et d'amertume, au moment où presque tous ses Disciples l'ont abandonné. Que dirai-je, enfin, et pourrions-nous le croire si nous ne le voyions confirmé par les livres saints ? Elle ne demande pas, comme les enfans de Zébédée, à prendre place auprès du Messie, auprès de son Fils dès qu'il sera entré dans sa gloire, mais elle porte le détachement et le renoncement à sa volonté propre jusqu'à attendre, avec résignation, sous la conduite de

Saint Jean, le temps où il plaira à la Divinité de lui faire partager, par son Assomption glorieuse, le triomphe de Jésus-Christ.

O Vierge si digne de nos louanges, modèle le plus parfait que nous puissions nous proposer après l'Homme Dieu ! voilà ce que l'Esprit-Saint découvroit en vous lorsqu'il vous a fait son Epouse ; il y observoit, sur toutes choses, cette correspondance à la grâce qui vous élevoit déjà à un si haut degré de mérite, et qui devoit, après une faveur si signalée, marquer tous vos instans par de nouveaux progrès.

Voilà, M. F., ce que nous devrions encore nous empresser d'imiter dans Marie, et ce que la plupart d'entre nous sont si éloignés d'imiter en effet. Nous avons reçu des grâces, grâces de lumières et de conversion, grâces d'attendrissement et de componction, grâces de force et de mortification, et tant d'autres qui sont accordées à la prière, et qui disposent aux Sacremens, ou qui en sont le fruit ; mais il n'est plus question de savoir si vous les avez conservées, je vous demande, et Dieu vous le demandera un jour : en avez-vous usé comme un fidèle économe qui fait valoir le fonds que son maître lui a confié, et qui en augmente chaque jour le

produit. Avez-vous pensés que, comme le dit l'Ange de l'Apoc. (1), celui qui est Saint doit faire en sorte de se sanctifier encore, que selon l'expression du livre des Proverbes (2), le sentier des Justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait, et que selon le précepte de l'Ecclésiastique (3), nous ne devons cesser de faire des progrès dans la justice jusqu'à la mort, et qu'enfin, comme l'Apôtre (4) nous l'enseigne, nous devons aspirer toujours à un nouveau degré de perfection. *Æmulamini autem charismata meliora.*

Conséquemment, à ces maximes, êtes-vous plus humble, plus mortifié, plus patient, plus détaché de votre volonté propre, plus zélé pour la gloire de Dieu, plus fervent dans son amour, plus attentif à éviter les moindres fautes que vous ne l'avez été dans de certains temps de votre vie, que vous pouvez aisément vous rappeler. Je vous interroge ici comme je m'interroge moi-même, et qu'il est bien à craindre, M. F., que notre conscience ne nous accuse, et que nous n'ayons à nous reprocher d'avoir manqué à la grâce (5), bien loin de pouvoir nous plaindre que la grâce nous ait manqué.

(1) 22. 11. (2) 4. 18. (3) 18. 22. (4) 1. *Cor.* 12. 31. (5) *Hebr.* 12. 15.

J'ai assez travaillé, nous disons-nous à nous-mêmes, il est temps de prendre un peu de repos ; faut-il donc tant de choses pour être sauvé ? Tel est surtout le langage qu'on tient dans le monde. Quel langage, Chrétiens ! quel langage, et qu'il est contraire à la foi ! Vous voulez-vous reposer, et, dites-moi donc, l'ennemi de votre salut se repose-t-il ? Il est allé chercher sept autres démons plus forts que lui, afin de rentrer dans le cœur dont vous l'avez contraint de sortir. Il tourne sans cesse autour de vous, comme un lion rugissant, pour vous dévorer, et vous voulez-vous reposer ? Votre propre chair, vos passions se reposent-elles ? Ah ! elles ne sont qu'endormies ; elles se ranimeront dans peu ; elles se feront sentir avec plus de violence ; elles vous accableront, et vous voulez prendre du repos ? La grâce est-elle stable en vous ? elle vous a été donnée pour fructifier, et vous ne craignez pas d'en arrêter les progrès par votre indolence ? L'esprit souffle où il veut, il ne souffle que sur ceux qui le suivent avec empressement partout où il veut les conduire, et cependant vous voulez vous reposer ! Vous croyez faire assez pour votre salut que de demeurer dans l'état où vous êtes, et moi je vous réponds, avec les Saints Docteurs et avec l'Ecri-

ture elle-même, que vous n'y demeurerez pas, que vous allez tomber insensiblement en quelque péché qui vous fera perdre bientôt le peu que vous avez reçu du Ciel, si déjà vous ne l'avez perdu.

Ah! Mon Frère, demandez à Dieu qu'il fasse revivre, s'il est nécessaire, la grâce qu'il a mise en nous, et croyons désormais ne pouvoir la conserver qu'en faisant tous nos efforts pour l'accroître; entrons dans toutes les dispositions de Marie : et vous, Vierges chrétiennes, vous Mesdames, dont elle a honoré le sexe, appliquez-vous personnellement son exemple, il est fait pour tous; mais il est fait particulièrement pour vous. C'est dans la force et la fidélité de Marie que vous trouverez de quoi vaincre la foiblesse et l'infidélité de la première Eve (1). Réglez, selon l'avis de Saint Ambroise, toute votre conduite sur le modèle admirable qui nous fournit des instructions si belles, et qui nous montre ce qu'il faut corriger, ce qu'il faut fuir et ce qu'il faut suivre. Soyez reconnoissantes comme elle du don de la grâce, qui est en vous, ou que Dieu vous offre, aujourd'hui encore, dans ces temps de salut. Ayez le même soin, la même attention qu'elle pour la conserver; faites

(1) *De Virg. lib.* 2.

paroître le même zèle, la même ferveur pour l'augmenter. C'est là le culte qui lui est agréable, celui qu'elle exige de vous, et sans lequel tout autre culte ne peut lui plaire. C'est par là que votre dévotion à la Vierge sera solide, et que vous lui rendrez un hommage digne d'elle.

Mais pour bien faire toutes ces choses, il vous faut un secours puissant ; et où pouvons-nous mieux le rencontrer que dans l'intercession de Marie, puisqu'elle est la Mère de J. C. ? Encore un moment d'attention pour cette dernière partie.

## Troisième partie.

Le Verbe devoit s'unir avec l'humanité pour rendre à son Père, par cette humiliation profonde, la gloire que l'orgueil de l'homme lui avoit ôtée, et pour offrir au monde un Rédempteur qui fût digne par lui-même de satisfaire pour nous. Mais une union si étroite entre la nature divine et la nature humaine, en ne faisant qu'une seule personne de J. C., a fait aussi de Marie, par une conséquence nécessaire, la Mère de son Dieu.

Dans ce seul titre est donc renfermé tout le Mystère de l'Incarnation du Verbe, et on n'a pu refuser à Marie sa qualité de Mère de Dieu sans commencer, avec

l'impie Nestorius, ce fameux hérésiarque du cinquième siècle, par saper tous les fondemens de notre Foi, en rejetant ce qu'elle nous enseigne sur l'union hypostatique, comme parle l'Eglise, et non pas seulement accidentelle du Fils de Dieu au fils de l'homme.

C'est ce qui a porté l'Eglise, toujours conduite et éclairée par l'Esprit-Saint, à frapper d'anathême, dans le Concile d'Ephèse, tous ceux qui oseroient penser et parler comme Nestorius, et qui s'écartant comme lui de l'ancienne croyance, de celle qui, selon Saint Cyrille, est autorisée par toute la tradition, ne donneroient pas à Marie la qualité éminente que cet hérésiarque lui disputoit.

C'est aussi ce qui rend si légitimes les plus grandes marques de vénération que les Fidèles de tous les siècles ont données à cette Reine des Vierges ; c'est ce qui fait dire à Saint Augustin : Je ne sais, ô Vierge Sainte, comment je pourrai célébrer dignement vos grandeurs ! *Quibus te laudibus efferam nescio.* Mon esprit en est comme accablé, il succombe à la vue de tant de merveilles qui se sont opérées en vous, et il a peine à bien rendre les sentimens dont il est pénétré, et qui vous sont dûs. *Quibus te laudibus efferam nescio.* Il ne sait comment il pourra suffire à contempler tout l'é-

clat de votre gloire ; comment il pourra la faire comprendre à tous les hommes, afin de leur inspirer un zèle ardent pour votre culte ; et la raison de son insuffisance, c'est ce dernier titre qui suppose et qui renferme tous les autres ; c'est, en un mot, que vous êtes la Mère de son Dieu. *Quia quem cœli capere non poterant, tu præmio contulisti.* Mais redoublez, redoublez votre attention, M. F., si cette qualité suffit pour ne donner d'autres bornes à notre vénération que celles qui sont absolument nécessaires pour distinguer le Créateur de son ouvrage, ne suffira-t-elle pas surtout pour nous inspirer la plus grande confiance envers Marie, considérée non pas comme la première source de notre salut, mais comme celle d'entre les créatures sur laquelle nous devons faire le plus de fond pour obtenir, pour conserver, pour accroître la grâce qui nous l'assure ? Marie est la Mère de Dieu, quel amour n'a-t-elle donc pas pour les hommes, et quel pouvoir n'a-t-elle pas auprès de son Fils ? Pour concevoir combien Marie nous aime et veut contribuer, autant qu'il est en elle, au salut du genre humain, il ne faut sans doute que considérer le rapport qu'elle a à J. C. C'est d'elle que l'homme Dieu a voulu naître pour opérer le grand ouvrage de notre

rédemption. C'est elle qui lui a donné ce sang adorable qui devoit en être le prix ; il a daigné s'abaisser jusqu'à elle et prendre dans son sein une nature semblable à la notre, ce n'étoit que pour nous racheter ; il ne s'est servi d'elle que pour venir chercher sur la terre ce qui avoit péri.

Marie pourroit-elle donc ne pas entrer dans les desseins de J. C., tandis que parfaitement instruite de la loi et des Prophêtes, elle n'a pu consentir à l'Incarnation du Verbe sans souscrire en même temps à ses humiliations, à ses souffrances et à la mort, qu'il venoit recevoir pour les pécheurs ? A-t-elle pu oublier qu'elle n'est devenue Mère que pour nous, que c'est en notre faveur qu'il l'a faite tout ce qu'elle est, et qu'en ce sens, comme elle nous est en quelque manière redevable de son élévation, elle nous doit aussi tous les fruits que nous pouvons nous promettre du rang auquel il l'a élevée ? Peut-elle, d'ailleurs, l'aimer comme son Fils, sans nous aimer comme ses propres enfans, puisque nous sommes les frères de J. C., les membres de cet homme Dieu qu'elle a porté dans ses chastes entrailles, ses cohéritiers au Royaume céleste ?

Lorsqu'elle l'a accompagné jusqu'au pied de la Croix, et qu'il lui a dit, en

lui montrant son Disciple : *Mère voilà votre Fils* (1) ; n'a-t-elle pas dû penser que, comme le dit Saint Ambroise, il nous recommandoit à elle en la personne de Saint Jean, et ne devons-nous pas nous appliquer également ces paroles si tendres : *Fils, voilà votre Mère* (2).

Ah ! Chrétiens, elle l'est, n'en doutons pas ; sans cesse elle nous enfante à Dieu par son amour, comme elle nous y a engendrés dès l'instant où J. C. a été conçu en elle par la pureté de sa foi. Croirons-nous que maintenant, toute occupée de son bonheur, elle soit insensible à nos intérêts ? N'est-ce pas dans le Ciel que la charité devient plus parfaite, et nous penserons que celle de Marie s'est refroidie à notre égard ? N'est-ce pas dans le sein de la Divinité que l'on connoît le mieux combien le salut des hommes lui est cher ? N'est-ce pas là que, rempli du zèle le plus ardent pour sa gloire, on désire davantage tout ce qui sert à la procurer, et que selon l'Evangile, la joie que cause la conversion du pécheur surpasse même celle qu'inspire la persévérance des Justes ? N'est-ce pas surtout lorsqu'on est le plus près du soleil de justice, que l'on déteste avec le plus de force tout péché

(1) *Joan.* 19. 26. (2) *Ibid.* 27.

dans les hommes, et que l'on sent le plus vivement tout le prix de la grâce ?

Et, qui l'a mieux connu que vous, ô Vierge sans péché, puisqu'il n'est personne qui l'ait reçu avec plus d'abondance et qui y ait été aussi Fidèle ? Qui a mieux appris, à l'école de J. C., à déplorer nos foiblesses et nos misères ? Marie sait toute la profondeur de nos maux, elle voit les dangers qui nous environnent de toutes parts, et qu'elle a craint si fort pour elle-même, puisqu'elle a pris tant de soin pour s'y dérober. Si son propre Fils a bien voulu être tenté dans tous les points, n'a-t-elle pas éprouvé comme lui toutes les tentations qui nous affligent ? nos gémissemens ne lui sont point cachés, et ils ne feroient aucune impression sur elle ?

Non, M. F., non ; il ne peut se faire qu'elle n'en soit pas touchée ; vous êtes persuadés comme moi, qu'elle nous aime, je dirois presque comme son Fils nous a aimés ; vous croyez qu'elle veut s'employer toute entière pour nous sauver, pourquoi donc est-il si peu de serviteurs de Marie ? Pourquoi l'oublions-nous si souvent ? Pourquoi même dans une infinité de circonstances où il nous faudroit une grâce toute spéciale, une grâce forte, et capable de l'emporter sur des tentations subites et imprévues,

sur nos penchans vicieux et sur nos habitudes déréglées, pourquoi ne pensons-nous pas à l'invoquer ? Le dirai-je, M. C. A. et m'en croirez-vous ? C'est que nous ne faisons pas assez d'estime de la grâce ; nous ne sentons pas tout le besoin que nous en avons, et nous ne la considérons pas avec les yeux de la foi ; nous n'en comprenons pas toute la nécessité ; car, je vous le demande, négligerions-nous de recourir à celle qui, plus empressée pour notre salut que nous-mêmes, ne désire rien tant que de le procurer ? Mais peut-être ne croyez-vous pas Marie assez puissante pour vous obtenir les grâces qui vous manquent ? Hé quoi ! n'est-elle donc plus la Mère de Dieu, et a-t-elle perdu, dans le Ciel, tout le pouvoir que cette qualité lui donnoit sur la terre ? Elle a sanctifié Jean Baptiste dans le sein d'Elizabeth, par sa seule présence, et son intercession ne nous obtiendra pas la justice et la sainteté. J. C. a voulu lui être soumis ici-bas, et il n'exaucera pas ses prières après lui avoir fait partager sa gloire. On pouvoit l'invoquer tandis qu'elle étoit avec son Fils parmi les hommes ; on pouvoit employer sa médiation auprès de lui avec bien plus de confiance, sans doute, qu'on n'employoit celle de ses Disciples pour être guéri

de ses infirmités, et maintenant assise à sa droite, devenue la Reine des Anges et des Saints, elle aura été dépouillée de ses plus beaux droits, elle ne pourra rien pour les pécheurs.

Le Grand-Prêtre Onias (1) pouvoit bien, après sa mort, appaiser le Ciel irrité contre la nation des Juifs; Dieu s'est laissé fléchir en leur faveur par la prière de Moïse, par l'encens d'Aaron, et la médiation de Marie sera sans force et sans vertu.

Le Dieu des miséricordes (2) se plaignoit autrefois de n'avoir pu trouver, parmi son peuple, un Juste qui, par ses gémissemens et ses larmes, arrêtât son bras, suspendît sa colère, et fît tomber de ses mains la foudre qu'il ne lançoit qu'à regret, et lorsque Marie se présentera pour être comme un mur d'airain entre lui et nous, il n'aura aucun égard à la prééminence de sa dignité; il ne sera plus même ce Dieu bon qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Pour tout dire, enfin, prodigue de ses trésors envers tous ceux qui l'invoquent avec confiance, J. C. n'en sera avare qu'envers sa Mère. Le concevez-vous, M. F., et ceux qui, par leurs murmures et leurs plaintes, se montrent

(1) 1. *Macc.* 9. (2) *Ezéchi.* 22.

les ennemis de la gloire de Marie, peuvent-ils le concevoir ? Les Fidèles de tous les siècles, tous les Pères de l'Eglise, l'Eglise entière, se sont donc bien trompés, puisqu'ils l'ont toujours considérée comme le plus digne objet de leur confiance après l'Auteur de notre salut; comme l'asile le plus sûr, comme la protectrice la plus puissante ? Et, en effet, n'est-ce pas assez qu'elle soit la Mère de J. C. pour que nous ayons droit de penser qu'il n'a donné aucunes bornes à son pouvoir, qu'il l'invite, qu'il la presse d'en faire usage, qu'il lui dit comme Salomon le disoit à Bethsabée: demandez, ô ma Mère ! car il n'est rien que je puisse vous refuser. *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (1).

Dirons-nous que l'invoquer c'est déroger à l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, et anéantir le Souverain ? Si nous le disons, nous avons donc oublié quelle est la foi de l'Eglise ; nous ne nous adressons pas à Marie comme à celle qui possède la grâce propre, qui en est l'arbitre, et à qui il appartient de nous la donner, mais comme à celle qui, parmi toutes les intelligences créées, est la plus puissante pour la demander et pour nous l'obtenir, comme elle est la plus relevée en gloire et en dignité.

(1) 3. *Reg. ch.* 2.

Nous

Nous n'attendons pas même de Marie qu'elle nous obtienne cette grâce par ses propres mérites., mais nous l'invoquons comme la Mère du Rédempteur, comme celle qui a tout pouvoir pour dispenser les dons du Très-Haut, du Tout-Puissant, par les mérites de son Fils. Et c'est ainsi que nous honorons Dieu ; nous l'honorons dans Marie comme dans ses Saints, et plus que dans tous les Saints, parce qu'il a plus fait en sa faveur. C'est ainsi, encore, que nous honorons la grâce, ne croyant pas pouvoir nous ménager trop de ressources, trop de moyens pour nous rendre le Ciel propice ; nous sommes bien éloignés de négliger un de ceux qui sont les plus propres à remplir tout notre espoir.

Faisons en sorte d'aller à J. C. par Marie, puisque c'est par elle qu'il est venu à nous ; elle nous conduit à son Fils ; elle nous dirige vers lui par les lumières et les secours que sa médiation nous procure ; elle nous aide à connoître et à vaincre tous les périls qui se rencontrent sur la route que nous avons à tenir ; c'est donc avec raison, comme le remarque Saint Bernard, que Marie est appelée *étoile de la mer.*

O vous ! dit le même Saint Docteur, vous tous qui êtes dans l'agitation du siècle, et qui vous sentez plutôt flotter

au milieu des tempêtes, que marcher sur la terre, ayez toujours les yeux sur Marie comme sur votre étoile, afin de ne pas être englouti par les flots. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous êtes environné d'écueils, regardez votre étoile, invoquez Marie. Si vous êtes agité par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie, par la colère, l'avarice, les attraits de la chair, considérez votre étoile, invoquez Marie. Dans les dangers, dans les afflictions, dans les affaires importantes, songez à Marie, invoquez Marie, qu'elle soit toujours dans votre bouche et dans votre cœur. Mais souvenez-vous surtout que pour obtenir le secours de ses prières, il faut vouloir imiter l'exemple de sa vie. On ne s'écarte point quand on le suit; on ne se laisse point aller au désespoir quand on la prie; on ne s'égare point quand on pense à elle. Celui qu'elle soutient ne tombe pas; celui qu'elle protège ne craint rien; celui qu'elle conduit ne se lasse point; celui auquel elle se montre propice arrive au terme. Si quelqu'un, bienheureuse Vierge, se souvient de vous avoir inutilement invoqué dans ses besoins, ah! ce n'est qu'à lui qu'il est permis de ne pas célébrer vos miséricordes.

Ainsi parloit Saint Bernard, et pouvois-je mieux terminer ce discours, con-

sacré à la gloire de Marie, que par les expressions vives et animées d'un de ses serviteurs le plus fidèle ? Que les sentimens qu'elles renferment soient comme imprimés dans notre ame, ô Vierge Sainte ! que les titres glorieux dont vous êtes décorée les y renouvellent chaque jour. Fille du Très-Haut dans l'ordre le plus éminent de la grâce, Epouse de l'Esprit Saint, et qui avez mérité de l'être par votre correspondance à ses dons, Mère de mon Dieu, pour tout dire, en un mot, quels droits n'avez-vous pas à notre culte, et que ne devons-nous pas attendre de votre puissance et de votre amour ? C'est donc vous que j'implore, c'est votre assistance que je réclame ; je vous la demande pour ce Royaume qui vous est spécialement consacré, qu'il vous doive toujours son bonheur et sa gloire, que son Roi soit marqué du sceau des Rois qui vous sont chers, qu'il règne long-temps sur un peuple heureux, qu'il lui assure une paix constante comme son cœur le désire, que cette Eglise, cimentée par le sang de ses premiers Apôtres, si constamment unie à son chef et si recommandable par sa foi, se conserve dans toute sa pureté, que par vous la vérité triomphe des nouveautés, et puisse briller à nos yeux pour jamais. Jetez aussi, du haut des

Cieux, un regard favorable sur ce troupeau fidèle ; qu'il soit toujours comme une portion choisie de la maison d'Israël; que son Pasteur, toujours également respecté, également chéri, en soit toujours le modèle; que nous tous, enfin, réunis dans ce Temple pour y célébrer vos louanges, nous éprouvions les effets de votre intercession puissante, et que par elle nous obtenions la grâce qui doit nous conduire à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

---

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE

# DE QUASIMODO.

*Sur la vérité et l'excellence de la Religion.*

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*
Ne soyez point incrédule, mais fidèle.
*Joan.* 20.

Dans quel autre siècle que celui où nous sommes, a-t-il été plus nécessaire de le dire : *Ne soyez point incrédule.*

Hé ! pourquoi, dans ces malheureux jours, tant d'esprits indociles ont-ils frémis au seul nom du Dieu des Chrétiens? pourquoi, dans leur folle présomption, ont-ils entrepris de détruire son culte et de renverser ses autels ? hommes vains et superbes, ils se sont élevés contre le Seigneur et contre son Christ. Rompons, brisons leurs chaînes, ont-ils dit, secouons le joug qu'ils veulent nous imposer ; n'ayons d'autre Dieu que nous-mêmes et d'autres lois que nos penchans.

Celui qui habite dans les Cieux rira de leurs efforts. Il a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite ; vous êtes mon Fils, je vous donnerai les nations pour héritage, et vous briserez, comme un vase d'argile, tous ceux qui s'opposeront à vos lois.

De siècle en siècle, la promesse s'est accomplie. Téméraires mortels, faux sages, reconnoissez donc aujourd'hui quel fol espoir vous anime ; malgré l'attrait de votre langage corrupteur et de vos dangereux systèmes, l'empire du Christ subsistera toujours : si par malheur sa Religion sainte s'altère parmi nous, si nous retombons dans les ténèbres, de nouveaux peuples, profitant de nos dépouilles, le dédommageront assez de notre infidélité ; et la foi, achevant sa course, ne cessera de faire briller à nos yeux son flambeau que pour éclairer de nouvelles contrées.

Mais, Chrétiens, qu'ai-je dit ? quel funeste présage ? seroit-il vrai que nous dussions craindre de perdre cette foi scellée du sang de nos premiers Apôtres.

Ah ! Seigneur, ne rejetez pas cet héritage qu'ils vous ont acquis, ce fruit pénible de leurs travaux et de leur martyre. Il nous reste encore des ames fidèles ; que leurs tendres gémissemens suspendent, arrêtent les traits de votre colère et vous retiennent pour toujours au milieu de nous !

Cependant l'impiété fait tous les jours de nouveaux progrès, elle se répand dans tous les états et dans tous les rangs, elle est déjà de tous les sexes et de tous les âges, elle mène sur ses pas la dépra-

vation entière des mœurs, qui devient à son tour son plus ferme appui.

La Religion, parmi le plus grand nombre, et jusque dans l'esprit du peuple, n'est plus qu'un problême, et on veut que nous nous bornions à prêcher des vertus morales, sans remonter aux preuves de la foi qui fait seule les vrais justes.

Pour vous, ames chrétiennes, combien ne doit-il pas vous paroître doux et consolant de savoir quels sont les fondemens solides qui appuient votre croyance, quelles sont ces preuves qui confondent l'impie et qui renferment les titres de votre véritable grandeur? Hé! votre foi est-elle assez éclairée pour que rien ne puisse l'ébranler? est-elle assez forte pour ne chanceler jamais? c'est pour la ranimer, la soutenir et rendre votre soumission plus entière et plus sûre, que je viens vous exposer ce qui doit servir à nous convaincre de la vérité de notre Sainte Religion, et ce qui doit, en même temps, nous la rendre aimable. Elle se prouve à l'esprit, c'est le sujet de ma première partie; elle se prouve au cœur, c'est le sujet de la seconde. J'imiterai d'abord le langage d'un homme qui cherche, en tremblant et avec un cœur droit, la véritable Reli-

gion ; après l'avoir trouvée, je vous en ferai connoître l'excellence. *Ave Maria.*

## Première Partie.

En nous et hors de nous, aux Cieux et sur la terre, tout nous annonce l'existence d'un Dieu ; refuser d'admettre un premier être, c'est contredire et les idées de mon entendement qui s'élève, comme malgré lui, au-dessus des temps et des êtres bornés, pour remonter jusqu'à l'être suprême éternel et sans bornes, qui a assigné à chacun d'eux leurs limites, et les sentimens de mon cœur, dont rien de créé, rien d'imparfait ne peut remplir les désirs si vastes, et la voix de toute la nature qui me rappelle à son auteur ; c'est attribuer à la matière un mouvement qu'elle n'a pas par elle-même, ou qui, s'il lui est nécessaire, ne peut augmenter, s'affoiblir et varier, en sens contraire, au gré des différens corps.

C'est admettre un nombre infini d'effets sans causes, de forces sans aucun principe d'action, de mouvemens réguliers sans aucune intelligence qui les ait déterminés, de lois sans un législateur; c'est faire honneur au hasard, non pas d'un seul ouvrage fait avec art, mais d'ouvrages innombrables, dont les combinaisons sont immenses, et qui, séparé-

ment comme dans leur assemblage ; offrent à des yeux éclairés, les traits les plus frappans d'intelligence et de sagesse ; c'est élever le systême le plus téméraire sur des suppositions bizarres, qui, par une suite inévitable, naissent en foule l'une de l'autre, se heurtent, se choquent, si je puis ainsi parler, et se détruisent réciproquement ; c'est enfin s'élever seul contre le consentement unanime de toutes les générations et de tous les peuples, qui, sans aucun accord et avant toute loi, ont reconnu et adoré un Etre suprême.

Mais si, comme je ne puis en douter, il existe un Dieu, de quelle importance n'est-il pas pour moi de me former une idée juste de sa nature et de ses principaux attributs, d'être instruit de ce qu'il exige de moi, et de savoir, avec certitude, ce que je dois en craindre ou en attendre.

Ici, M. F., la raison va nous conduire à la foi, à cette Religion révélée qui se prouve à l'esprit par ses principaux caractères, la nécessité, l'ancienneté, l'unité et la perpétuité.

Pour bien comprendre la nécessité d'une révélation telle qu'est celle de la Religion que nous professons, il ne s'agit pas, après avoir reconnu en général l'existence d'un Dieu, de nous placer

au centre du Christianisme, c'est là ce qui trompe, de nos jours, l'incrédule. Né de parens Chrétiens, éclairé dès sa plus tendre enfance du flambeau de la foi, les lumières préviennent en lui l'étude et les réflexions. Il connoît Dieu, ses devoirs, et ce que la loi naturelle renferme de plus important, de plus sage et de plus parfait, avant que d'avoir eu la peine de chercher et d'approfondir; et cependant lorsqu'il cesse de vouloir être le disciple de J. C. et qu'il blasphême sa loi, il ose encore mettre, sur le compte de sa raison, des clartés qu'il ne doit qu'à la foi.

Pour se convaincre de son erreur, qu'il se place avec moi parmi ce peuple si vanté de nos jours, à qui un sage donna des lois, dans cette contrée de l'Asie où fleurissent en partie les sciences et les arts, où la philosophie répand sa lumière, mais que couvrent encore les ténèbres de l'idolâtrie, et qu'il me suive dans les réflexions que va me dicter cette raison même, dont l'incrédule fait son unique appui.

Pour ne pas contredire les premières notions qu'elle offre naturellement à tous les hommes, et ne pas me trouver, à chaque instant, en contradiction avec moi même, je me suis vu forcé d'admettre une souveraine intelligence, un premier

Etre, un Dieu ; comme c'est de lui surtout que peut dépendre mon sort, et que rien ne m'intéresse davantage que les rapports que je puis avoir avec lui, je désire ardemment de parvenir à le bien connoître. Je jette les yeux autour de moi, et je vois de toute part des hommes qui appliquent cette idée d'un Etre suprême à des objets auxquels elle ne peut convenir, et qui sont indignes de leurs hommages. Une illusion si grossière ne peut me conduire qu'à des erreurs nouvelles. Je m'élève au dessus des opinions du peuple, j'examine avec les sages, j'étudie les langues dans lesquelles ils ont écrit, je compare leurs sentimens, je médite avec eux, et je sens que malgré moi je m'égare comme eux de systême en systême ; comme eux, je deviens tour-à-tour la dupe de mon esprit et de mon cœur. Si j'ai cependant la force et l'étendue de génie des Socrate et des Platon, je conçois que l'Etre suprême doit être souverainement parfait, que par l'amour qu'il porte à ses perfections, il doit exiger de moi un hommage et un culte très-pur; que m'ayant créé intelligent et libre, comme me l'annonce un sentiment intime contre lequel il est impossible de prescrire, il n'est pas indigne de lui de me gouverner, de me conduire par des lois morales, comme il a imposé des

lois physiques au monde matériel et sensible ; que si je suis rebelle à ses lois, je dois craindre qu'il ne punisse mon infidélité, et qu'au contraire, si je lui suis fidèle, je dois attendre de lui ma récompense ; que cet ordre, si convenable à sa sagesse et à sa justice, ne se trouvant pas exactement rempli dans cette vie, il y en aura sans doute une autre où les proportions seront observées d'une manière inviolable. Mais, parmi ces précieuses clartés, je ne suis pas plus assuré que ne l'ont été tous les sages ; ils hésitoient, ces sages tant vantés, les Platon, les Socrate, les Cicéron, les Senèque. Autant et plus encore j'hésite, je chancelle, je cherche un point fixe, et je le perds de vue au moment où je crois le saisir. Les désordres que j'aperçois dans l'univers, les contrariétés que je découvre en moi, ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumière et de ténèbres, m'effrayent, m'épouvantent ; les doutes renaissent en foule. Est ce donc un Dieu qui gouverne le monde ? s'intéresse-t-il à moi ? d'où viens je ? où suis-je ? où vais-je ? O Etre des êtres ! qu'êtes-vous, et que ne vous rendez-vous plus sensible ? Je vous implore pour moi, pour le commun des hommes, qui, accablé de plus de soins qui le dissipent, a encore plus

d'obstacles à surmonter pour vous connoître.

Mais peut-être Dieu a parlé, je le désire du moins, comme les plus sages d'entre les Païens l'ont désiré, et trop convaincu comme eux de l'insuffisance de ma raison, je vais chercher partout cette révélation qui fait l'unique objet de mes vœux, prêt à m'y soumettre, si elle subsiste, et si elle a des caractères suffisans pour en établir à mes yeux la vérité.

Hélas ! je consulte envain les peuples idolâtres de tous les lieux et de tous les siècles. Ils se disent, il est vrai, éclairés par la divinité, mais rien ne me prouve qu'elle ait parlé en effet. Si l'on me cite des prodiges, ils se sont opérés dans le secret, ou celui qui les rapporte ne les a écrits que sur le témoignage obscur et incertain de ceux qui l'ont précédé. Si l'on me cite des oracles, ils sont équivoques et susceptibles de tous les sens qu'on veut leur donner ; si l'on me fait valoir l'antiquité des Dieux des Gentils et celle des peuples qui les adorent, je n'aperçois que des générations confuses, et qui se perdent dans la nuit des temps. Pour tout dire, enfin, je ne trouve point, dans une religion païenne, des notions sur Dieu et sur son culte que puisse avouer ma raison.

Mais toi dont le Musulman, l'Arabe et le Persan révèrent et suivent la loi, fier Mahomet, cette loi, dis-tu, est émanée du Ciel, et pourquoi donc n'as-tu pour garant de son autorité, que ta seule parole ? Pourquoi, le fer en main, législateur barbare, ne soumets-tu les peuples que par la violence ? Est-ce ainsi que Dieu se révèle, et ne veut-il que tyranniser nos esprits sans les convaincre ? Que m'offre, d'ailleurs, cette loi si connue ? des faits sur lesquels je puis prononcer sans peine, et qui n'ont rien que de ridicule et d'absurde, des plaisirs, et une félicité indigne de moi.

Ainsi, je cherche envain cette révélation après laquelle je soupire. Toutes les Religions des différens peuples en supposent et en démontrent, il est vrai, la nécessité ; mais aucune d'elles ne porte le caractère d'une Religion révélée.

C'en est assez ; bornons ici nos recherches. Ah ! sans doute ce Dieu qui se dérobe à mes vœux faît peu de cas de mes hommages, et à ses yeux tous les cultes sont égaux.

Mais que dis-je ! s'il est un Dieu duquel je dépends essentiellement, qui m'ait créé, qui me conserve; s'il est un Dieu qui ait quelque amour pour la vertu, qui en ait gravé en moi le sentiment par de premiers principes com-

muns à tous les hommes, et par les reproches de ma conscience, qui m'ait donné mes idées et mes penchans, peut-il ne pas exiger l'aveu de ma dépendance? Peut-il, après avoir fait de moi un être intelligent et libre, après m'avoir doué des facultés les plus nobles, ne pas vouloir que je lui en rende le tribut légitime, que je reconnoisse son souverain domaine, que je lui consacre tout mon être, et que pour sa gloire, pour mon propre avantage, pour celui des autres hommes, j'honore des perfections en les imitant?

Peut-il, encore, agréer un culte qui est indigne de lui, approuver également des Religions qui se contredisent entr'elles, et trouver sa gloire et notre bonheur dans celles qui sont opposées à ses attributs?

Mais s'il existe un Dieu, mon hommage ne lui est pas indifférent; tous les cultes ne sont point égaux, et je cherche celui par lequel je puis être assuré de lui plaire et de l'honorer comme il veut qu'on l'honore.

O Chrétien! il ne me reste plus de ressource qu'en lui seul; viens, et dis-moi qui t'a donné ta loi, où sont tes titres, quels sont les livres qui les renferment, d'où te viennent-ils, et quels sont, enfin, les sources et les fondemens de

ta foi ? A peine ai-je parlé, et déjà le Chrétien, après m'avoir exposé les principaux articles de sa croyance, me fait observer un peuple qui, dispersé en tous lieux, conserve avec soin des livres qu'il regarde divins. Ce peuple excite mon attention par les traits les plus frappans.

L'histoire de tous les âges dépose en sa faveur, et d'après ce qu'elle nous offre de plus certain, il peut passer avec fondement pour le plus ancien de tous les peuples connus qui existent maintenant sur la terre. Les nations les plus célèbres se sont mêlées, confondues; il ne nous reste aucunes traces effectives de leur gouvernement et de leurs mœurs, elles ont même oublié leurs Dieux et leur culte.

Mais le Juif, quoique le rebut et l'opprobre du genre humain, chargé de l'exécration publique, étranger et proscrit dans tout l'univers, subsiste toujours, et a retenu de sa Religion tout ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. Il se renouvelle sans aucun mélange, il se multiplie sans pouvoir se réunir en corps de nation, et porte, en tous lieux, des livres où nous lisons les reproches honteux et flétrissans que lui ont fait ceux qui les ont écrits.

Ces livres renferment les intérêts pu-

blics, les lois, le culte et l'histoire de tout un peuple, qui, occupé à les méditer sans cesse, a compté jusqu'au nombre des mots et des lettres qui les composent. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux qu'un petit nombre de Pontifes conservent dans le secret et qu'ils interprètent à leur gré. De tout temps ils ont été exposés aux yeux de tous les hommes : je les vois traduits en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte. Je trouve les livres de Moïse écrits en samaritain, c'est-à-dire, dans la langue de ce peuple qui s'est séparé des Juifs sous le règne du fils de Salomon.

J'ouvre, j'examine tous les livres sacrés, et je vois qu'ils se soutiennent mutuellement, qu'ils se rendent témoignage l'un à l'autre, que les faits qu'ils contiennent ont entr'eux une liaison nécessaire, qui me fait remonter des livres des Prophêtes à celui des Rois, de celui-ci au livre des Juges, du livre des Juges à celui de Josué, et de ce dernier au Pentateuque, et à Moïse auquel la Bible entière me rappelle. Je vois que ces faits sont liés avec l'histoire des autres nations, et en reçoivent un nouveau témoignage qui les confirme.

Ce sont, d'ailleurs, de tous les faits les plus intéressans, les moins susceptibles

d'illusion et les plus propres à exciter ; par eux mêmes, l'attention de ceux auxquels on les expose. On ne craint pas d'en prendre à témoin une multitude innombrable sous les yeux de laquelle ils se sont passés. Ils ont eu un effet universel et durable. Telles sont les plaies d'Egypte, qui se terminent par la mort des premiers nés, le passage de la mer Rouge, que l'incrédule s'est efforcé envain d'expliquer par des causes naturelles, les prodiges du désert, cette manne qui tombe pendant quarante ans, et qui sert de nourriture aux Israélites, leurs vêtemens qui se conservent pendant ce même espace d'années, cette nuée qui ne cesse de les couvrir, et cette colonne de feu qui règle leur marche.

Ce n'est, enfin, que par l'existence de ces faits éclatans, soutenus pour la plupart de monumens qui en rappeloient la mémoire, que les Juifs ont pu se voir contrains d'adopter une loi aussi onéreuse que l'étoit celle de Moïse.

Ma raison me permet-elle encore de douter de leur authenticité et de celle des livres qui nous les ont transmis ? Aura-t-on fait croire à tout un peuple qu'il a vu des prodiges si surprenans, si universels et si permanens, tandis qu'il ne les aura point vus ? Aura-t-on pu mettre entre ses mains, comme l'ouvrage

de Moïse, des livres qu'il n'aura pas reçus de lui, et qui, jusqu'au moment de leur supposition lui auront été inconnus ? Si, au contraire, il les a reçus de la main de Moïse, son législateur et reconnu pour tel par les historiens profanes de l'antiquité la plus reculée, aura-t-il permis qu'on en retranche, qu'on y ajoute et qu'on les altère, lui qui les a toujours considérés comme des livres sacrés, qui en a toujours fait son unique étude, et qui en retrouvoit comme le précis dans tous les autres livres de l'Ecriture ?

Mais si ces livres sont authentiques, ainsi que les faits qu'ils contiennent, ils sont divins : Moïse qui les a écrits et qui a opéré tant de merveilles étoit l'envoyé de Dieu ; il étoit le Ministre et l'interprète de la Divinité. Dieu se devoit à lui-même de ne pas laisser à sa créature un pouvoir aussi étendu, aussi manifeste et aussi constant pour qu'elle ne l'employa qu'à tromper les hommes, au nom même du Dieu saint, du Dieu de vérité. Et ce que j'ai dit en dernier lieu des livres de Moïse, je puis le dire par une induction semblable de tous les livres sacrés.

O Ciel ! il est donc vrai, Dieu s'est révélé aux hommes : le Seigneur a parlé.

Livres saints, que m'apprenez-vous ?

O lumières précieuses ! l'Ecriture me rappelle à un Dieu qui a tout fait, et elle me donne, de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les Divinités que le reste du monde adoroit; c'est l'Etre existant par lui-même, c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs; il existoit et rien n'existoit encore; à sa voix le monde sort du néant. Il dit: *Que la lumière se fasse, et elle est faite;* il appelle les astres, et ils commencent leur course; il orne les Cieux, il embellit la terre, il la rend féconde, il la peuple d'animaux divers, et donne à l'univers un Maître, un interprète à la nature, un ministre à sa gloire, en créant l'homme à son image. Il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, et au moment où il le veut.

Ce ne sont donc pas des systêmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes, mais que l'imagination seule a enfantées; ce sont les faits les plus conformes à la raison. Ils sont exprimés dans un style simple, mais

grand dans sa simplicité, et ce que je remarque dans toute l'Ecriture, c'est cette élévation jointe à une onction douce et tendre qui ne se trouve qu'en elle.

L'univers est créé. Le monde a pris sa forme, et en sortant des mains du Créateur tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu. Un précepte léger lui est imposé pour lui faire sentir que si tous les êtres lui sont soumis, il est lui-même assujéti à l'empire de l'Etre-Suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa dépendance.

Ce précepte, il l'a violé. Tout change de face ; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes, il y retrouve partout les funestes suites de son péché. Il les trouve dans lui-même. Son entendement se remplit de ténèbres ; son cœur s'incline vers la terre ; ses sens se réveillent ; mais quel arrêt lui est prononcé ! il sera puni dans sa postérité..... O Dieu ! comment ces malheureux enfans ont-ils participé au crime de leur Père ? Quel nouveau doute m'afflige ! mais les voies de Dieu sont au-dessus de nos voies. Après tout, il ne devoit point à l'homme un état si parfait ; et depuis sa chûte, de quel droit oserois-je me plaindre de celui dans lequel il m'a fait naître ? Raison

impuissante, raison si présomptueuse; et cependant si foible, éclaire-moi donc sur les mystères que la nature m'offre de toutes parts, ou laisse-moi du moins écouter un Dieu qui prend soin de m'instruire!

Sans doute, ô mon Dieu! ce n'est point ici le temps d'une clarté pure; pour rendre ma foi plus humble et plus méritoire, vous mêlez des ombres à vos lumières, et je respecte, Seigneur, le nuage que vous mettez entre vous et moi. Ah! du moins, je ne suis plus un mystère à moi-même; la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé. Je connois maintenant la source des contradictions qui me désolent. Mon propre cœur m'est dévoilé et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant: Adam a péché et il lui fait entrevoir, dans une semence bénite, qui naîtra de la femme, celui qui, en écrasant la tête de l'ancien serpent, deviendra notre libérateur. Par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu, et pourra prétendre de nouveau à la possession du souverain bien que le péché lui avoit fait perdre. Par lui il honorera la Divinité comme

elle doit l'être, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Ainsi l'Ecriture, c'est-à-dire, le premier livre qui soit au monde, me présente la Religion la plus ancienne; elle n'est point l'ouvrage des hommes; on montroit les lieux, où tant de faux cultes avoient pris naissance; mais dans la suite des temps on ne peut fixer l'époque où a commencé la Religion des Hébreux. Moïse ne parle que le langage des Patriarches qui l'ont précédé, et un petit nombre de générations le fait remonter à l'établissement de ce culte tout divin qui nacquit avec le premier des jours.

L'ancienneté de cette Religion n'est pas encore ce que j'admire le plus, c'est son unité, son rapport à un unique terme, à un Sauveur promis, attendu, figuré, et le dirai-je, en un mot, tel que le Chrétien le reconnoît et l'adore.

La promesse faite à Adam est renouvelée d'âge en âge, et son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. De cette famille, il fait naître un peuple qu'il en rend le dépositaire. Ce peuple est l'objet d'une providence spéciale; il le conduit, il lui impose des lois, il lui prescrit des cérémonies sans nombre. Ce ne sont pas

des cérémonies vaines ; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie, par ce mélange, le Messie qui doit faire l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras, il le récompense lorsqu'il lui est fidèle ; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux Dieux des Gentils. Sa sagesse semble ne disposer les événemens et ne régler la destinée des autres nations que pour ce peuple chéri, et ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène. L'Agneau pascal, le serpent d'airain, les victimes qu'offroit le souverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient. Les Justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. Les Prophêtes m'annoncent un Dieu ; il est dans le sein de son Père avant tous les siècles ; le Seigneur va l'engendrer dans le temps pour en faire un homme Dieu, le Rédempteur des hommes. Le Juste descendra du Ciel comme une rosée ; la terre produira son germe, dit Isaïe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Mon serviteur, a dit

dit encore le Très-Haut, sera rempli d'intelligence, il sera grand, élevé, il montera au plus haut comble de gloire. Mais qu'entends-je, et quel mélange surprenant de gloire et d'opprobre ! Le Prophête continue, et tout-à-coup il me le fait envisager sous une forme méprisable aux yeux des hommes.

Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il est sans beauté, sans éclat ; il nous a paru le dernier des hommes, cet homme de douleur, et qui sait ce que c'est que de souffrir. Son visage étoit comme caché, et nous ne l'avons point reconnu. Nous l'avons considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié. Cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Arrêtons-nous.... en parcourant Isaïe et les autres Prophêtes, je crois lire toute l'histoire de la vie, des souffrances, des opprobres et de la gloire du Messie. Ils en expriment jusque aux moindres traits. Ils déterminent le temps de son sacrifice, et m'annoncent, enfin, que le peuple, qui aura refusé de le reconnoître, cessera d'être son peuple, tandis que les Gentils lui rendront leurs hommages et formeront son Eglise.

Ces Prophêtes si respectables par leurs

mœurs, mais persécutés comme le Messie qu'ils annonçoient, contraignoient les Juifs de révérer leurs écrits en joignant à ces prédictions, sur des faits éloignés, des prophéties sous des événemens plus prochains ; c'est-à-dire, sur le sort des plus grands Rois et sur celui des Empires qui fleurissoient alors.

Ainsi, dans l'histoire de la Religion, les Juifs, tous les peuples, tous les âges prouvent le Messie. C'est le centre auquel tout retentit, et par le péché du premier homme, je suis conduis à un point fixe, le Libérateur attendu par les Juifs et reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de leur espérance, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, et aux hommes le salut.

O Religion parfaitement une ! où tout se lie, tout se suit et s'accorde, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité ! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteste, par son accord parfait, la divinité de J. C. ; et si, comparant les merveilles de l'univers et le grand spectacle que m'offre la Religion, j'aperçois quelques ombres à ce dernier tableau,

dois-je en être surpris, puisque Dieu, pour nous laisser toujours également libres en nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusque sur le premier.

O Juif ! quel a donc été ton aveuglement, et qu'il est aisé de découvrir la source de ta méprise ! Peuple rebelle, peuple grossier et charnel, malgré la loi sainte de ton Dieu, tu ne soupirois qu'après des biens sensibles, qu'après une gloire temporelle, et ce n'est point là ce qu'un homme Dieu venoit apporter aux hommes. Ses triomphes avoient un objet plus digne de lui ; ils devoient s'élever sur la ruine de nos passions, et non pas les flatter.

Chrétien, je reviens à toi, achève de m'instruire, et admire encore une Religion si belle dans sa suite et sa perpétuité !

Déjà les quatre grands Empires prédits par Daniel se sont succédés l'un à l'autre, et le dernier a comme réduit en poudre tous ceux qui l'avoient précédé. Le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger ; le second Temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie, et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils. L'avènement

de ce Messie tant désiré a été différé assez long-temps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même. Enfin, J. C. va paroître; Jean-Baptiste, qui doit lui servir de précurseur, naît au milieu des prodiges. Le Verbe s'est incarné dans le sein d'une Vierge pure; elle enfante le Sauveur des hommes dans la ville de Bethléem, marquée par les Prophêtes. Un mélange de grandeur et d'ignominie éclate en lui dès son entrée dans le monde, comme dans toutes les circonstances de sa vie et de sa passion. Il naît dans une étable, au sein de l'obscurité et de l'indigence; mais les Anges font entendre, autour de son berceau, ce beau Cantique : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre :* une étoile brillante l'annonce aux Mages. Les Bergers et les Rois viennent à l'envi lui offrir, avec la myrrhe et l'encens, le tribut de leurs adorations. Hérode s'en émeut, et sa jalouse fureur, en immolant d'innocentes victimes, atteste, malgré lui, aux yeux de l'univers, la venue du Messie: les jours de lumière sont arrivés. Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Est-ce donc là, s'écrie-t-on, le

Fils de Joseph, et d'où lui viennent tant de science et de sagesse ? Il fait plus, il confirme sa doctrine par les merveilles les plus éclatantes. Maître de la nature, il prescrit des lois aux élémens ; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes ; il ouvre les yeux aux aveugles de naissance ; il délie la langue des muets ; il rend l'ouïe aux sourds ; il guérit les malades par sa seule parole. La nature, la mort et l'enfer obéissent à sa voix, il resçuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre, la fille du chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleuroit la perte, Lazare enseveli depuis plusieurs jours ; il se resçuscite lui-même. Ses Disciples, autrefois si timides, publient hautement son triomphe et sa gloire ; ils scelleront de leur sang le témoignage qu'ils rendent à sa résurrection. Devenus des hommes nouveaux, ils s'élèvent au-dessus des promesses, bravent les menaces et affrontent tous les périls. Déjà ils se sont partagés entr'eux l'univers ; ils volent à sa conquête. O généreux Disciples, qu'allez-vous entreprendre ? tous les secours humains vous manquent, et vous avez tous les obstacles à surmonter. Qu'importe, ils s'appuyent sur la Croix, elle triomphe ; une foule de martyrs, vieil-

lards, femmes, enfans, Philosophes, Sénateurs, Guerriers, donnent leur vie, et attestent, non pas des opinions, mais des faits qui se sont passés sous leurs yeux, et qui ont achevé de les convaincre. L'univers est Chrétien, les oracles se taisent, les idoles sont brisées, tandis que les Juifs, éprouvant les effets de la juste colère d'un Dieu, comme le Christ le leur avoit prédit, ont vu tomber les murs de Jérusalem, et ont été dispersés parmi les nations. Rome devient dans la suite des temps une Rome nouvelle, et acquiert, pour la gloire de la Religion, un nouvel empire ; l'Eglise subsiste. Dix-huit siècles, et d'orages et de tempêtes n'ont pu la renverser. Chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes. Les Juifs sont toujours au même état où les vengeances du Seigneur et les conseils de sa providence les ont réduits ; toujours sans chef, sans patrie, sans Autels, sans Prêtres, sans sacrifices ; errans de peuple en peuple, ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

Semblables à ces écueils fameux par les tristes naufrages, ils avertissent tout esprit indocile, orgueilleux et rebelle, du sort qui le menace. Celui qui le regarde

et ne s'instruit pas, se brise et périt misérablement.

O incrédules ! qui que vous soyez ; que la lumière brille enfin pour vous, que le voile qui vous en déroboit l'éclat se déchire ; adorez avec moi J. C.

O mon Dieu ! je cède, je vous rends les armes. Après tant de merveilles que vous seul avez pu opérer, si ce que je crois maintenant pouvoit être une erreur, ce seroit vous qui m'auriez trompé.

Mais il ne s'agit plus ici, M. F., d'un homme qui, dans des régions éloignées, cherche avec un cœur droit la vérité, et qui la trouve dans les témoignages que le Chrétien lui apporte de sa foi. Il s'agit de nous, qui sommes nés au sein du Christianisme. Et pourquoi donc, éclairés dès le berceau, pourquoi, avec tant de lumières, sommes-nous si souvent infidèles ? Ah ! ce qui fait parmi nous l'incrédule, c'est le cœur plus encore que l'esprit. Les passions font naître nos doutes ; en se fortifiant elles les augmentent, et consomment enfin notre infidélité. On ne devient incrédule par système qu'après l'avoir été par goût et par penchant. Pour vous prémunir contre les surprises de ce cœur, vous, Chrétiens, qui n'avez point eu le malheur de perdre une foi si précieuse, mais qui peut-être la laissez s'affoiblir de jour

en jour, il me reste à vous offrir non plus des démonstrations rigoureuses, mais des preuves de sentiment qui vous touchent, qui vous pénètrent, puisqu'enfin la Religion se prouve, non seulement à l'esprit, mais au cœur. C'est le sujet de ma seconde Partie.

## Seconde partie.

Ce n'est donc plus l'incrédule qu'il s'agit de convaincre. Je ne parle maintenant qu'à des ames encore fidèles, mais qui, combattues au-dehors par tout ce que les enfans du siècle emploient pour les séduire, et au-dedans par une volonté foible et toujours prête à céder à l'attrait des plaisirs, ont besoin d'être soutenues par des preuves simples, par ces preuves qui se font sentir à un cœur droit, et qui suffisent pour l'attacher constamment à une Religion aussi belle, aussi touchante que l'est la nôtre, soit que nous la considérions dans ses mystères ou dans sa morale.

Il faut l'avouer, M. F., dans ces temps qu'on peut appeler, par rapport à l'ame, des temps de trouble et d'orage, les mystères de la foi s'offrent souvent à l'esprit, sous le point de vue le plus capable d'étonner et d'effrayer la raison. Mais accoutumés à nous défier de cette

raison si impuissante, dès qu'elle veut s'élever aux objets qui sont au-dessus d'elle ; forcés d'ailleurs de reconnoître, dans les choses mêmes que la lumière naturelle nous découvre, des mystères aussi grands et plus grands, peut-être, à certains égards, que ceux que la révélation nous présente. Bornons-nous alors à adorer ce que nous ne pouvons comprendre, ces dogmes impénétrables pour nous, mais dont la croyance est si bien fondée, qui sont liés si étroitement à toute l'économie de la Religion Chrétienne, et qui rentrent tous dans cette unité parfaite que je vous ai fait admirer en elle.

Après ce premier acte de soumission, n'envisageons plus les mystères que sous l'idée qu'ils nous donnent de la sagesse et de la bonté de notre Dieu, et sous ce rapport, que la Religion va nous paroître aimable !

L'homme a péché ; et comment réparer l'injure faite à Dieu par une satisfaction proportionnée à l'offense, sans perdre l'homme pécheur ? car, enfin, l'offense est infinie, et par la petitesse, l'indignité même de celui qui l'a faite, et par la majesté de celui qui l'a reçue. La créature pourra-t-elle donc satisfaire pour elle-même et rendre toute sa gloire à ce Dieu si grand, et qu'elle a si indi-

gnement outragé ? Ah ! les Anges mêmes ne le pourroient pas ; tout est borné dans leur nature à leurs mérites ; il n'y a qu'un Dieu qui puisse satisfaire le péché, parce qu'il n'y a que lui dont les actions puissent être d'un mérite infini ; mais souverainement indépendant, il ne peut s'abaisser dans sa propre nature. Que fera-t-il donc ? ô sagesse du Très-Haut, que vos pensées sont profondes, et que vous êtes admirable dans vos œuvres ? Il s'unit dans la personne de son Verbe consubstantiel avec lui, égal en toutes choses à lui-même, cette nature par laquelle il a été outragé ; et en se l'unissant il se rend notre victime, notre médiateur et notre Pontife ; la miséricorde et la justice se sont rencontrées en J. C. ; il concilie, de la manière la plus parfaite, les intérêts de la gloire de son Père et de son amour. Dieu est satisfait et l'homme est sauvé.

Mais quel amour, M. F., un Dieu sans rien perdre de la grandeur qui lui est essentielle et qu'il trouve en lui-même, s'abaisser jusqu'à la forme d'esclave, se charger de nos iniquités, se rendre anathême pour nous ! un homme Dieu, le Roi des Rois, le souverain Monarque du Ciel et de la terre, expier, par ses humiliations et ses souffrances, les offenses de sa créature ! O

Chrétien ! vois ton Dieu unir, en ta faveur, à sa divinité, la nature humaine, se rendre semblable à toi pour l'attacher fortement à lui, te consacrer toutes les pensées, tous les désirs, toutes les actions de sa vie mortelle, converser avec les pécheurs, et pour achever de les rendre justes, les laver dans son sang et mourir dans les plus cruels tourmens; vois comme il a fait servir tous les desseins de sa sagesse, et comme il fait consister toute sa gloire à procurer ton bonheur; considère-le dans une étable, sur la crêche, sur le Calvaire, sur la Croix, et bien loin de t'en faire un sujet de scandale, dis-moi, quelle nation eût jamais son Dieu si proche d'elle, et quel Dieu mérite mieux ton culte et ton amour ? O charité immense de mon Dieu ! avant qu'il nous eut révélé ces mystères, non, nous ne vous connoissions pas. Quelle suite, quel enchaînement de grâces et de bienfaits s'y trouve renfermé !

En se faisant homme, Dieu nous offre en lui un modèle proportionné à notre état et à nos besoins; il voile sa majesté suprême sous l'infirmité de notre nature; et sans éblouir nos foibles yeux, il élève jusqu'à lui nos esprits; il excite et fortifie notre courage; il nous comble des plus précieuses faveurs, et nous prépare

les plus puissans secours, en instituant des Sacremens qui nous appliquent les mérites de sa naissance et de sa mort. Il en est un, surtout, qui jamais n'eût pu tomber dans l'esprit de l'homme, et dont l'idée n'a pu être enfantée que par un Dieu, c'est le Sacrement et le mystère de l'adorable Eucharistie dans laquelle Jésus offre en notre faveur un sacrifice permanent, et forme avec nous l'union la plus intime.

Ah, M. F. ! il est donc vrai, les mystères que la foi nous révèle sont les prodiges d'un amour tout divin. Prodiges d'amour, où j'ose dire que Dieu, dans ses abaissemens, est, en un sens plus proprement encore, mon Dieu que dans toute sa grandeur. Oui, c'est dans la Religion Chrétienne que Dieu devient, de la manière la plus précise, notre Dieu, le Dieu de l'homme. Il semble, pour ainsi parler, s'y employer tout entier à notre usage ; *totus impensus in utibus nostris ;* et si la Religion devoit nous donner quelque idée de la Divinité, n'est-ce donc pas sous ces aimables traits qu'elle devoit nous la faire connoître ? Elle devoit nous offrir un Dieu dont les attributs de bienveillance et d'amour eussent des effets dignes de leur cause, et c'est là ce que m'offre le Dieu des Chrétiens. Ah ! le Christianisme n'eût-il

point d'autres preuves, ce qu'il a de touchant forceroit mon cœur à s'y rendre. A tant d'amour j'y reconnois mon Dieu.

Ne confondons point ici, M. F., avec les lumières de la foi, ces malheureux systêmes où l'on nous présente un Dieu qui, tyran barbare des êtres qu'il a formés par des décrets éternels, réprouve presque tous les hommes indépendamment de l'exercice réel de leur liberté. Non, ce n'est point là l'idée que la Religion m'en a donnée. Il a ses Elus, il est vrai, auxquels il réserve des faveurs toutes spéciales; mais il nous appelle tous au salut, et Saint Paul, qui a le plus insisté sur les profondeurs du mystère de la prédestination, est celui qui répète en plus d'endroits que Dieu, qui est le Dieu de tous, veut aussi le salut de tous les hommes, et que J. C. est mort pour nous sauver tous.

Que le sort malheureux de ces peuples qui sont encore plongés dans les ténèbres n'alarme donc pas notre foi; savons-nous toutes les ressources de la miséricorde et de la Providence de notre Dieu? Ah! s'il est parmi eux des cœurs droits, des ames pures qui, fidèles à de premiers dons, soupirent après la vérité, le Dieu des Chrétiens toujours bon, toujours juste leur tiendra compte de leurs désirs, et il leur enverra, comme

il le fait encore tous les jours, de nouveaux Apôtres ; il leur enverra des Anges, s'il le faut, plutôt que de les laisser périr.

Connoissons mieux ce que la Religion nous enseigne ; ne faisons point tenir à la foi le langage des hommes, et nous ferons toujours notre consolation la plus douce d'être éclairés par son flambeau, et de jouir de tous les biens qu'elle nous procure.

Car, prenez-garde, M. C. A., si elle est touchante dans ses mystères, elle n'est pas moins pure et moins touchante dans sa morale.

Elle consacre tout l'homme à Dieu, elle lui apprend qu'il n'a été créé que pour sa gloire, et qu'il ne doit vivre que pour l'honorer. Elle exige, pour un Dieu si bon, tout son amour, et en fait l'ame du vrai culte et le caractère distinctif de ceux qui adorent en esprit et en vérité. Elle nous enseigne à renoncer à nous-mêmes pour n'écouter et ne suivre que la volonté de Dieu seul. Elle nous fait considérer, comme un des premiers devoirs de la créature envers son Créateur, l'anéantissement le plus parfait, elle veut que nous lavions nos offenses par nos larmes, et nous engage à le venger sur nous-mêmes de nos ingratitudes envers lui.

Et, faites attention, M. F., qu'en nous instruisant à honorer Dieu par le désir et la recherche continuelle de sa gloire, par l'amour, par le détachement de nous-mêmes, l'humilité, la pénitence, elle nous élève à des vertus dont les sages d'entre les Païens ont eu à peine la plus légère idée.

Hé ! si les Philosophes de nos jours paroissent mieux instruits, ils ne le doivent, encore une fois, qu'aux lumières qu'ils empruntent du Christianisme. Que dis-je, mieux instruits ? hélas ! comment parlent-ils, pour la plupart, de la divinité, de son culte et de son amour ? Ah ! qu'il est glorieux pour la révélation de n'avoir que de pareils ennemis à combattre.

Le Christianisme ne se borne pas à former l'homme vraiment religieux, c'est lui encore qui fait l'homme vraiment sociable. Il unit tous les hommes entr'eux par les liens de la charité qui les unit à Dieu ; il éteint les inimitiés et les haines, et ne nous permet d'autre vengeance que celle des bienfaits. Il inspire l'amour de l'ordre et du bien commun ; non pas un amour du bien considéré d'un œil purement spéculatif, de cet œil dont l'envisage les prétendus Sages de nos jours, mais un amour réduit en pratique, déterminé par les règles les

plus sûres, et soutenu des plus puissans motifs ; il nous soumet aux puissances de la terre, et en nous apprenant à respecter en elles l'autorité de Dieu même, il fait seul les bons citoyens et les sages fidèles. Il maintient la concorde entre tous ceux qui sont animés de son esprit, et si quelquefois on abuse de la Religion en donnant dans des excès qu'elle condamne, c'est le vice de l'homme et non pas du Chrétien.

Que dirai-je encore ? cette Religion sainte que nous professons, fait le bonheur de chaque homme en particulier, elle fera le votre, M. F., si vous lui êtes fidèles. En nous attachant à Dieu, elle nous fait goûter, dans cette union avec lui, les délices les plus pures, par la vive confiance qu'elle nous donne dans sa providence; toujours sensible à nos besoins, elle calme nos inquiétudes et dissipe nos alarmes.

En nous inspirant la charité la plus tendre envers les hommes, par un juste retour, elle nous en fait aimer la douceur; les ménagemens, la patience dont elle veut que nous usions à leur égard, les touchent, les captivent et nous les concilient tôt ou tard.

Elle nous élève enfin au-dessus des passions qui font le trouble de la vie, en nous instruisant à les vaincre dans

leur principe, et en étouffant dans nous jusqu'aux pensées et aux moindres désirs qu'elles y font naître. Ainsi, ô Jésus! par le charme de vos préceptes, vous rendez celui qui les observe l'ami de son Dieu qui lui fait éprouver tout ce que sa grâce a de force et d'attraits; vous lui offrez des plaisirs plus nobles, plus purs et plus touchans; vous répandez l'onction la plus douce sur ses peines; vous le rendez cher aux hommes dont il obtient l'estime, la confiance et l'amour; et vous lui assurez la paix du cœur plus précieuse que tous les trésors.

A une doctrine si belle, si sainte et si avantageuse à l'homme, la Religion Chrétienne joint les exemples les plus propres à persuader les promesses les plus consolantes; J. C. nous a tracé lui-même la route que nous devons suivre. Une foule de Disciples de toute condition, de tout sexe, de tout âge, ont surmonté tous les obstacles pour la suivre après lui. Environnés de cette nuée de témoins, comme parle St. Paul, combien ne sommes-nous pas encouragés à entrer dans la même carrière, si pénible qu'elle puisse paroître à la nature dépravée, lorsque nous pensons à celui qui nous y a précédé, à tant de Saints qui l'y ont suivi, et à la récompense qui en est le terme?

Et quelle récompense ! M. F., ce ne sont pas des plaisirs des sens, une félicité indigne de l'homme, que le Christianisme nous fait envisager, mais la possession d'un Dieu seul capable de combler tous nos désirs ; jouir dans son sein de toutes les richesses de sa divinité, participer à sa gloire, trouver dans lui notre bonheur, être heureux pour toujours, voilà ce que la Religion nous promet, et ce qu'elle nous ordonne d'espérer.

O promesses dignes du Dieu que J'adore ! ô Religion sainte, qui, sous quelque rapport que l'on vous considère, portez les caractères les plus sensibles d'une Religion toute divine, vous serez toujours celle des ames droites et des cœurs vertueux. Tout en vous ramène l'homme à son principe et à sa fin ; tout l'attache à son Créateur, et le conduit à la vertu ; comment ne seriez vous pas l'ouvrage d'un Dieu ?

Hé ! qui pourroit balancer encore la soumission que nous lui devons ? Elle se prouve à l'esprit par sa nécessité ; sans elle, que sont nos lumières, et dans quel état le genre humain se trouve t-il réduit ? Par son *ancienneté*, elle nous fait remonter par les livres dont l'autorité est la mieux établie par les faits les plus éclatans et
mens les plus authentiques aux

premiers jours du monde : par son *unité*, tout en elle se rapporte à un unique terme, J. C. médiateur des hommes ; par sa *perpétuité*, enfin, le nouveau Testament confirme l'ancien. Les témoignages frappans qu'elle nous offre sans nombre se continuent à bien des égards jusque sous nos yeux, subsistent de nos jours, et acquièrent, d'âge en âge, une nouvelle force par leur durée. Elle se prouve au cœur dans ces mystères qui, quoique impénétrables en eux-mêmes, suffisent cependant pour nous donner l'idée la plus belle et la plus touchante de la sagesse et de la bonté du souverain Etre : dans sa *morale*, qui a le rapport le plus exact avec la gloire de cet Etre-Suprême, les vertus sociales, la perfection et le bonheur de chaque homme, et qui est d'ailleurs soutenu des motifs les plus pressans, des exemples les plus propres à nous encourager et des plus dignes récompenses.

Mais si la Religion a ses promesses, elle a aussi ses menaces ; si elle a ses récompenses infiniment grandes ; elle a aussi ses châtimens qui sont terribles. Cette Religion est vraie ; il y a donc un jugement, un enfer, une éternité de peines ? O Ciel ! et nous faisons si peu de choses pour nous mettre à l'abri du sort déplorable qui est réservé aux Chrétiens

Peu fervens, et nous observons si mal les lois qui nous sont imposées, et un amour-propre aveugle et injuste est le seul principe de nos vues, de nos désirs, et la mesure de toutes nos actions. Nous n'offrons au monde qu'un mélange monstrueux de croyance sur ces dogmes, et d'infidélité dans les mœurs. Nous sommes tous les jours en contradiction avec nous-mêmes, et nous ne tremblons pas.

Mais pourquoi parler de notre croyance sur les dogmes. Ah ! la foi des Chrétiens de nos jours n'est qu'une foi partielle ; nous ne croyons que ce que nous voulons croire. L'Eglise n'est point notre premier guide, ou nous nous en formons une au gré de notre orgueil et de nos penchans. Au sein même du Christianisme nous ne conservons point cette unité si essentielle à la vraie Religion, si nécessaire au bonheur des peuples, et qui ne peut se rencontrer que dans la soumission parfaite au corps des Pasteurs unis à leur Chef. Ah ! M. F. que je porte dans mon cœur, et qui pouvez me rendre ce témoignage que le zèle qui m'anime n'est point un zèle amer, mais le zèle d'un Ministre qui s'intéresse vivement à votre sanctification et à votre bonheur; vous que, dans le cours de ces instructions, j'ai

taché d'enfanter de nouveau, disons mieux, d'attacher constamment à J. C., à sa Religion sainte et à son Eglise, M. F., à la vue de tant d'infidélités en tout genre, frémissons ! la mort s'avance, l'enfer se creuse sous nos pas, les barrières de l'éternité s'ouvriront tôt ou tard pour nous ; profitons du moment qui nous est donné, tombons aux pieds de notre Dieu, et obtenons, par nos gémissemens et nos larmes, qu'il nous ramène dans la voie qui conduit à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

---

# SERMON

## POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

### *L'esprit de Dieu, l'esprit du monde.*

*Nos non spiritum hujus mundi accepimus; sed spiritum qui ex Deo est.*

**Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu.**

1. *Cor.* 2. 12.

Que tous les cœurs s'ouvrent à la joie; que l'univers triomphe, et rende gloire au Seigneur. J. C. règne, sa promesse est accomplie; du haut des Cieux il a fait aux hommes un don digne de lui.

Ah qu'ils sont heureux ces Disciples, sur lesquels l'esprit de Dieu s'est reposé, ces hommes que le Saint-Esprit a remplis de sa présence et de sa grâce, dont il a fait des hommes nouveaux, et que, sous la forme d'un feu dévorant, il est venu embrâser du feu de son amour. Partout ils portent ce même esprit qui les pénètre, qui les échauffe et les éclaire. Déjà une foule de Chrétiens en sont remplis comme eux, et forment un peuple saint au milieu d'un monde aveugle et corrompu.

Mais ce que Saint Paul disoit au

nom de presque tous les Fidèles dans le premier siècle de l'Eglise, avouons-le, M. F., qu'il y en a bien peu aujourd'hui qui puissent le dire avec lui et comme lui : Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde. *Nos non spiritum hujus mundi accepimus.* Hé ! dans ce siècle pervers, quel autre esprit règne parmi les Chrétiens ? Chrétiens de nom, et mondains par les œuvres, pouvons-nous dire que c'est l'esprit de Dieu que nous avons reçu ? *Sed spiritum qui ex Deo est.* Ah ! ne nous séduisons pas nous-mêmes. Jamais l'esprit de Dieu ne fit moins de vrais Disciples ; jamais, au contraire, le monde n'en eut davantage. A en juger par nos systêmes et nos erreurs, par nos goûts et nos mœurs, par toutes les passions qui nous agitent (et qui font tout à-la fois les maux particuliers et les malheurs publics), jamais on ne put dire avec moins de raison, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu. *Nos non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est.*

Pour bien discerner quel esprit en effet nous anime, et pour dissiper toute illusion à cet égard, puisqu'enfin celui-ci est le fondement du salut, et celui-là l'est de notre perte éternelle, déterminons les principaux caractères de l'un et de l'autre, les principaux effets que

l'un et l'autre produit. Je me bornerai à deux auxquels tous les autres semblent se rapporter : l'esprit de Dieu est un esprit de lumière ; l'esprit du monde est un esprit d'aveuglement et de ténèbres ; c'est ce qui sera le sujet de ma première Partie. L'esprit de Dieu est un esprit de paix, l'esprit du monde est un esprit d'agitation et de trouble ; ce sera le sujet de la Seconde.

Serois-je assez heureux, ô mon Dieu! pour dessiller, aujourd'hui, les yeux des mondains, pour leur faire connoître l'esprit dont ils sont animés, et leur en inspirer une secrète horreur, pour les détacher du monde qui les perd, et les attacher à vous seul ? Esprit-Saint, Divin Esprit, qui, dans ce même jour, avez su répandre, sur les paroles de vos premiers Ministres, tant de force et d'onction, donnez-moi, pour le sujet que je traite et pour l'ouvrage que j'entreprends, un langage digne de vous ? Je vous le demande par l'intercession de Marie.

## Première partie.

Avant que d'entrer dans le détail des différences essentielles qui caractérisent l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, et qui mettent tant d'opposition entre l'un et l'autre, qu'il me soit permis de vous

vous faire observer, M. F., que le monde dont je veux parler n'est pas ce monde que le Tout-Puissant a réglé par sa sagesse, ce monde ou cette société formé de différens états, de rangs divers et de différentes conditions. Il n'est point d'état qui ne soit saint, il n'y a que l'abus que nous en faisons qui soit proscrit; point de rang que Dieu ne considère, puisque c'est lui-même qui les a distingués; point de condition que Dieu réprouve, puisque c'est lui qui les a faites. Le mariage comme l'état religieux, les richesses comme la pauvreté, la grandeur comme les abaissemens et la servitude, le Monarque et le sujet, entrent également dans le plan qu'il s'est formé. Mais le monde dont je parle et dont l'esprit est si opposé à celui de Dieu, c'est ce monde corrompu qui est de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les états, et presque de tous les âges. Le monde, c'est cette assemblée d'hommes qui, comme parle Saint Augustin, veulent jouir des biens de la terre et non pas en user, qui vivent selon les mouvemens déréglés de la concupiscence, qui ont pour principe de leur morale la recherche de tout ce qui irrite la cupidité, de tout ce qui nourrit l'orgueil, de tout ce qui flatte les sens. Le monde, c'est cette société de pécheurs dont les espé-

rances et les craintes, les désirs, les projets et les soins, les joies et les chagrins, ne roulent que sur les biens et les maux de cette vie, comme si pour eux il ne restoit plus rien à craindre ou à espérer au delà, comme si les promesses de la foi n'étoient qu'un songe, comme si la mort étoit le plus grand des malheurs. Le monde, c'est pour le dire, en un mot, ce qui forme le grand nombre, et qui ne connoît point J. C., ou qui le contredit par ses œuvres. Voilà le monde, M. F., tel qu'il est au milieu de vous, tel peut-être qu'il est peint d'après vous-mêmes, le monde que Dieu réprouve et contre lequel je prétends m'élever aujourd'hui.

Ce n'est point d'ailleurs par préjugé que j'en parle, et si je le combats ce n'est pas sans le connoître. J'en ai entendu les maximes; j'ai vu tous ses dangers, ses écueils et ses piéges semés de fleurs. L'expérience des premières années m'a instruit, et j'ai pu dire de bonne heure que tout ce que le monde nous enseigne n'est qu'erreur, que tout ce qu'il nous promet n'est que mensonge, et ce qu'il nous donne, que vanité.

Vous serez forcés d'en convenir avec moi lorsque vous aurez fait attention aux effets qu'il produit en nous, et vous reconnoîtrez que celui-là seul est vérita-

blement sage et vraiment heureux, qui, opposé à toutes ses maximes, ne se laisse conduire que par la clarté toujours pure que l'Esprit-Saint fait briller à nos yeux.

L'esprit de Dieu, ai-je dit en premier lieu, est un esprit de lumière, l'esprit du monde, au contraire, est un esprit d'aveuglement et de ténèbres; l'esprit de Dieu nous éclaire sur le néant des choses humaines que le monde grossit aux yeux de ses partisans, sur le prix de l'éternité que l'esprit du monde affoiblit ou fait disparoître entièrement, sur les moyens de parvenir à cette éternité de bonheur, moyens à l'égard desquels le monde nous fait illusion. Reprenons, et soutenez, je vous prie, votre attention.

Si j'en crois le monde, il n'y a de vrais biens que ceux qui nous attachent à la terre, et que lui-même peut nous donner. Ici je l'entends qui, par la voix de la jeunesse, nous appelle aux plaisirs. Profitez du bel âge, nous dit-il, en flattant nos désirs; écartez tous les soins, bannissez tous retours importuns d'une raison sévère, parsemez de fleurs le printemps de vos jours, faites-vous un cercle d'amusemens qui ne laisse aucun accès à la réflexion et à l'ennui; qu'aux spectacles brillans succèdent les assemblées et les jeux; que les ris folâtres,

les festins et les amours, remplissent tous vos instans. Les jours fâcheux de la vieillesse viendront toujours trop tôt, et ce n'est qu'alors qu'il sera temps d'être sage. Dans un âge plus mûr en apparence, mais non moins aveugle, il nous tient un autre langage. Pensez au solide, nous dit-il, saisissez toutes les occasions de vous élever et de vous enrichir; ménagez, amassez, faites-vous une fortune qui puisse combler tous vos vœux; avec les richesses, les plaisirs ne vous manqueront pas. Sortez d'une médiocrité honteuse; à force d'art et de souplesse, obtenez la faveur des Grands; élevez-vous au-dessus de votre état, écartez avec adresse tout ce qui s'oppose à vos progrès, laissez loin de vous ceux qui étoient vos égaux, devancez ceux qui ont été vos maîtres; que votre autorité accable les uns, que votre crédit fasse trembler les autres. Joignez les dignités aux richesses, la gloire aux honneurs, le faste à l'opulence; faites frémir l'envie; et vous n'aurez plus rien à désirer.

Ainsi parle le monde; et l'on se plaît à l'entendre. Ses promesses irritent les malheureux penchans d'une nature corrompue, l'imagination s'en trouve flattée, les sens en sont enivrés, le cœur est séduit; plaisirs, honneurs, gloire, ri-
[illegible], voilà le cri des mondains, voilà

l'unique objet de leur empressement, et les seuls biens après lesquels ils soupirent..... O vous ! M. F., vous que l'esprit du monde a aveuglés, et que ses charmes retiennent captifs, rompez l'enchantement funeste par lequel il vous a surpris, ouvrez les yeux à la lumière, et rendez-vous attentifs à la voix du Seigneur qui prend soin de vous instruire.

Ah que son divin esprit vous tient un tout autre langage ! Enfans des hommes, vous dit-il, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il appesanti par l'amour des choses de la terre ? *Filii hominum usque quo gravi corde* ? Pourquoi vous attachez-vous à des biens mensongers ? considérez de près ces biens qui vous enchantent, et vous vous apercevrez que, sous une écorce de bonheur, ils ne cachent en effet que peine et qu'affliction d'esprit ; vous reconnoîtrez que ce qui vous charme n'est qu'une ombre qui s'efface lorsqu'à peine elle est formée ; qu'une vapeur qui s'élève, qui retombe au même instant, ou que le premier souffle dissipe à son gré ; qu'enfin le monde passe, que tous ses biens passent avec lui, et qu'ainsi tout n'est au fond que vanité. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Telles sont, M. F., les vérités que l'Esprit-Saint nous présente, et pour peu

qu'on réfléchisse, pour peu qu'on les rapproche de la triste épreuve qu'on en fait tous les jours, ah que les biens du monde sont méprisables, et que le monde est trompeur ! O vous, jeunesse imprudente, qui vantiez vos joies et vos plaisirs, j'ai vu vos jeux et vos ris ; et près d'eux j'ai vu les regrets et les larmes ; j'ai vu vos folles amours, et à leur suite j'ai vu le repentir et la honte ; j'ai vu l'intempérance et l'ivresse, la mollesse et la volupté, se partager tous vos momens ; et bientôt après, j'ai vu vos beaux jours presque éteints, votre santé flétrie, votre ame comme anéantie sous le poids accablant de la maladie, de la disgrâce et du mépris. Hé ! que dis-je ? je vous ai vus, arrêtés au sein même de vos plaisirs, réclamer envain ce temps que vous destiniez à la sagesse, et par des exemples réitérés de morts inattendues, et qui m'ont fait frémir, laisser au monde des leçons dont il n'y a que les mondains qui ne profitent pas. Je l'ai vu, et j'ai dit avec l'Esprit-Saint : toutes les joies du monde ne sont donc que vanité ? *Vanitas vanitatum.* O vous, partisans d'une aveugle fortune, ou follement idolâtres d'une grandeur et d'une gloire passagères, j'ai vu vos perplexités, vos bassesses, vos soins et vos intrigues pour y parvenir ; et le plus souvent j'ai

vu vos espérances trompées, et vos vœux mal satisfaits ; j'ai vu la servitude et la contrainte à côté de l'élévation, l'accablement et l'ennui à la suite de la prospérité, le désir tout près de la jouissance, et la soif de nouveaux honneurs irritée par ceux mêmes que vous veniez d'acquérir ; mais surtout je vous ai vus le jouet continuel des caprices du sort ; j'ai vu vos brillantes chimères se dissiper comme un songe, vos richesses fondre tout-à-coup dans vos mains et passer dans celles de créanciers avides, vos grandeurs réduites à de vains noms, tous vos projets ensevelis dans la poussière du tombeau. J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban ; j'ai passé, il n'étoit plus, et j'ai dit avec le sage qu'inspiroit le Seigneur : Vanité des vanités, tous les biens de ce monde ne sont donc que vanité. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Ainsi, M. F., tout est vain, tout est faux dans le monde ; fausses idées qui nous éblouissent, faux brillans qui en imposent, faux plaisirs, faux honneurs, faux biens, qui ne rendent point heureux, et qui se réduisent au néant. Tout passe, tout s'efface, tout se perd dans l'abîme des temps ; les grandeurs les plus fastueuses s'éclipsent, la jeunesse la plus brillante s'éteint, les joies se

dissipent, la beauté se flétrit, le monde entier s'évanouit..... O monde, que vous m'aviez trompé ! ô Esprit-Saint, dont la grâce me touche et m'éclaire, détournez pour toujours mes yeux de la vanité. Elevez-les vers des biens plus solides. Je connois maintenant la bassesse et le néant des choses qui m'ont amusé. La grandeur de celles qui devoient m'occuper tout entier commence à faire impression sur mon cœur. Augmentez cette impression salutaire, rendez-la plus vive encore. Faites, Seigneur, que je tende sans cesse vers la fin pour laquelle vous m'avez créé.

Mais hélas ! c'est encore ici que l'esprit du monde nous trompe et nous égare, en nous faisant perdre de vue, ou en affoiblissant du moins la sainte idée de cette éternité à laquelle Dieu nous appelle, et dont l'Esprit-Saint peut seul nous faire sentir tout le prix. Jouissons du présent, s'écrient les mondains emportés par leurs folles passions. Pourquoi s'empresser si fort pour des biens qui semblent fuir devant vous ? Pourquoi s'inquiéter pour un avenir qui est encore si éloigné ? Le moment où j'existe est toujours le plus sûr ; je ne laisserai point échapper le bien que je possède pour courir après un bonheur que je

ne fais qu'entrevoir, et qu'il m'en coûteroit trop à acquérir.

O monde ! que vos vues sont bornées et que votre balance est trompeuse ! Le présent vous arrête ; et l'homme n'a-t il donc été créé que pour une vie de quelques jours et pour un bonheur d'un instant ? Les biens mêmes auxquels vous semblez vous fixer, les possédez-vous toujours ? et quand ils vous manquent, quelque éloignée, quelque incertaine qu'en soit la jouissance, que ne faites-vous pas, que ne sacrifiez-vous pas pour les obtenir ! Ah ! ne serez-vous inconséquent que lorsqu'il sera question de vos véritables intérêts ? Ne ferez-vous paroître de l'indifférence que pour ce qui mérite seul de fixer tous vos vœux, et vous bornerez-vous toujours à un petit nombre de momens qui, dans leur course rapide, emportent avec eux vos joies et vos plaisirs ?

Suivons, M. F., suivons d'autres vues, d'autres lumières que celles du monde. L'esprit de Dieu ouvre à ceux qu'il éclaire la carrière la plus vaste ; c'est la vie éternelle, c'est l'éternité toute entière. *Vitam æternam habebunt.* Etrangers sur la terre, nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; mais il en est une vers laquelle nous devons tendre. Ce n'est pas dans ce lieu de passage et d'épreuves,

au milieu de ce monde fragile et périssable, qu'est notre véritable patrie ; les vrais Fidèles en cherchent une qui soit plus digne d'eux. Non, Seigneur, non je n'ai pas été fait pour le cercle étroit d'un petit nombre de jours. Mon ame est trop grande par sa nature pour une si courte destinée. Ses idées, ses penchans la portent vers les années éternelles. L'Esprit Saint l'y rappelle comme à sa fin, et c'est là ce qui occupe, ce qui remplit un esprit docile aux clartés célestes. *Annos æternos in mente habui.* C'est à la faveur de cette lumière que les Apôtres, que les premiers Disciples de J. C. ont appris à se détacher des objets sensibles et terrestres. Je les vois tout-à coup, et par cette seule pensée, transformés en d'autres hommes. Ils renoncent à tout, ils sacrifient tout, ils souffrent tout pour l'éternité qu'ils envisagent comme le terme de leurs travaux. Ils ne trouvent point de proportion entre ce qu'il doit leur coûter pour y arriver, et le prix immense de bonheur et de gloire qui doit leur servir de récompense. Ils méprisent les choses visibles qui n'ont qu'un temps, pour ne plus s'attacher qu'aux choses invisibles qui sont éternelles.

O, M. F. ! cette lumière qui a si vivement frappé l'esprit des premiers Fidèles,

ne fera-t-elle aucune impression sur vous ? Le monde vous charmera-t-il au point de vous faire oublier que tout ce qui passe ne mérite pas que vous y attachiez votre cœur, et qu'il est insensé de sacrifier une éternité à un moment ? Pesez donc ces deux choses, un moment et une éternité. Pour un moment de satisfaction légère, de plaisirs frivoles, pour un moment qui s'enfuit, et que vous ne pouvez arrêter, perdre une éternité de joie, de plaisirs ineffables, une éternité de gloire, de grandeur réelle et toujours durable, une éternité de félicité pure, sans mélange, toujours également propre à remplir votre cœur et à combler tous vos désirs ; si ce n'est pas encore assez, joignez à cette première vue celle de l'alternative d'une éternité malheureuse, et comparez ces nouvelles idées. Pour un moment de fausse gloire, de faux honneur, de fausse grandeur, une éternité de honte et d'opprobre ; pour un moment de fausses richesses, recherchées avec trop d'empressement, conservées avec trop d'attache, acquises injustement, ou retenues contre les lois de la charité et de la bienfaisance, une éternité d'indigence, d'infortune et de misère ; pour un moment de fausses joies, de faux plaisirs, une éternité de douleur, de feux, de flammes, de so-

ciété des démons et des réprouvés, de rage et de désespoir ; comparez, et après cela, choisissez entre ce monde qui vous flatte et cet avenir qui le suivra dans peu pour ne finir jamais..... Hélas ! l'instant dont vous croyiez jouir est déjà loin de vous ; le monde vous en promet d'autres, mais ils sont incertains. L'éternité, au contraire, est certaine, puisque c'est Dieu même qui vous en garantit la durée. Déjà, M. F., déjà cette éternité est plus près de vous que vous ne pensez. Elle arrivera, enfin, et alors le présent auquel vous tenez ne sera plus ; le temps et tout ce qui appartient au temps sera passé, votre faux bonheur aura eu son terme. Ce sera l'éternité, l'effrayante éternité qui sera présente, et son poids vous accablera..... Alors, quelles réflexions amères, quelle perspective, et quels regrets ! Alors vous aurez tout le loisir de vous dire à vous-mêmes : Je souffre maintenant, je suis malheureux, et je le suis pour toujours. Ah que j'étois insensé d'écouter le monde, d'aimer avec tant d'ardeur ce que je devois perdre sitôt, de sacrifier à un éclair, à une fausse lueur qui m'a trompé, mon bonheur éternel ! Vous soupirerez alors après une situation plus heureuse, et on vous dira, comme il est dit dans l'Evangile : Souvenez-vous, mon fils, que

vous avez reçu dans le monde des biens auxquels vous vous êtes attaché, et pour lesquels vous n'aviez pas été fait ; il est juste maintenant que vous soyez privé pour toujours du souverain bien qui vous étoit offert, et que vous avez rejeté. *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.*

Mais si l'esprit du monde nous aveugle sur le prix de l'éternité bienheureuse qui eût dû nous servir de récompense, il ne nous aveugle pas moins sur les moyens de parvenir à cette éternité de bonheur à laquelle nous devons tendre.

Le vrai Fidèle, éclairé par l'Esprit-Saint, n'ignore pas que la voie qui conduit au Ciel est étroite, que c'est celle du petit nombre, et qu'il y en a bien peu qui la trouvent, que c'est une voie de renoncement et d'abnégation, que pour y entrer il faut se faire violence, qu'il faut sans cesse s'occuper du salut, l'opérer avec crainte, et y tout rapporter, qu'il n'est pas possible d'aimer Dieu et le monde tout à-la-fois, que leur service est incompatible, et que leurs maximes sont absolument contraires. Voilà ce qu'ont pensé, à ce sujet, les Disciples d'un homme Dieu crucifié. Voilà ce qui a fait dire à Saint Paul : Je suis crucifié au monde, comme le monde est crucifié pour moi ; ce qui a fait

dire à Saint Jean, que l'amitié du monde est ennemie de Dieu ; ce qui a porté tous les Saints à vivre dans le recueillement, la retraite, la vigilance sur eux-mêmes, la fuite du monde et le mépris de tout ce que le monde estime.

Mais l'esprit du monde ne nous permet pas de raisonner ainsi sur le salut, et lorsqu'enfin un mondain, frappé à certains égards des grandes vérités de la Religion, ne peut se dissimuler à lui-même que l'éternité mérite bien qu'on s'en occupe, trompé alors par l'esprit qui l'anime, il se forme un plan d'adoucissement aux maximes de l'Evangile, un système de conciliation entre Dieu et le monde, à la faveur duquel il croit pouvoir jouir tranquillement de toutes les joies du siècle, et aspirer encore à être heureux pour toujours. Il donne à la Religion quelques vains dehors, quelques actes extérieurs d'un culte qui au fond la déshonore ; mais son cœur, mais ses sens, mais ses empressemens et ses soins, il les donne tout entiers au monde et aux choses du monde ; mais tout le reste de sa conduite il le conforme à l'usage, et croit n'avoir rien à craindre ni à se reprocher, quand il n'a fait que ce que fait le grand nombre.

O ! de tous les mondains les plus aveugles, c'est vous aussi qui êtes les plus

dangereux ! A l'ombre des ménagemens que vous gardez avec Dieu, de cette vie mitoyenne, de ce certain milieu, qui semble tenir également à Dieu et au monde, et qui n'exclut en effet que Dieu seul, vous séduisez le simple, qui, charmé par la douceur et l'artifice de vos paroles, trompé par quelques restes de foi qu'il aperçoit en vous, ne croit pas pouvoir s'égarer sur vos pas. Il cède au torrent que vous grossissez par vos exemples, et apprend de vous à faire comme les autres, c'est-à-dire, qu'il apprend à se faire comme eux un cours réglé d'oisiveté, de mollesse, d'amusement et de plaisir; à négliger comme eux les devoirs de son état; à oublier sa famille, ses enfans, ou à n'y penser que pour les consacrer aux vices et à la frivolité du siècle; à se permettre, comme tant d'autres, mille libertés dans les entretiens, mille indécences dans les manières, mille recherches dans les ajustemens, mille nouveautés dans les modes et le langage; il apprend, comme eux, à se distinguer par la vanité et les faux airs de grandeur et d'opulence, à se montrer sur un ton de dépense qu'on n'est pas même en état de soutenir, à emprunter, sans savoir même comment on pourra rendre; il apprend à se faire, comme eux, des ressources trop souvent équivoques, presque tou-

jours dangereuses, à se ménager, sans scrupule, parce que c'est l'usage, un revenu usuraire qui n'engage point le fond, ou qui emporte les intérêts au-delà de sa valeur ; il apprend à faire comme les autres, c'est-à-dire, en un mot, qu'il apprend à se damner et à se perdre comme eux.

Hélas ! c'est dans un tel monde qu'on offense Dieu en se jouant, et c'est lui cependant qui prétend nous instruire sur les égards que nous lui devons. Il faut se prêter à la société, nous dit-il ; il faut savoir se plier aux usages et même aux foiblesses des hommes ; il ne faut pas s'effrayer de leurs mœurs, puisqu'on est fait pour vivre avec eux. Ce n'est pas en se montrant trop sévère que l'on parviendra à nous faire aimer la piété. Vous la faire aimer ! ah ! mondains, cessez donc d'être du monde, et commencez par la connoître ; car enfin, qu'est-ce, dans votre bouche, que faire aimer la piété ? c'est la soumettre à vos idées ; c'est l'assujétir à vos caprices ; c'est la rendre l'esclave du respect humain ; c'est la réduire au silence, ou lui faire tenir le même langage que vous ; c'est contredire toute la loi évangélique ; c'est en mépriser tous les conseils ; c'est oublier l'anathême que J. C. a prononcé contre le monde. Mais, est-ce donc là

rendre la piété aimable, ou n'est-ce pas plutôt l'anéantir et est-elle compatible avec vos mœurs ? En paroissant vous mettre au-dessus des préjugés, ne voyez-vous pas que c'est l'ordre, la règle, la vérité même que vous détruisez, et que tout en vous n'est qu'erreur ? Nous traiter de déclamateurs, comme vous le faites quelquefois, prenez-y garde, M. F. ce n'est pas ôter à nos principes et à nos maximes toute la force que Dieu même leur a donnés. Ah ! on parle tous les jours de force d'esprit pour s'élever au-dessus des opinions vulgaires, ne la fera-t-on jamais consister à revenir des fausses opinions du monde, et à les examiner au flambeau de la raison et de la foi ?

O vous qui n'avez pas encore renoncé au salut ; vous qui voulez vous sauver, cessez d'écouter ce monde aveugle, et craignez les écueils dont il est rempli. Plût à Dieu que j'eusse l'autorité d'Isaïe, et assez de voix pour me faire entendre de tous ceux qui tiennent encore au monde ! que je leur répéterois volontiers les paroles du Prophète ; que je leur dirois souvent : retirez-vous, M. F. ; sortez, sortez de ce monde si corrompu, sauvez votre foible vertu de l'air contagieux qu'on y respire ; sortez, je ne dis pas du sein de votre famille et d'un cercle d'amis sages et vertueux ; je ne dis pas

même de votre état, tel que soit le grand nombre des liaisons qu'il entraîne. Ce n'est pas là ce que j'appelle le monde, ou s'il s'y rencontre, il vous sera moins dangereux dès que la main de Dieu vous y aura placé, et que vous n'y resterez qu'autant que sa gloire le demande. Son spectacle vous deviendra même utile dès que vous employerez les momens de votre loisir à méditer sur ses égaremens ; mais sortez de ces sociétés où son esprit règne comme dans son centre, où rien ne vous appelle que le désir de participer à ses joies et à ses plaisirs, et où vous ne pourriez recevoir en y restant que de mortelles atteintes ; sortez de ce monde où tout devient un piége et concourt à nous séduire ; de ce monde, qui, pour allumer l'ambition dans nos ames, nous ouvre la carrière de la gloire et des honneurs, qui donne à l'enflure, à l'orgueil, le nom de grandeur, et met les titres à la place des vertus ; de ce monde, qui, pour nous inspirer la soif ardente des richesses, attache aux biens sensibles l'idée du bonheur, qui honore le méchant qui les possède, qui supplée, par la fortune, au mérite réelle, et méprise le juste qui n'a de mérite que la sagesse ; de ce monde, qui applaudit au vice, tant qu'il se cache sous les ombres du mystère, qui ne lui interdit que les excès qu'ac-

compagne la honte, qui souvent même couronne les crimes heureux, et ne flétrit de sa censure que ceux que le succès ne justifie pas ; de ce monde enfin, où tout sert d'aliment à la passion la plus dangereuse. Ses romans la peignent et la déguisent sous les traits du sentiment, ses discours l'insinuent, ses spectacles l'embellissent, ses chants la préconisent, ses exemples l'accréditent, ses mœurs l'autorisent, ses assemblées et ses cercles en favorisent la naissance, ses parties de plaisirs et ses fêtes en facilitent les progrès, en nouent les intrigues, en préparent, et quelquefois en consomment les honteux déréglemens. Ah ! sortez, sortez de cette Babylone, où l'esprit d'illusion et de vertige devient de jour en jour plus sensible, et où chaque jour l'iniquité augmente.

Ce n'est pas l'esprit chagrin de la vieillesse qui m'inspire. Je n'ai vu que peu de lustres encore, et cependant, depuis un petit nombre d'années, quel accroissement dans la corruption générale et la dépravation des mœurs ! La terre est désolée par l'assemblage de tous les crimes. *Desolatione desolata est terra.* Non, on n'a jamais vu tant d'impiété sous le beau nom de philosophie, tant de licence sous un vernis de politesse et d'agrément, tant de fausseté sous un masque d'urbanité et

de candeur, tant de désordres sous un vain ton d'arrangement et de décence. Hé! que dis-je? dans le siècle où nous sommes, sauve-t-on même les apparences? Non, jamais on n'a vu si peu de pudeur dans le sexe, si peu de sagesse dans ses propos, tant de bizarrerie dans ses goûts, tant de caprice et de légèreté dans ses penchans, tant d'effronterie dans ses modes, tant d'affectation et si peu de retenue dans les moyens qu'il emploie pour séduire et pour plaire. Jamais on n'a vu le lien du mariage si peu respecté, les bienséances si mal observées, les devoirs d'état si mal remplis, les conditions et les rangs si confondus par le luxe, tant d'indigence jointe à tant de faste et à tant d'orgueil, le bien commun si peu recherché, si peu connu, et si souvent sacrifié à des intérêts particuliers, les scandales si publics, et le vice accrédité par de si grands exemples. *Desolatione desolata est terra.* Jamais on n'a vu la jeunesse si frivole et si débauchée, l'âge mûr si intrigant, si envieux, si avide de nouvelles richesses, si peu délicat sur les moyens d'en acquérir, si rempli de l'esprit de vertige et de parti, si amateur des nouveautés et des systêmes; jamais on n'a vu la vieillesse même si peu exemplaire, si peu sage, si peu éclairée ou si distraite sur les grands

intérêts du salut, si attachée à ses anciens préjugés, à ses anciennes passions et si raffinée dans ses plaisirs. Voilà le monde tel qu'il est aujourd'hui. On n'y respecte plus rien ; les mœurs y sont l'école du vice ; les livres, les entretiens y sont celle de l'indépendance ; livres pernicieux, entretiens licencieux et frivoles ; livres qui rendent si coupables ceux qui les prêtent, ceux qui les débitent et ceux qui les lisent. On y méprise les autorités les plus légitimes. Le Magistrat n'y est plus à l'abri de la censure, le Pontife y est déchiré par la calomnie, les lois les plus saintes y sont foulées aux pieds ; on y sape le trône sous prétexte de l'affermir ; on y enseveli les noms si chers à nos aïeux, de sujet et de François, sous les vains noms de liberté et de patriotisme ; on y renverse les autels ; on y détruit l'unité de principe et de doctrine par les fausses maximes de la tolérance. Ah ! la Religion n'est plus ; l'honneur restoit encore, l'intérêt en prend la place. A sa suite, se produisent, de nos jours, des crimes qui désolent la terre, et dont les siècles de nos pères, tout dépravés qu'ils étoient, auroient rougi. *Desolatione desolata est terra.* O siècle de fer, siècle marqué par tant d'horreur, vous êtes le triomphe et le règne de l'esprit du monde et de la

puissance des ténèbres. O mon Dieu, à quel temps me réserviez-vous ? A quoi dois-je encore m'attendre, si la progression est toujours la même, et quelle sera donc l'iniquité, si elle n'est pas encore montée à son comble ? Ah ! fuyons dans la retraite ; sortons d'une terre qui dévore ses habitans.

Hélas ! les vertus du monde sont aussi dangereuses que ses vices mêmes ; vertus empruntées, vertus fières et superbes, vertus fausses qui rapportent tout à l'homme et rien à Dieu ; qui font tout pour la vanité et le mensonge, et rien pour la vérité, tout pour la terre et rien pour le Ciel. Ainsi dans le monde, séduit par une légère écorce qui n'a de vertus que l'apparence, on croit cueillir une plante salutaire, et on n'y trouve que des herbes stériles, ou dont le suc même est un poison ; ainsi, les mondains les plus sages, les plus vertueux ressemblent à ces anciens mausolées, monumens du faste et de l'orgueil, qui, au-dehors, n'offroient rien que de grand et de magnifique, et au-dedans, ne renfermoient qu'un vil amas d'ossemens, de pourriture, de cendres et de poussière.

Ah ! c'est cependant au milieu de ce monde qu'on forme la jeunesse. Eh ! quelles leçons, quelles impressions n'y reçoit-elle pas ? O jeunesse trop crédule !

on vous perd, en disant qu'on veut vous former ; à entendre la plupart des parens et des maîtres, qu'un jeune homme acquière la science du monde, qu'il en possède à fond tous les usages, qu'il en connoisse toutes les lois et les maximes, dès-lors, il en saura toujours assez ; qu'il n'ait d'ailleurs ni sagesse, ni mœurs, ni Religion, ni principe, n'importe : formé à l'école du monde, il aura toujours assez de mérite.

O science du salut ! il n'y a donc que toi seule qu'il soit permis de négliger.

O éternité ! qu'un Dieu nous promet ; est-ce ainsi qu'on vous obtient, et est-ce à, enfin, la route qui doit nous conduire au bonheur ?

Telle est sur tous ces objets la fausse sécurité, l'aveuglement des mondains ; tel est le monde ; et nous ne le fuirions pas ? Ah ! tout nous fait un devoir, une nécessité indispensable de n'être jamais à lui. M. F. vous l'avez promis, et j'en appelle à vos premiers sermens. O vous, qui voulez encore faire du monde votre idole, retournez donc aux fonts sacrés où vous reçûtes le beau nom de Chrétien ; effacez ce nom du livre de vie, où le Fils de Dieu même l'a tracé de son sang ; reprenez vos engagemens et vos promesses ; dites à Dieu que vous ne voulez plus être au nombre de ses

enfans ; déchirez la robe d'adoption dont il vous a revêtu ; dites-lui que vous lui rendez ses grâces et ses faveurs, que la tyrannie du péché, que l'esclavage du démon vous sont plus chers que son amour et que le joug de J. C. ; dites-lui encore que vous cédez tous vos droits à l'éternité bienheureuse, que vous voulez vivre et mourir sous l'empire du monde, et ne plus être animé que de son esprit.

Ah ! bien plutôt, M. F., gémissez sur votre infidélité ; rompez encore une fois avec ce monde qui vous a séduits, qui vous a présenté, comme des biens réels, ce qui n'en a que l'apparence ; qui vous a fait perdre de vue les seuls biens véritables, et vous a trompés si grossièrement sur les moyens de les obtenir ; qui vous a aveuglés enfin sur la grande affaire de votre éternité. Suivez l'esprit de Dieu qui vous appelle encore, et qui fait luire, à vos yeux, les plus purs rayons de la sagesse et de la vérité ; c'est un esprit de lumière, tandis que l'esprit du monde est un esprit d'aveuglement et de ténèbres ; c'est, de plus, un esprit de paix, au lieu que l'esprit du monde est un esprit de trouble et d'agitation. C'est le sujet de ma seconde partie.

II.e Partie.

## SECONDE PARTIE.

De tous les biens dont on peut jouir sur la terre, le plus réel, le plus désirable, c'est la paix. Tous les hommes aspirent après elle, ils la demandent, ils la cherchent, ils en font tous également le terme de leurs espérances, et il semble qu'ils ne travaillent, à acquérir les autres biens, que pour obtenir plus sûrement cette paix après laquelle ils soupirent.

Mais ils la cherchent où elle n'est pas. Il n'y a que l'Esprit-Saint qui nous la donne ; et l'esprit du monde, au contraire, après nous avoir séduits par l'appas des biens fragiles, après nous avoir détournés de la recherche des biens célestes et permanens, nous fait perdre encore sur le temps cette aimable paix, l'unique bien qui mérite ici-bas les vœux et les empressemens du sage.

L'Esprit-Saint nous donne la paix par un triomphe complet sur les passions que l'esprit du monde excite et fomente, par le calme de la conscience et l'onction de la grâce que l'esprit du monde nous fait perdre, par la douce espérance des biens futurs que nous ôte insensiblement l'esprit du monde, pour ne

nous laisser que la crainte d'un avenir malheureux.

Oui, M. F., la paix est un don précieux du Saint-Esprit. J. C. en promettant cet esprit à ses Apôtres leur promettoit en même temps un esprit de consolation, de douceur et de paix ; et c'est cette paix qui, remplissant leur ame, les attachoit de plus en plus au culte du Très-Haut, et les tenoit, pour ainsi parler, sous la garde du Seigneur.

Eh ! comment celui qui est guidé par l'Esprit-Saint pourroit-il ne pas jouir d'une véritable paix ? docile à la voix de son Dieu, fidèle aux impressions de sa grâce, il apprend à modérer ses passions, à régler ses désirs, à se détacher de toutes les créatures, à renoncer à lui-même, à ne vouloir que ce que Dieu veut, et à ne s'attacher qu'à lui seul.

Ce n'est pas qu'il se livre sur tout ce qui l'environne à une indifférence aveugle et stupide ; il n'étouffe pas les penchans de la nature, mais il les rend légitimes, il les dirige vers leur véritable fin, il met des bornes à leur violence, et ce sont ces bornes qu'il leur prescrit qui font sa tranquillité.

Content de peu, ne formant point de désirs inutiles, ou les faisant mourir dans son cœur à l'instant où il les a

formés, n'aspirant qu'à plaire à son Dieu, considérant comme un bien tout ce qui peut le conduire à lui, recevant comme des faveurs les peines mêmes dont il l'afflige, laissant aux hommes leurs richesses pour se faire dans le Ciel un trésor plus solide, se retranchant lorsqu'il le faut des plaisirs même permis pour se soustraire plus aisément à ceux qui sont dangereux, se croyant plus en sûreté au dernier rang qu'au premier ; petit et abject à ses propres yeux, plein de douceur pour les autres, se supportant lui-même avec patience ; ah ! M. F., que l'empire de la grâce, que le règne du Saint-Esprit, dans nos ames, est doux, et que l'homme vraiment fidèle est heureux ! Son ame ferme, constante et toujours égale, jouit d'un repos que rien ne peut altérer.

Mais si c'est ainsi que l'Esprit-Saint devient une source de paix, en nous apprenant à calmer les passions qui nous l'enlèvent, l'esprit du monde, qui les fomente, est nécessairement pour nous une source d'inquiétude et de trouble.

Hélas ! que nous offre le monde ? des hommes que leurs désirs mettent sans cesse en mouvement, dont toute la vie se passe dans une agitation violente, qui, travaillant pour le repos, s'en éloignent toujours davantage, et qui se feroient

du repos même un nouveau tourment ; des malheureux qui trouvent partout des croix, dont les plaisirs portent avec eux leurs épines et leur amertume, qui font de leurs jours comme un cercle douloureux de sentimens contraires qui les divisent d'avec eux-mêmes ; des forcenés, qui éprouvent toutes les fureurs des passions les plus ardentes, que la cupidité enflamme, que l'ambition dévore, que ronge l'envie, que la contradiction aigrit, que transporte la colère, que la haine envenime, que brûle un fol amour, que poignarde la vengeance, que la vanité inquiète et tourmente à l'excès, que la prospérité enfle, que l'infortune accable et désespère ; de vils esclaves qu'enchaîne le respect humain, que la censure épouvante, que tyrannise la coutume, qui ne savent ce que c'est que de vivre, autant qu'il leur est permis, pour eux-mêmes ; qui s'assujétisent pour des espérances frivoles, qui pour s'élever s'abaissent et se dégradent, qui dépendent de ceux qu'ils méprisent, qui s'immolent aux caprices d'une idole qu'ils sont las d'encenser, qui trouvent partout des fers sous le poids desquels ils succombent, qui s'endorment au bruit de leurs chaînes, et ne se réveillent que pour gémir de ne pouvoir les rompre. Que dirai-je, enfin,

des insensés que leur imagination égare ; qui sont la dupe et le jouet des apparences, que le monde amuse par ce qu'il leur promet, ne pouvant les satisfaire par ce qu'il leur donne, qui espèrent toujours et ne jouissent jamais, qui sont heureux seulement dans l'idée d'autrui et ont besoin de cette idée pour se consoler de leurs peines ; enfin, dont tout le bonheur est faux, et dont la misère n'est que trop réelle. Voilà ce que nous offre le monde. Ne vous fiez donc pas, dit Saint Jérôme, à la paix dont quelquefois il semble jouir. *Nolite credere* (1). Semblable à la mer, cet élément dangereux, comme elle séduisant et perfide, comme elle souvent il nous attire par un calme trompeur, et tout-à-coup il s'y élève des montagnes de flots. *Magnos hic campus montes habet.* Dabord le danger n'y paroît pas ; l'ennemi est caché au-dedans ; cette tranquillité apparente est une véritable tempête *Tranquillitas ista tempestas est.*

Oui, M. F., le monde n'offre peut-être à vos yeux que de la joie, des ris et des plaisirs ; mais approfondissez ces dehors qui vous en imposent, et vous le trouverez bien différent de ce qu'il vous paroît.

Approchez de ces heureux de la terre dont vous enviez le sort, entrez, si vous

(1) *Hier. epist.* 1. *ad Heliod.*

le pouvez, dans leur commerce le plus intime, et vous serez surpris de les voir, rongés par les soucis, les chagrins et les peines qui naissent de leurs passions mêmes, dévorer en public les larmes qu'il nous cachent, et déplorer en secret leur triste destinée. Hé ! tous les jours, dans ces momens où le cœur se lasse, s'irrite des contradictions que le monde oppose à ses désirs, ou bien encore dans ces instans où détrompé de son erreur, il rejette avec dégoût ce qu'il possède, et qu'il aimoit si ardemment avant que d'en jouir, n'entend-on pas les mondains avouer que jamais ils n'ont su ce que c'étoit que la paix et le bonheur, nous dire que ce monde approfondi n'est plus rien, décrier ce monde qu'ils servent, murmurer et se plaindre de la pesanteur de son joug, envier le sort du Juste, et gémir de ce qu'ils n'ont pas la force de l'imiter ? Et vous-mêmes, M. F., qui m'écoutez, interrogez votre cœur, voyez s'il est tranquille ; et si jusqu'ici le service du monde vous a été aussi doux qu'il le paroît, s'il ne vous a pas souvent remplis d'amertume, et si, au moment où je parle, les passions qu'il a allumées en vous n'y réveillent aucun sentiment triste, inquiet et douloureux ?

Ah ! détachez-vous des objets qui vous enchantent, tournez-vous vers le Seigneur, c'est alors que vous trouverez le repos que lui seul peut vous donner, et que vous vous plaindrez seulement de n'avoir pas connu plutôt combien il est avantageux de servir un tel maître. Monde trompeur ! que les hommes charnels, que les cœurs vils et rampans se laissent séduire par tes vaines promesses ; pour nous, désabusés pour toujours de tes charmes, c'est loin de toi que nous allons chercher la paix. O paix ! aimable paix ! don du Ciel qui manque nécessairement à ceux qui s'attachent à la terre, tu t'es pour toujours bannie du monde, pour n'habiter que dans les cœurs purs et les ames fidèles.

L'Esprit-Saint qui l'a formé en elle par le triomphe des passions l'y conserve par l'onction de la grâce et le calme de la conscience ; tandis que l'esprit du monde nous l'enlève encore par le vide du cœur et le mécontentement de nous-mêmes, quelque effort que nous fassions pour en sortir.

Tout assujétissement à la règle, dit le Saint-Esprit par la bouche de l'Apôtre, paroît d'abord n'avoir rien que de pénible, mais ceux qui s'exercent dans la justice en retirent bientôt dans la paix qu'ils ressentent les fruits les plus doux.

L'onction de l'Esprit-Saint pénètre leur cœur et leur rend facile la pratique des vertus par l'amour dont il les remplit. Il leur fait porter avec joie le joug de la piété, il leur rend aimables les sacrifices qu'il exige, il attache à leurs peines des consolations sensibles, il les mène dans la retraite et leur en fait goûter tous les charmes, il leur fait considérer la nature comme étant l'ouvrage de sa sagesse, et la nature en devient plus riante et plus belle à leurs yeux. Il les élève sur le Thabor, les environne des rayons de sa lumière, et leur fait entendre par les faveurs dont il les comble ces paroles si touchantes: *Vous êtes mon fils bien aimé.* Il les conduit au pied des Autels, il y forme en eux les plus tendres gémissemens, il les remplit d'une nouvelle ferveur, il leur fait verser des larmes, et quelles larmes que celles que l'amour fait répandre ! Si quelquefois il permet que des troubles s'élèvent dans leurs ames, ce ne sont que comme des nuages passagers et qui n'en occupent que la surface. Il y fait régner la confiance la plus vive, et lors même que les dehors semblent agités, il maintient au-dedans un calme profond. Au milieu des alarmes qu'un amour délicat leur inspire, il leur laisse toujours ce témoignage de la bonne

conscience qui naît de la simplicité du cœur, et qui est le festin du sage. Dans cet état l'ame jouit d'elle-même, ou plutôt de son Dieu qui la soutient. Elle le trouve en elle, elle s'y unit, elle le contemple, elle goûte combien il est doux, elle est satisfaite, et ne veut rien de plus. Elle acquiesce en tout à sa volonté sainte, et cet acquiescement est le plus parfait repos.

C'est ainsi que la paix, cette paix qui surpasse tout sentiment, est le don des élus du Seigneur, et que le règne de Dieu est justice et paix dans le St. Esprit. *Regnum Dei justitia et pax in Spiritu Sancto.*

Mais le règne du monde et de l'esprit du monde est bien opposé ; celui qui s'assujétit à ses lois, n'éprouve, au sein même de ses plaisirs, qu'un vide affreux. Il cherche à les varier, et, malgré lui, ses inquiétudes s'augmentent ; il voudroit pouvoir rentrer dans son cœur, mais un trouble secret lui en défend l'entrée, ou lui en interdit la jouissance. S'il s'abandonne quelques momens à la solitude, il devient semblable à cet homme dont parle l'Evangile, qui fuit par des lieux arides sans pouvoir trouver le repos. Pour dissiper l'ennui qui le dévore, il se répand au-dehors, et, au milieu du tumulte, il est encore à charge à lui-même. Il

redouble ses attachemens, il resserre ses liens, il se plonge dans de nouveaux désordres ; et il n'y trouve qu'une nouvelle source de mécontentement et un nouveau germe d'agitation et de remords. Accusateur secret et continuel de lui-même, il se condamne malgré tous les soins qu'il prend pour se justifier. Toujours aux prises avec sa raison, toujours en contradiction avec ses lumières, il voudroit les étouffer ; mais leur éclat perce à travers les ténèbres dont il s'efforce de les couvrir ; sa conscience crie plus haut que les raisonnemens captieux ou les vains amusemens par lesquels il cherche à s'étourdir. Elle lui dispute les crimes qu'il se permet, elle lui reproche ses plaisirs injustes dans le temps qu'il les goûte ; s'il est malheureux, elle le force d'avouer que c'est lui tout seul qui fait son malheur. Il ne voit autour de lui que des objets qui l'affligent ; l'enfer est dans son cœur.

Mais ce qui achève de lui ravir la paix, hélas ! c'est cette crainte d'un avenir plus terrible encore qui est comme inséparable de l'esprit du monde, parce qu'il n'est guère possible de vivre comme les mondains vivent, et de ne pas trembler. S'il consulte la Religion, tout lui dit qu'il n'y a point pour lui de partage avec les Justes, que quelqu'illusion qu'il

cherche à se faire il est évident qu'ayant une opposition aussi marquée avec J. C., il ne sauroit prétendre à son Royaume, et que n'étant pas fait pour le Ciel il ne lui reste d'autre attente que le sort affreux des réprouvés. Voilà ce que lui dit toute la Religion. Si, au contraire, il travaille à en secouer le joug, pour se soustraire à la crainte des peines dont elle le menace, ou s'il cherche du moins à vivre dans une sorte d'indifférence à cet égard, quel état non moins affreux! vivre sans Dieu, sans foi, sans espérance, ou comme s'il n'y en avoit aucune; abandonner au hasard son bonheur ou son malheur éternel, fermer les yeux sur toutes les conséquences de ses actions, ne se réserver aucune ressource, vivre en désespéré, n'avoir pour toute consolation que l'idée du néant, le désirer, sans pouvoir se flatter de l'obtenir, et sentir en soi le cri de la nature qui en bannit tout espoir. O Dieu, quelle triste et pénible situation! et ne vaudroit-il pas mieux en effet n'avoir jamais vécu?

O Justes, que votre état, bien différent de celui des partisans du monde, est digne d'envie! l'Esprit-Saint, qui repose en vous, vous fait trouver la paix la plus douce dans l'espérance qu'il vous donne des biens qu'il vous a promis.

Il vous fait considérer le Ciel comme le terme de vos travaux ; il vous fait envisager le moment qui brisera vos liens comme le commencement d'une nouvelle vie où votre ame libre, indépendante, parcourra l'immensité des Cieux, et revêtue de lumière partagera la gloire et la félicité de son Dieu. Dans cette attente rien ne vous paroît trop pénible, et le sentiment de vos maux s'éteint ou s'affoiblit, lorsque vous le rapprochez du bonheur dont vous devez jouir.

Eh, M. F. ! comparez donc la situation du Juste et celle du mondain, et pour le faire plus sûrement, jugez-en par vous-mêmes. Rappelez vous les beaux jours où, conduits par l'Esprit de Dieu, vous viviez sous son empire ; et opposez-les à ces jours tristes et fâcheux où vous avez commencé à vous remplir de l'esprit du monde. Si vous avez connu les sentiers de la justice, souvenez-vous de cette aimable paix que vous goûtiez en servant le Seigneur, de cette paix que le Saint-Esprit vous faisoit trouver dans l'assujétissement de vos passions à la raison et à la foi, dans l'onction de sa grâce et le calme d'une conscience pure, dans l'espérance si consolante et si précieuse d'un avenir pleinement heureux, et voyez si le monde, par ses faux plaisirs, a pu vous dédommager jusqu'ici

de ceux qu'il vous fait perdre, le monde dont l'esprit a été pour vous, non-seulement un esprit d'aveuglement et de vertige, mais encore de trouble et d'inquiétude par la révolte de vos penchans les plus déréglés, le vide de votre cœur et les remords de votre conscience; par la crainte des châtimens qu'un Dieu juste réserve au pécheur.

Voyez quel est ce monde auquel vous vous immolez. C'est un monde perfide, qui ne rit, à vos désirs, que pour vous mieux tromper, qui ne vous flatte que pour vous rendre aussi malheureux que lui, qui ne vous séduit que pour vous perdre. C'est un monde ingrat, bizarre et volage : vous le servez; et dès que vous vous en êtes fait une habitude, il cesse de vous en tenir compte. Il appesantit son joug, ou il ne vous paye que par des rebuts et des caprices; vous le quittez, et loin de vous regretter, il s'étonne quelquefois de ce que vous n'avez pas pris votre parti plutôt; vous mourez, et il vous oublie, ou s'il se souvient de vous ce n'est le plus souvent que pour relever vos foiblesses et flétrir votre mémoire. Voyez ce que vous lui sacrifiez; c'est votre tranquillité, c'est votre bonheur, ce sont peut être vos biens, votre santé, votre jeunesse, votre vie même et votre honneur. Que ne lui

sacrifie pas cette jeune personne, qui, livrée aux dangers de ce monde, et séduite par ses attraits et ses promesses, a contracté un engagement illicite, cet ambitieux qui a voulu s'élever à quelque prix que ce fût, cet homme qui travaillant chaque jour à entasser richesses sur richesses en est possédé bien plus qu'il ne les possède, et tous ceux qui sont les malheureuses victimes des passions qu'il inspire. Voyez quel est le fruit que vous retirerez de tous ces sacrifices. Hélas ! quand le monde vous seroit plus favorable, quand il ne feroit pas votre croix et votre tourment, quand bien même il vous rendroit heureux pendant quelques années, la scène changera enfin pour vous ; il viendra un moment où le monde sera forcé de vous abandonner, quand il ne le voudroit pas, où vous le quitterez, quels que soient les biens qui vous y attachent. Alors ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses, tout vous sera enlevé : alors voulez-vous savoir ce que vous laissera le monde, ouvrez les tombeaux de ceux qu'il a comblés de plus de faveurs, qu'il a le plus caressés, le plus flattés. Voilà ce qu'il vous laissera : un cercueil, de la pourriture et des vers. Mais il y a plus encore, et reconnoissez-le à ce dernier trait. Percez avec les yeux de la foi ces

abîmes profonds, l'affreuse et l'éternelle demeure de ceux qui ont vécu de la vie du monde et qui ont été animés de son esprit. Voilà ce que vous laissera le monde : le désespoir, la rage, une éternité de douleur, l'enfer. Maintenant levez vos regards vers le Dieu que je vous propose de servir ; quel est l'objet auquel vous allez vous immoler ? C'est un maître souverainement digne de vos hommages, souverainement parfait, bon, juste, fidèle dans ses promesses, magnifique dans ses récompenses, et qui s'est lui même immolé pour vous. Qu'exige-t-il que vous lui sacrifiez ? quelques plaisirs qui, à la vérité, flattent d'abord, mais dont les suites vous ont été si amères ; l'attachement à des richesses qui éblouissent, il est vrai, mais dont la soif ardente n'a fait qu'irriter de plus en plus vos désirs ; des penchans qui ne laissent pas d'avoir quelques attraits, mais qui, après tout, vous ont trompé sur le bonheur que vous cherchiez. Et quel sera le fruit du sacrifice que vous lui ferez ? une joie pure, une gloire constante, les consolations les plus douces, les sentimens les plus agréables, un Paradis anticipé sur la terre, et dans le Ciel la félicité la plus complette.

Quelle différence entre Dieu et le monde ! quel maître, et quel maître !

Avouez donc, M. F., que vous n'aviez jamais fait des réflexions assez sérieuses sur des objets aussi importans. N'êtes-vous pas désabusés maintenant des prestiges du monde ? N'êtes-vous pas convaincus que ce n'est pas là le guide et le maître que vous deviez suivre ? Ah ! ne restez plus partagé entre Dieu et le monde ; ne boîtez plus, comme parle le Prophête, entre l'un et l'autre. Si l'esprit du monde vous a fait trouver jusqu'ici la vraie lumière et la véritable paix, suivez-le ; mais s'il n'a fait que vous aveugler, vous troubler ; s'il n'y a que l'esprit de Dieu qui nous éclaire et qui nous tranquillise, appelez donc en vous cet Esprit-Saint par vos gémissemens et vos désirs. Pour n'être plus qu'à Dieu seul, faites un éternel divorce avec le monde, renoncez à ses maximes et à ses usages ; élevez-vous au-dessus de ses railleries et de ses mépris. Si vous l'écoutez, vous serez ses esclaves ; si vous composez avec lui, il vous accablera du poids de sa censure ; mais si vous le bravez, il finira par vous respecter, et vous l'enchaînerez à votre tour. Quoiqu'il en soit, vous serez bien dédommagés de ses suffrages par les fruits d'une piété solide, et par la récompense éternelle que je vous souhaite.

# SERMON

## POUR

## LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU.

### *Sur le Sacrement des Autels.*

*Cum dilexisset suos, dilexit usque in finem.*

**Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin.**

*Joan.* 13.

JÉSUS-CHRIST nous l'avoit bien prouvé, qu'il nous aimoit ; il avoit quitté le séjour de sa gloire pour venir habiter sur la terre. Egal en toutes choses à son Père, il s'étoit abaissé jusqu'à devenir semblable à nous. Tous ses instans avoient été marqués par des opprobres et des souffrances. Toute sa vie mortelle étoit un sacrifice qu'il faisoit à l'amour, et que pouvions-nous attendre de plus que la consommation de ce sacrifice sur la Croix ?

Cependant cet amour n'est pas satisfait. Epuisé en apparence par ce qu'il a déjà fait pour notre salut, il se reproduit sous une forme plus touchante encore ; il invente de nouvelles ressources, il perpétue ses grâces et ses faveurs ; J. C. devient l'aliment de nos ames, et

nous offre, dans un seul Mystère, le souvenir et l'abrégé de toutes ses merveilles.

Un Dieu caché sous les plus simples apparences pour recevoir nos hommages et demeurer parmi nous, un Dieu qui chaque jour s'immole sur nos Autels, et se rend une victime de propitiation pour le genre humain, un Dieu qui se donne à nous et nous sert de nourriture, n'est-ce pas là le dernier excès, le comble et l'assemblage complet de toutes les inventions, de tous les chefs-d'œuvre de l'amour ?

Ah ! M. F., la divine Eucharistie est donc, par excellence, le Sacrement de l'amour, comme l'appeloit St. Augustin. *Sacramentum pietatis ;* elle est, comme le disoit Saint Cyrille, le miracle de l'amour: *Miraculum amoris.* Hé ! qu'il est juste que nous en célébrions la mémoire par des fêtes solennelles, que nous exprimions notre reconnoissance envers J. C. par un hommage public, par des actions de grâces et des cantiques de louanges, et surtout que nous sachions lui rendre amour pour amour.

Pour embrâser vos cœurs de la plus vive flamme, je vais m'attacher aujourd'hui à vous faire comprendre combien est grand cet amour que J. C. nous témoigne dans l'Eucharistie ; et c'est le

sujet de ma première Partie. Je vous apprendrai ensuite quels sont les sentimens par lesquels nous devons répondre à cet amour ; et ce sera le sujet de la seconde. *Ave*, *Maria.*

## Première Partie.

Pour rassembler en peu de mots tous les témoignages que J. C. nous a laissés de la grandeur de son amour, dans le Sacrement de nos Autels, observez avec moi, M. F., qu'il n'y a rien qu'il ne fasse, dans ce Sacrement auguste, pour habiter au milieu de nous, pour s'unir à nous, qu'il n'y a rien de si précieux, qu'il ne nous donne dans l'Eucharistie, et rien même qu'il ne souffre pour nous faire de tels dons.

Je pourrois déjà vous rappeler tout ce que J. C. a fait dans les anciens temps pour préparer en quelque sorte l'adorable mystère qu'inventa son amour ; des figures sans nombre étoient destinées à l'annoncer aux hommes. Ici c'est un agneau pascal immolé dans le désert pour servir de nourriture au peuple de Dieu ; là c'est une manne céleste qui renferme toutes les délices que peuvent désirer et goûter les vrais Fidèles. Tantôt c'est un sacrifice offert par Melchisédec sous la même forme que celui qui s'offre

sur nos Autels, tantôt c'est un pain mystérieux donné par un Ange à un Prophête pour ranimer son courage et soutenir ses forces.

Des oracles et des promesses annoncent ce mystère plus clairement encore. Malachie voit en esprit cette hostie sainte immolée dans toutes les parties du monde; David s'écrie, dans un saint transport : *Le Seigneur renouvelle le souvenir de toutes ses merveilles en donnant une nourriture à ceux qui la craignent.* L'époux des cantiques invite ses amis les plus chers à s'asseoir à sa table, à faire usage de l'aliment précieux qu'il leur offre, à s'enivrer à la coupe sacrée qu'il leur présente. *Venez*, dit J. C. lui-même, sous l'emblême de la sagesse, *manger le pain que je vous ai préparé; buvez le vin que j'ai mêlé pour vous.* Partout ce tendre Epoux de nos ames nous apprend qu'il fait ses délices d'être avec les enfans des hommes, partout il se montre occupé du grand projet qu'il a conçu. Il semble, M. F., que le moment où il doit contracter avec nous l'union la plus intime ne viendra jamais assez tôt au gré de ses désirs..... Il arrive, enfin, ce moment attendu et préparé par un Dieu; et quel instant choisit-il? celui où il est prêt à mourir pour le genre humain. C'est alors qu'il prend du pain et qu'il dit : *Mangez;*

*ceci est mon Corps*, qu'il prend du vin, et qu'il dit : *Buvez ; ceci est mon Sang qui sera versé pour vous. Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi.*

Mais ici, M. F., que de merveilles J. C. opère en notre faveur ! Les lois les plus constantes de la nature ne l'arrêtent pas ; son amour les détruit, les renverse en un moment. Les substances sont changées ; l'homme parle, et Dieu obéit à sa voix. J. C. glorieux et immortel se resserre dans l'étroit espace des symboles et des apparences. O Ciel! est-ce donc là le Verbe divin, celui qui a tiré du néant ce vaste univers, qui d'un souffle de sa bouche a donné la vie au monde, qui a étendu les Cieux et qui a tracé aux astres la route qu'ils doivent tenir ; qui ébranle la terre, et les nations tremblent ; qui lance ses foudres, et les méchans sont épouvantés ? Est-ce là ce Dieu immense, infini, le Dieu fort et le seul être véritablement grand ?

Ici sa majesté est ensevelie sous des ombres, il est caché, anéanti et ne se découvre qu'à ma foi. Mais à travers ces voiles, je le reconnois à son amour. Il eût craint, M F. (réflexion bien touchante pour des cœurs sensibles), il eût craint ce Dieu infini en bonté comme

a-t-il de plus injuste que notre indifférence ? Ajoutez à tant de prodiges, ô mon Dieu, celui d'amollir la dureté de notre cœur et de nous mettre en état de profiter de vos dons.

Et quels dons, M. F., J. C. ne nous fait-il pas dans l'Eucharistie, tous les dons du Ciel, tous les trésors de la grâce, toutes les richesses de la divinité ? Il ne demande qu'à les répandre sur nous ; il possède tous les biens, et pour que nous puisions à la source de toute grâce excellente et de tout don parfait, il se donne lui-même. O le premier de tous les dons ! c'est un Dieu que je reçois, un Dieu, le souverain Seigneur, le souverain Maître du Ciel et de la terre, le souverain arbitre de nos destinées, celui par qui j'existe, et devant qui je ne suis qu'un vil amas de cendre et de poussière. O Dieu ! quelle gloire pour moi de vous être uni si étroitement, et qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez ainsi vous souvenir de lui ? Vous vous donnez à moi, vous qui êtes si grand, si puissant, si admirable, à moi l'ouvrage de vos mains et qui suis autant au-dessous de vous que le néant est éloigné de l'être et le fini de l'infini ; vous qui réunissez toutes les grâces, toutes les vertus et tous les charmes, à moi, si imparfait et si borné,

vous,

vous, Seigneur, le Dieu de toutes richesses, source de lumière, de force et de sainteté, moi, si pauvre, si aveugle, si foible et tout couvert des misérables restes du péché. Hélas ! les puissances célestes, ces intelligences pures qui vous contemplent, qui vous aiment, tremblent en votre présence. Le Ciel retentit de vos louanges, tout l'univers est rempli de votre gloire, et vous vous donnez à moi ! Après un tel don, que me reste-t-il à désirer, puisqu'il renferme tous les autres ? C'est là, M. F., c'est dans la divine Eucharistie qu'est le salut de notre ame, et que lui sont appliqués les mérites de J. C. Là il la purifie, dit un grand Saint, il l'embellit, il l'embrâse, il lui communique la lumière et la chaleur, la connoissance et l'amour ; il lui apprend à mépriser les fausses grandeurs de la terre, pour ne plus se glorifier que dans le Dieu qu'elle possède ; il la détache des folles joies du siècle pour lui faire goûter des délices plus pures et une paix inaltérable ; il la prémunit contre les assauts du démon, de la chair et du monde ; il entretient en elle la vie de la grâce, et lui laisse la plus ferme assurance de la gloire à laquelle il la destine ; il la nourrit du pain des forts, de la manne des vainqueurs, et lui donne ainsi comme un gage de sa vic-

toire et de son immortalité. Là il devient pour elle une victime qui expie ses péchés, un Pontife qui intercède en sa faveur, un médiateur qui la réconcilie avec son juge, un Sauveur qui n'épargne rien pour la conduire au salut; il y devient, pour l'ame fidèle, un père, un époux, un ami. O mon Dieu! ma gloire, mon salut, ma force, dans ce Sacrement je trouve tout ce qui peut flatter mon cœur, puisque je vous trouve tout entier vous-même. O mon bien-aimé! les délices de mon ame, que le Ciel et la terre, avec toute leur magnificence, se taisent et se cachent devant vous, tout ce qu'ils ont de beauté n'est qu'une ombre de vos charmes, et n'approchera jamais de ce que je trouve en vous lorsque vous daignez vous unir à moi.

Mais ce qui augmente le prix du bienfait et ce qui nous rend l'amour de notre Dieu plus sensible encore, c'est tout ce qu'il souffre, c'est ce qu'il a bien voulu souffrir pour se donner à nous. Il savoit, quand il a institué le Sacrement de son corps et de son sang, à quels outrages il s'exposoit lui-même, et tout ce qu'il devoit lui en coûter un jour. Vous vous rappelez, M. F., à quels attentats se sont portés contre lui des esprits fiers et indociles, des hommes

présomptueux que le démon de l'hérésie infecta de son poison. O triste souvenir! quels blasphêmes leurs bouches n'ont-elles pas vomi contre le mystère ineffable de son amour ? que n'ont-ils pas fait, qu'ont-ils omis pour l'avilir et l'anéantir ? O Dieu ! mon esprit se trouble et frémit !... que d'affreuses images se retracent en foule à ma mémoire ! Les Temples profanés, les Autels renversés, les tabernacles brisés, les vases sacrés souillés par des mains impies, le Saint des Saints tiré de son repos auguste pour être en butte à de nouveaux opprobres, les ministres de ce Sacrement immolés par la rage, la robe du Seigneur déchirée, le troupeau dispersé, les Vierges.... ah ! ma langue se glace et n'achève qu'avec peine. Jetons un voile sur toutes ces horreurs, et qu'elles ne nous fassent pas oublier que ceux qui s'y sont livrés sont nos frères. O amour, amour d'un Dieu qui a voulu souffrir toutes ces choses pour se donner à nous ! Il savoit encore, et c'est ce qui l'affligeoit davantage ; il savoit que des enfans de son Eglise, indignes enfans d'une telle mère, seroient les premiers à lui faire violence ; violence sourde et cachée, mais qui n'en est que plus sensible. Il voyoit le peu de respect des uns en sa présence, le peu de prépa-

ration des autres pour s'unir à lui. Il les voyoit négligeant toute épreuve, bannissant toute crainte, étouffant tout remords, à la face du Dieu vivant ; sans égards pour son Fils, se montrer, s'approcher, lui donner un baiser sacrilége, recevoir, ou plutôt ravir indignement l'aliment précieux qu'il n'a réservé qu'aux ames pures, et le crucifier mille fois en le livrant à un cœur corrompu et au démon qui le possède. Quel état pour un Dieu ! Il voyoit tant de Chrétiens lâches, indifférens, insensibles à sa tendresse, négliger, sous de vains prétextes, son Temple, ses Autels, son sacrifice, la participation de son Corps, tous les témoignages de son amour, et prétendre encore l'honorer par leur faux respect et leur indifférence. Voilà tout ce que J. C. apercevoit, tout ce qu'il lisoit dans l'avenir, voilà à quoi il se condamnoit, en quelque sorte, lorsqu'il disposoit toutes choses pour demeurer au milieu de nous et s'unir à nous. Mais le véritable amour, en faisant tout entreprendre, apprend à tout souffrir. J. C. ne refusera pas d'être si cruellement outragé pourvu qu'il devienne la consolation, la nourriture et la force de l'ame vraiment fidèle, et l'amour des uns le dédommagera suffisamment de l'ingratitude des autres. Ah ! qu'il est donc vrai,

ô mon Dieu, que votre amour est un feu dévorant dont rien ne peut modérer les ardeurs ? Hélas ! qu'est-ce qui sait aimer comme vous ? Qu'est-ce qui consentira à se voir déshonoré pour ce qu'il aime.

Ah, M. F. ! pourrions-nous bien, comme tant d'autres, regarder d'un œil indifférent la charité de notre Dieu ? Nous rougirions d'être ingrats envers les hommes. N'y aura-t-il que Dieu seul pour qui nous n'ayons pas honte de manquer de reconnoissance ? donnons lui donc enfin des témoignages de la nôtre. Entrons dans tous les sentimens qu'exigent de nous les marques si touchantes qu'il nous donne de son amour dans le Sacrement de nos Autels. C'est le sujet de ma seconde Partie.

## SECONDE PARTIE.

Pour répondre, autant qu'il est en nous, à tout l'amour qu'un Dieu nous témoigne dans l'Eucharistie, nous devons être pénétrés d'une foi vive sur cet adorable mystère, d'un saint respect pour la présence réelle de J. C. dans ce Sacrement, et enfin, d'un tendre amour, d'un amour effectif qui nous engage à profiter avec soin du don qu'il renferme.

La foi doit être ici le principe et le fondement de toutes les autres dispositions, c'est par elle que nous connoîtrons tout le prix de ce que J. C. fait pour nous, et que nous nous sentirons portés à lui rendre tous les hommages qui lui sont dûs. Cette foi est appuyée sur l'évidence du sens littéral des paroles de J. C., lorsqu'il promit, lorsqu'il institua le Sacrement de nos Autels et qu'il invita si fortement ses Disciples et tous les Fidèles à y participer.

Telle est, en effet, la promesse : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde, car ma chair est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage.*

Telle est l'institution : *Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous.*

Telle est, enfin, l'invitation qui répond à l'institution et à la promesse :

*Celui qui se nourrit de ma chair vivra pour moi ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme vous n'aurez point la vie en vous.*

En est-ce assez, M. F. ? ces paroles sont assez précises, et ne faudroit-il pas résister à toute la force du langage humain pour détourner, à un sens figuré, des expressions qui ne présentent à l'esprit que la réalité la plus parfaite ?

Aussi n'est-ce pas dans un sens figuré que les ont entendu les Juifs, puisqu'ils en furent scandalisés, et toutefois J. C. si jaloux du salut des ames ne leva point ce scandale. Ce n'est pas dans un sens figuré que les a entendues l'Apôtre dans sa première Epître au peuple de Corinthe; ce n'est pas dans ce sens que les ont entendu les Disciples des Disciples du Seigneur, tous les Saints Docteurs, tous les Pères de l'Eglise, un S. Ignace, dans le premier siècle; un S. Justin, un S. Irénée dans le second; les Origène, les Cyprien dans le troisième; tous ceux qui leur ont succédé de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Ce n'est pas dans ce sens que les a entendu l'Eglise universelle sans cesse conduite, éclairée, animée par l'Esprit-Saint et la seule règle suffisante de notre foi, puisque toute autre ne donne lieu qu'à des contestations qu'on ne peut sans elle terminer.

Hé! quoi donc? J. C. en s'expliquant sur un objet si important, aura donné à tous les Fidèles, par des expressions impropres et figurées, l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle? Quoi! personne, jusqu'aux Docteurs de nos jours, ne se sera aperçu du véritable sens des paroles de J. C., ou si jamais on les a entendues dans un autre sens que nous, on aura laissé

s'introduire parmi tous les peuples un dogme tel que celui que nous croyons sans réclamer dans aucun temps contre l'erreur ? Mais ce dogme offre un mystère incompréhensible, direz vous, et si c'est une raison pour le rejeter, il faudra donc aussi rejeter tous les autres mystères de la Religion ? Ce ne sera donc plus qu'en figure que le Verbe s'est fait chair, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié dans cette même chair qu'il a prise pour nous ? Ce dogme est incompréhensible, il est vrai, mais que de choses que nous ne comprenons pas dans la nature et que cependant la raison même nous démontre ? Et, où en serions-nous, si nous ne devions croire que celles dont nous pouvons dire pourquoi et comment elles se font ? Mais quoi donc ! esprits finis, intelligences bornées que nous sommes, refuserons-nous à Dieu le pouvoir de faire plus que nous ne pouvons comprendre ? Et, ne cesseroit-il pas d'être Dieu ? ses merveilles ne cesseroient elles pas de mériter ce nom, si l'entendement humain devoit en être la mesure ? Je ne comprends pas ce Mystère, j'en conviens, mais n'est-ce pas assez que Dieu l'ait révélé, que son Eglise me le propose, pour fixer ma raison à le croire. Je l'écoute, je la suis, cette raison droite et pure, en

m'assurant de la révélation divine, de l'enseignement de l'Eglise, et en cessant de raisonner dès qu'il est certain que Dieu a parlé. Et, quel autre motif, ô mon Dieu, dois-je chercher à ma soumission, que votre autorité même ? Mes conjectures, mes prétendus raisonnemens sur les choses qui sont si fort au-dessus de la portée de mon esprit, mes sens peuvent me tromper, mais votre parole est infaillible. O vous qui vous êtes si malheureusement égarés ! Disciples aveugles d'un maître fidèle, lorsque nous vous proposons ce dogme de notre foi, vous vous écriez, comme autrefois les Juifs : Ce discours nous paroît dur. *Durus est hic sermo.* Hélas ! il ne vous paroît tel, répond Saint Augustin, que par un effet de la dureté même de votre cœur. *Durus est hic sermos, durus sed duris.* Si ce cœur étoit plus sensible il comprendroit mieux ce que peuvent la charité immense de notre Dieu et la force inviolable de son pouvoir ; il pèseroit ses merveilles dans la balance de l'amour, et bien loin de s'en faire un sujet de scandale, il n'y trouveroit que des sujets de louanges et des motifs de reconnoissance. O peuple infortuné ! n'opposez plus aux bontés de votre Dieu un cœur indifférent ; n'opposez plus à sa parole un esprit indocile, cessez d'errer autour

de la ville sainte, comme les Israélites, sans Temple, sans Autel, sans sacrifice, et de vous repaître encore d'ombres et de figures. Membres toujours chers, rentrez dans l'unité, incorporez-vous dans la vérité de la chair et du sang du Sauveur.

Mais vous, Chrétiens, enfans de l'Eglise, que vous êtes heureux si cependant votre foi est telle qu'elle devroit l'être! Hélas! nous croyons, mais le plus souvent c'est d'une foi languissante et stérile, plus injurieuse en quelque sorte, à Dieu que l'incrédulité même. Nous croyons, mais c'est d'une foi volage et dissipée qu'accompagnent l'irrévérence, les profanations et les scandales; ce n'est pas même de la foi des démons qui tremblent devant le Saint des Saints, partout où il leur fait sentir sa présence. Hé quoi, M. F.! nous faisons profession de croire que dans le Sacrement de l'Eucharistie est renfermée toute la plénitude de la divinité unie à l'humanité sainte de J. C.? Nous savons et nous croyons que sur les Autels réside la majesté suprême du Roi des Rois, que du fond de ce tabernacle il nous voit, il nous entend, il est le témoin de toutes nos démarches, il démêle nos intentions les plus secrètes, que là il exige que nos pensées, nos désirs, nos actions, se rapportent directement à lui et que

rien de profane n'interrompe l'attention, ou ne souille l'hommage qui est dû à son auguste Sacrement ? Nous le croyons, cependant, le dirai-je à la honte de tant de Chrétiens infidèles en présence et sous les yeux de J. C. même. Quelles pensées bizarres occupent leur esprit ! quels désirs vains ou déréglés remplissent leurs cœurs ! Quels discours frivoles, quels entretiens, peut-être, plus sacriléges encore, détournent toute leur attention ! Quel air distrait, quels mouvemens de tête, légers ou arrogans ! Quelles contenances négligées et peu séantes ! Quel appareil de luxe, de faste et de mondanité se mêlent à leurs adorations ! Le foible s'en scandalise, le juste en est indigné, l'impie s'en prévaut contre la foi, l'hérétique en triomphe. Ah ! sont-ce donc là, en effet, pour le Dieu des Chrétiens des marques de respect et d'honneur ? N'est-ce pas un jeu, ne sont-ce pas des insultes, ô mon Dieu, plutôt que des actes de Religion ? O Chrétiens indignes ! venez-vous dans son Temple et au pied de ses Autels rendre vos hommages à J. C., ou lui ravir ceux qui lui sont offerts et le déshonorer ?

Transportez-vous dans les palais des Rois, de ces maîtres de la terre, qui sont sujets, comme les autres hommes, à la corruption et au temps, et qui n'ont

qu'un règne passager ; ne voyez-vous pas, dit Saint Chrysostôme, avec quel respect on se trouve en leur présence, comme on garde devant eux un profond silence, comme on est immobile et sans voix, par un effet ou saisissement de la crainte qu'ils inspirent ; passez chez les peuples idolâtres, ces adorateurs superstitieux des ouvrages de leurs mains ; considérez-les prosternés devant les idoles qu'ils se sont faites, et voyez comme ils tremblent devant elles. Hé quoi donc ! le vrai Dieu, parce qu'il daigne voiler à nos yeux, dans un mystère ineffable, tout l'éclat de sa gloire sera-t-il le seul qu'on ne respecte pas ; et n'est-il pour nous un Dieu que lorsqu'il fait entendre son tonnerre ? Voulez-vous comprendre, disoit encore Saint Chrysostôme, toute la dignité du Sacrement que vous profanez, ne vous arrêtez pas à le comparer avec ce qu'il y a de plus auguste sur la terre ; vous ne trouveriez ici-bas, que des grandeurs vaines et fragiles ; mais que votre esprit s'élève jusqu'aux Cieux ; contemplez l'homme Dieu assis sur le trône de l'Eternel, environné d'un Océan de lumières, entouré de ses Anges qui l'adorent, exalté sans cesse par une multitude innombrable de Saints qui publient ses louanges, glorifié par ce concert admirable de tous les célestes

corps, et du sein de son repos, d'un seul acte de sa volonté, faisant taire, quand il le veut, toute la nature. Etonné, ravi de ce spectacle, abaissez maintenant vos regards, ramenez-les sur ces Autels, vous y retrouverez, sous les plus simples espèces, ce même Dieu que vous avez vu élevé au plus haut des Cieux, vous y retrouverez le Ciel sur la terre. Ah ! si le voile de chair qui nous cache les objets spirituels et célestes pouvoit tomber pour un moment, si nous pouvions apercevoir ce qui se passe sur l'Autel, et surtout à l'instant où J. C. s'immole ; grand Dieu ! quelle impression cet aspect ne produiroit-il pas sur nous? Les Archanges, les dominations et les trônes environnent le lieu saint, ils adorent l'Agneau de Dieu et se prosternent devant lui; ces esprits bienheureux célèbrent sa bonté par des actions de grâces et des chants d'alégresse. J. C. glorieux intercède pour les hommes ; le Ciel s'ouvre à sa voix, et tout se tait pour l'entendre. Son père, du sein de sa grandeur, jette sur lui des regards de complaisance et d'amour. Touché de son sacrifice, de ses prières et de ses mérites, il verse sur les cœurs bien préparés des torrens de grâce, et leur applique le prix du sang de son Fils.

Ce Fils adorable se communique tout

entier aux ames fidèles ; il s'unit à elles, il s'incorpore avec elles, et quitte l'Autel où il s'est offert pour consommer son sacrifice dans leur cœur. Maintenant il dérobe ce spectacle à nos foibles regards, maintenant il est pour nous un Dieu caché ; il est comme anéanti par un effet de son amour ; mais il n'en est pas moins ce Dieu à qui toute puissance a été donnée aux Cieux et sur la terre, qui fait le bonheur de ses Saints et qui viendra, à la fin des temps, au milieu des splendeurs de sa gloire, juger le monde qu'il a racheté. Alors et quand il paroîtra sur une nuée éclatante, les hommes sècheront de frayeur, et aujourd'hui ces mêmes hommes, vils esclaves des sens, oublient votre grandeur, ô mon Dieu ! dès qu'elle ne se fait plus sentir. Vous semblez la perdre à leurs yeux lorsque vous daignez la voiler.

Hélas ! autrefois les Justes à qui Dieu ne se communiquoit que d'une manière imparfaite et ne donnoit que de foibles signes de sa puissance, s'humilioient, s'anéantissoient devant sa majesté, et recevoient, avec le plus profond respect, les témoignages de sa bonté. Nous-mêmes nous n'oserions approcher qu'avec un saint respect du bois sacré de la vraie Croix, parce qu'elle a été teinte du sang de J. C., et nous ne respectons pas,

dans l'Eucharistie, la présence de ce même corps qui y a été attaché. O funeste impression de l'habitude ! s'il n'y avoit qu'un lieu dans l'univers où J. C. perpétuât son auguste Sacrement, qu'un seul Autel où il voulût encore s'immoler, qu'un seul jour dans l'année où il nous fût permis de lui présenter le tribut de nos louanges, je vous le demande, M. F., avec quel tremblement, quelle humilité, quel respect ne le lui offririons-nous pas ? Ah, Seigneur ! parce que votre amour vous reproduit en plus de lieux, et dans tous les momens, en êtes-vous donc moins grand et moins digne de nos hommages ?

O vous célestes intelligences, Anges protecteurs de nos Temples, suppléez, par vos adorations, à celles qu'on lui refuse. O mon Dieu ! que ne puis-je vous adorer moi-même d'une manière aussi parfaite que ces intelligences pures, que ces esprits bienheureux qui vous contemplent sans nuage. Ah ! du moins, à ma foi, à mon respect pour vous, dans le Sacrement de nos Autels, je joindrai encore le tribut de mon amour.

Hé, M. F. ! où J. C. doit-il s'en promettre davantage que dans le chef-d'œuvre de sa charité envers les hommes. Il s'y offre pour nous comme victime à son Père. Il y nourrit notre ame de l'aliment

le plus précieux ; il y est toujours présent pour demeurer toujours au milieu de nous. Marquons-lui donc notre reconnoissance et notre amour en nous unissant tous les jours à son sacrifice, en participant souvent à sa table sainte, en le visitant dans son temple et en lui rendant les hommages les plus solennels.

Quoi ! J. C. s'immole de nouveau pour les hommes ; non content de s'être offert sur la Croix, il a voulu, en renouvelant tous les jours cette oblation sainte, quoique d'une manière non sanglante, laisser à son peuple un sacrifice permanent ; et nous, M. F., nous serions assez ingrats, assez insensibles, pour ne tenir aucun compte à J. C. de ce monument éternel de ses souffrances et de sa tendresse ? Chrétiens lâches et indifférens, nous refuserons-nous, sous mille vains prétextes, de prendre part à l'acte le plus grand, le plus important du Chrétien ? Mais n'est-ce pas dans le sacrifice de la Messe que nous trouvons de quoi glorifier Dieu d'une manière vraiment digne de lui, et que nous l'honorons de la manière la plus avantageuse pour nous ? N'est ce pas là que le Fils de Dieu nous applique ses mérites, qu'il nous ouvre tous ses trésors, qu'il nous unit à lui comme des membres à leur chef, et qu'il nous apprend

à lui rendre, en son propre nom, des actions de grâces qui répondent à ses bienfaits ? O Jésus ! étonné de vos merveilles, je ne savois comment les reconnoître dignement ; je vous donnois mon cœur, mais il est foible, il est fragile et imparfait ! Ah ! c'est en vous-même, c'est dans la victime qui s'immole sur les Autels que je trouve, ô mon Dieu, de quoi vous marquer ma reconnoissance et vous payer de vos faveurs. Mais si j'en sens tout le prix, ce ne sera pas assez pour moi d'assister à son sacrifice, je dois aussi lui témoigner mon amour en m'empressant à participer à son corps. Ah, M. F. ! J. C. nous appelle et nous nous éloignons de lui, il nous appelle pour se donner à nous, pour nous nourrir de sa chair, nous transformer en lui, nous rendre semblables à lui, et nous ne répondons pas à ses invitations les plus pressantes, et nous le négligeons, nous l'abandonnons ? Est-ce donc répondre à l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, que de borner le nôtre à des communions de précepte sans le lui marquer par des communions de choix, des communions ferventes et redoublées, telles que la véritable charité les inspire ? Ah ! si nous aimions bien, nous languirions sans cesse après l'objet de notre amour. Tous nos désirs seroient de le

posséder, nous mettrions tous nos soins à nous en rendre dignes. Conduits par l'espérance, nous approcherions souvent de la table sainte pour nous y unir à J. C., nous le recevrions dans nous et nous ne voudrions plus que nous perdre, nous oublier tout entiers dans lui. Alors nous donnerions à J. C. un saint baiser, alors le Ciel s'ouvriroit sur nous pour répandre en notre faveur ses bénédictions et ses grâces, et nous trouverions tout en J. C., pénétrés et comme enivrés du sentiment de notre bonheur. Dieu est tout en moi, dirions-nous, Dieu est tout pour moi, il remplit mon cœur, et que me reste-t-il à désirer, lorsque je vous possède ? Viles créatures qui ne pouvez contenter mon cœur, monde trompeur qui êtes assujétis à la vanité, ou qui êtes la vanité même, que m'offririez-vous qui pût compenser les avantages dont je jouis ?

Mais je dis plus, si nous aimions véritablement J. C. nous chercherions à conserver des avantages si précieux, et à nous les rappeler chaque jour à l'ombre de ses Autels; à l'assistance journalière à son sacrifice, à des communions fréquentes et faites avec des dispositions saintes, nous joindrions encore des visites assidues. Chaque jour nous saurions mettre à part quelques momens pour

venir dans le Temple nous entretenir seul à seul avec Jésus, lui parler de ses bienfaits, de ses charmes, de nos désirs, de nos besoins, de notre foiblesse et de notre amour. Ici un Dieu habite au milieu de nous, sans cesse il s'y rend présent pour écouter nos vœux ; à l'entrée de son palais point de barrières, point de gardes qui veillent pour en défendre l'approche et pour rendre redoutable la majesté du Monarque qui y préside ; il n'y a point ici de distinctions de grands ni de petits, de riches ni de pauvres, tous, sans exception, sont admis ; et cependant presque tout le jour J. C. est seul. O hommes aveugles ! allez encore une fois dans la maison des Grands, et là considérez les assiduités, les hommages qu'on leur rend. Pourquoi ? pour en obtenir un regard, une parole, tout au plus des biens frivoles et passagers. Ah ! ici vous êtes à la source des véritables richesses, et vous ne voulez pas y puiser. Ici vous recevriez les grâces les plus abondantes, les biens les plus durables, et vous les négligez. Ici, encore, J. C. prendroit part à vos maux, il vous soulageroit, il vous consoleroit, il se feroit entendre à votre cœur, il suspendroit vos inquiétudes, il charmeroit vos peines en vous inspirant la confiance la plus douce et les sentimens les plus

tendrés, vous trouveriez dans ces entretiens secrets une onction qui ne se rencontre point ailleurs; plus vous seriez attentifs à l'écouter, plus vous seriez dociles à sa voix, et plus il vous feroit éprouver ces impressions vives et pénétrantes qui ravissoient les Saints, qui les transportoient hors d'eux mêmes, qui leur faisoient verser des larmes qu'ils n'auroient pas changées contre tous les plaisirs du siècle. C'est alors que vous vous écrieriez avec le Roi Prophête : O mon Dieu que vos tabernacles sont aimables en votre présence ! Mon ame, épuisée par ces tendres désirs, brûle, languit et ne peut contenir ses transports et sa joie. O mon Dieu! vos Autels seront toujours l'objet de mon empressement et le lieu de mon repos; ceux-là seuls sont heureux qui habitent dans votre maison. Mais à quoi bon vous peindre ces chastes délices, si vous refusez d'en faire l'épreuve, si la sécheresse, peut être, des premiers entretiens vous rebute, si vous ne vous donnez pas le temps d'apprendre à converser avec J. C. Pour moi, ô Jésus ! puisque vous daignez me recevoir, me permettre de vous visiter, de m'entretenir avec vous, ah ! je ne serai point ingrat, je ne méconnoîtrai point votre amour, je ferai de cet exercice une des plus douces occupations de ma vie.

Je ne me bornerai pas cependant à ces

témoignages secrets de mon amour pour vous ; je rendrai mon hommage public et éclatant dans les jours de votre triomphe, je m'unirai à tout ce peuple fidèle, je l'inviterai à redoubler ses Cantiques, je mêlerai ma voix à ses concerts de louange, je contribuerai de tout mon pouvoir à la décoration de vos Autels, à la magnificence de votre culte. Inspirés par le même zèle nous n'épargnerons rien de ce qui peut servir à votre gloire. Ah, M. F. ! cette gloire de notre Dieu a été si souvent outragée dans son adorable Sacrement : faisons-lui dans ces jours toute la réparation qui dépend de nous. Jésus-Christ lui-même s'abaisse, s'anéantit dans l'Eucharistie. Compensons du moins par nos adorations la profondeur de ses abaissemens. Que le peuple choisi s'assemble autour de l'arche qui renferme le Saint des Saints ; qu'une nombreuse cour se forme autour de lui ; depuis le sujet jusqu'au Monarque que tout se prosterne en sa présence, qu'à l'aspect de la Divinité toute dignité disparoisse, et que chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages ; que nos places publiques soient jonchées de fleurs, qu'on les décore des ornemens les plus précieux ; élevons-lui de toute part des Autels ; que l'encens fume sur son passage, et du couchant à l'aurore que son triomphe s'étende sur toutes les

nations éclairées par la foi. O l'aimable triomphe ! ô le beau spectacle, et qu'il a d'attraits, ô mon Dieu, pour un cœur qui vous aime !

Mais, Chrétiens, prenez-garde que ces saintes cérémonies ne dégénèrent en des cérémonies vaines où la curiosité seule attire, où la dissipation règne, où l'on soit plus occupé de l'éclat qui s'y rencontre que de la présence de J. C. Ne démentons pas ces honneurs que nous lui rendons pas de nouveaux outrages ; que l'hérétique frappé des témoignages de notre foi, édifié des marques de respect qui les accompagne, convaincu du zèle de la charité tendre qui les anime, reconnoisse à cet air touché, pénétré, attendri, qui naît du sentiment, que c'est ici l'amour qui rend hommage à l'amour ; que saisi d'étonnement, enchanté par ce magnifique appareil et plus encore par toutes les preuves d'une piété sincère, il y trouve comme un reproche à son obstination. Que des yeux l'impression se communique à son esprit et à son cœur, que le voile qui l'aveugloit tombe enfin, qu'il se déclare, qu'il se joigne à la multitude, qu'il se mette lui-même sans différer à la suite d'un Dieu vainqueur, et qu'il apprenne à le glorifier avec nous sous les ombres de l'Eucharistie jusqu'à ce que nous puissions le glorifier *tous* ensemble sans ombre et sans nuage *dans* l'éternité que je vous souhaite.

# SERMON
## POUR UNE PRISE D'HABIT
## OU
## PROFESSION RELIGIEUSE.

*Elige :* choisissez.
*Deut.* 30.

C'EST, ma chère sœur, le choix le plus important que je viens vous proposer, le choix d'un état d'où dépend votre bonheur pour cette vie, d'où dépend votre sort pour l'éternité.

Je pourrois vous dire avec plus de zèle, peut-être, que de véritables lumières : choisissez entre Dieu et le monde ; mais le choix seroit tout fait ; et vous resteroit-il à balancer ? Non ; je viens vous dire avec plus de vérité : Dieu se trouve dans toutes les situations, dans tous les états, dès que c'est Dieu seul que l'on recherche. Il se trouve dans le tumulte et les embarras du siècle comme dans la retraite et le silence du cloître ; dans la société qui unit deux époux par des liens sacrés comme dans l'état saint qui consacre les Vierges et donne des épouses à J. C. ; dans le monde comme dans la Religion ; mais de ces états opposés que Dieu a faits pour sa gloire

et pour le salut des hommes, qui ramènent également à lui, quoique par des routes différentes, voyez quel est celui auquel Dieu vous appelle, et choisissez.

Ce n'est point à moi à prévenir ce choix et à fixer vos résolutions. Je ne dois que vous éclairer et vous mettre en état de vous déterminer avec sagesse. Pour y réussir j'écarterai avec soin tous les préjugés que vous auriez pu vous former, et je m'attacherai à vous donner une juste idée de la vie du monde et de la vie religieuse, par rapport au salut. A l'égard de l'une, je dis : ma chère sœur, que non-seulement on peut se sanctifier dans le monde, mais même qu'avec une piété solide il s'en faut bien que le salut y soit aussi difficile que les mondains se plaisent à le penser ; et ce sera le sujet de ma première Partie. A l'égard de l'autre, j'ajoute qu'avec une vocation bien décidée et l'heureux choix d'une maison vraiment sainte, on se sauve plus aisément dans la Religion ; c'est le sujet de la seconde. Avec les précautions que je prends, ne craignez point que mon zèle vous égare. Ministre du Dieu vivant, je ne consulte ici d'autre intérêt que celui de la vérité. Et vous qui vivez au milieu des dangers du siècle, puissiez vous trouver dans ce discours de quoi vous consoler, vous instruire et vous édifier ?

## Première Partie.

C'est, ma chère sœur, un préjugé dangereux et malheureusement trop répandu, qu'il est comme impossible de se sauver dans le monde. Dangereux, pourquoi! Parce que les personnes du siècle s'autorisent de ce prétexte pour donner un libre cours à leurs passions, n'ayant pas, disent-elles, assez de forces pour les surmonter; parce que la vertu, foible encore et timide, se décourage à la vue d'obstacles qu'elles se grossit à elle-même et qu'elle néglige de vaincre, après s'être accoutumée à les regarder comme invincibles; parce que la piété tendre et délicate s'alarme trop aisément d'un état où Dieu l'avait placé, sort des voies que la Providence lui avoit marquées et prend pour vocation à l'état religieux, un esprit inquiet et changeant qui devroit bien plutôt l'en éloigner; parce qu'enfin l'impiété elle-même s'arme de cette prétendue impossibilité du salut dans un certain monde, pour répandre des nuages jusques sur la religion, en donnant un caractère odieux à la sévérité de sa morale, tant les extrémités se touchent, tant il est vrai qu'en matière de Religion une opinion fausse entraîne souvent les conséquences les plus funestes et conduit de proche en proche aux excès les plus opposés.

Non, ma chère sœur, le salut dans le monde n'est certainement pas impossible, je dis plus, avec une piété solide, il n'y est pas, à beaucoup près, aussi difficile qu'on le pense.

Et d'abord, c'est une vérité que la raison nous annonce et que la foi nous confirme, que Dieu a fait le salut pour tous les hommes. Dieu bon, souverainement bon, n'a créé des êtres intelligens que pour les rendre heureux, en les faisant naître pour la société civile, en les unissant par des nœuds que forme la nature, qu'avoue et que consacre la Religion; en leur apprenant à respecter et à chérir les doux noms de fils, d'époux et de père, il n'a pas voulu les dépouiller du droit imprescriptible, si j'ose ainsi parler, de prétendre au bonheur; que dis-je, il a voulu leur en assurer les moyens et les leur faire trouver dans la fidélité à remplir les devoirs que ces noms sacrés leur imposent.

Et J. C. le sauveur des hommes, en leur apportant une loi de grâce et d'amour, seroit-il venu anéantir parmi eux tous les droits de l'humanité et y effacer les saintes lois de la nature; seroit-il venu leur rendre le salut plus difficile en le renfermant dans le cercle étroit d'un petit nombre d'ames appelées à des voies peu communes? Non sans doute; il est venu au contraire perfectionner ce que la nature n'avoit,

pour ainsi dire, qu'ébauché ; il est venu ennoblir, épurer, sanctifier ce qu'elle n'avoit pu élever par ses propres forces à un certain degré de mérite ; il est venu donner à l'état primitif, à celui qui est le principe de tous les autres, une consistance que la raison toute seule ne lui avoit pas jusques-là suffisamment assurée, et élever, ce qui n'étoit encore qu'un contrat social, jusqu'à la dignité du sacrement ; mais sur-tout il est venu adoucir les devoirs et les rendre plus faciles en les faisant accomplir par la charité. Le verbe de Dieu, son fils et sa sagesse, après avoir présidé du haut des cieux à l'arrangement et à la distribution des états qui concourent au bien général et à l'harmonie de la société, n'a pas prétendu détruire son propre ouvrage en disant anathême à toutes ses conditions différentes que la Providence avoit instituées. Ah ! bien loin de là, il a attaché à chacune d'elle les grâces qui lui sont propres, ces grâces d'état d'autant plus abondantes que les devoirs en sont plus difficiles à remplir. Le précurseur du Messie n'a pas dit au citoyen généreux armé pour la défense de sa patrie : Quittez la licence des camps, cessez d'être soldat, mais il lui a dit : Ne faites point d'injustice et contentez-vous du salaire qui vous est assigné ; l'apôtre des gentils n'a pas dit : Parce que vous êtes

dans le monde, sortez de votre état; mais bien plutôt, restez ferme dans l'état auquel Dieu vous a appelé. C'est enfin pour les hommes de tout état, de toute condition, que le disciple de l'homme-Dieu a dit sans exception, que Dieu, qui est également le Dieu de tous, a voulu que tous les hommes pussent parvenir au salut, *omnes homines vult salvos fieri.*

Que les prétextes que l'on tire des dangers du monde s'évanouissent donc aujourd'hui à la lumière de l'évangile et au flambeau de vérité. Mondains, ne dites plus qu'il vous est trop difficile de vous sauver, dites plutôt que vous ne le voulez pas, que la moindre contrainte vous paroît trop dure; que dans votre état, le moindre sacrifice fait à la Religion vous paroît trop pénible, et que, trop attaché à la terre, vous préférez en toute occasion le temps à l'éternité.

Pour vous, ma chère sœur, avec des dispositions bien différentes, tous les états vous sont ouverts pour le salut; choisissez, *elige.*

Et en effet, n'a-t-on pas vu, ne voit-on pas tous les jours des ames fidèles se sanctifier dans tous les états; parcourez les fastes de l'Eglise, ouvrez les annales du christianisme; quel état, avoué par la providence, établi pour le bonheur des hommes et l'avantage de la société, pourriez-

vous citer qui n'ait montré des justes à la terre, et qui n'ait formé des Saints pour le Ciel? Dans une vie agitée par les révolutions du siècle et l'embarras des affaires, comme dans l'heureux cours d'une vie paisible et tranquille; dans un haut rang, dans les fonctions publiques que les peines et les soins accompagnent, comme parmi les douceurs d'une condition obscure et le repos d'un état privé; sous les lois de l'hymen, comme dans le célibat des prêtres et des vierges; dans le plus grand monde, comme dans la plus profonde retraite; par-tout vous trouverez des hommes qui se sont sanctifiés par ce qu'ils l'ont bien voulu, des ames généreuses qui se sont applani toutes les difficultés, qui ont surmonté tous les obstacles et qui ont tourné les obstacles mêmes en moyens pour le salut; comme dans les états les plus saints, vous trouverez au contraire des ames lâches ou abusées qui, faute de bonne volonté, de courage ou de persévérance, qui, plus souvent encore, pour ne pas avoir assez veillées sur elles-mêmes, ont fait les chutes les plus déplorables et ont trouvé leur perte jusques dans le port qui sembloit devoir les mettre pour toujours à l'abri du naufrage.

Preuve bien sensible et pour vous, ma chère sœur, et pour vous tous, que ce ne sont pas précisément le lieu, l'état et

l'habit qui font les Saints ; mais que Dieu s'est réservé des élus dans toutes les conditions, comme dans toutes les classes ; son œil, toujours droit et pur, aperçoit, malgré lui, et en beaucoup plus grand nombre, des ames infidèles et réprouvées. Ainsi l'avez-vous permis, ô mon Dieu, pour que nul d'entre nous ne désespère, pour que tous les états soient également remplis sans découragement et sans foiblesse, et pour qu'aucun de nous ne présume, comme si son salut étoit suffisamment assuré par la sainteté de ses engagemens, lorsque d'ailleurs il est détruit par le relâchement de sa conduite et l'irrégularité de ses mœurs.

Apprenez de-là, ma chère sœur, à envisager l'état que vous voulez embrasser, non pas seulement en lui-même, mais relativement à vos dispositions ; mesurez-le sur vos forces, et non pas seulement sur vos goûts et sur l'attrait qu'il a pour vous : laissez parler en vous cette voix intérieure qui ne trompe jamais lorsqu'on l'interroge avec sincérité : vous sentez-vous le germe de ces grandes vertus qui caractérise essentiellement celle que Dieu appelle à la vie religieuse, cette soumission à toute épreuve, cette pureté du cœur, cette mortification des sens, qui est la sauve-garde de l'innocence et de la sagesse, cet esprit d'oraison qui est l'aliment et la vie de

l'ame religieuse et fervente ; cette humilité profonde qui, bien loin de s'aigrir, de s'irriter des moindres contradictions, de s'offenser des lumières qu'on nous présente, nous fait souffrir avec joie, non seulement les reproches que nous méritons, mais la confusion même que nous ne méritons pas ; ce détachement de toutes choses, et, ce qui est bien plus difficile encore, ce détachement total de vous-même qui vous immole à chaque instant par un renoncement absolu à votre volonté propre. Vous sentez-vous assez de courage pour réduire en pratique, non plus seulement les préceptes de l'Evangile, mais ses conseils ; pour regarder comme essentiel, ce qui, dans tout autre état, pourroit être considéré comme de petites choses ; pour ne mettre jamais le prétexte à la place de la règle, l'esprit et les conversations du monde à la place du recueillement et du silence du cloître ; les commodités de la vie, les adoucissemens de la nature, à la place des saintes austérités de la Religion ; et les illusions à la place des devoirs. S'il en est ainsi, ma chère sœur, ah ! vous êtes trop heureuse, hâtez-vous, commencez le sacrifice auguste que vous méditez, je me reproche tous les momens qui semblent le différer ; mais êtes-vous trop foible pour de si généreux efforts ? Arrêtez, la vie religieuse ne veut pas des

ames communes, et ne se borne pas à des vertus ordinaires. Assez d'autres états s'offrent à vous, Dieu vous appelle encore au salut, mais c'est au milieu du monde qu'il vous y appelle, c'est là qu'une piété solide vous en rendra la route plus facile.

Oui, ma chère sœur, la vraie piété vous rend presque aisé, si je puis m'exprimer ainsi, le salut au milieu du monde même; et comment cela? O enfans du siècle! écoutez-moi, ranimez vos espérances et apprenez aujourd'hui la science du salut : la piété nous sanctifie, avec moins de difficulté qu'on ne pense, jusques dans le monde, parce qu'elle écarte avec soin les dangers qui s'y rencontrent, ou les rend beaucoup moins fréquens, parce qu'elle se ménage des ressources contre ceux-mêmes qu'elle est forcée d'y éprouver, parce qu'elle s'y soutient par la pratique des vertus.

Ah! sans doute le monde a ses dangers; et sur la terre quel est l'état qui n'ait pas les siens? Mais pour qui les dangers du monde sont-ils si forts à craindre, c'est pour l'ame présomptueuse qui les recherche ou qui s'y livre, et non pas pour l'ame pieuse et fidèle qui les redoute et qui les éloigne. Le monde est dangereux par ses sociétés et ses exemples, par ses délassemens, et ses plaisirs, par son esprit et ses maximes. Or, une piété éclairée, une piété solide

telle, ma chère sœur, qu'on a pris soin de vous l'inspirer, bien loin de nous permettre de nous répandre indiscrètement et sans choix, nous fait user de la plus grande réserve dans les liaisons que nous sommes obligés de contracter; nous fait entrer dans un esprit de retraite, toutes les fois qu'il nous est permis de jouir en paix de Dieu et de nous-mêmes; nous fait porter un esprit de retenue et de sagesse jusques dans les entretiens auxquels la charité nous convie, que nous accordons à la bienséance ou que nous arrache la nécessité; elle oppose à ses maximes les principes de la foi et les lumières de l'Evangile; elle oppose à ses règles et à sa conduite, les exemples des saints et la vie de J. C.

A l'égard des amusemens et des plaisirs du monde, elle en connoît le vuide et la frivolité; elle sait qu'un moment d'épreuve y est souvent acheté par des années de repentir; elle craindroit d'y perdre le calme et la tranquillité dont elle jouit; elle remplace avec avantage les plaisirs dont elle se prive par des plaisirs plus purs et des joies plus solides.

Mais parce qu'il reste toujours dans le monde des dangers qu'on n'est pas entièrement libre d'écarter, elle se ménage contre eux les resources les plus sûres; tels sont, ma chère sœur, le choix des sociétés, les conseils d'amis sages et vertueux,

le plus beau présent de la divinité, et qu'elle n'accorde qu'aux cœurs droits et sincères ; tels sont les bons livres, les lectures saintes, aliment de l'ame, si propre à la soutenir, à la purifier, comme les mauvaises lectures l'empoisonnent et la corrompent ; tels sont encore les Sacremens, ces sources de vie, de lumière et de grâce que le mondain ne connoît pas, qu'il ne connoît du moins que pour les profaner ; mais où l'ame fidèle trouve toujours de nouveaux secours et va puiser sans cesse une nouvelle ferveur ; tels sont la fréquentation de nos temples, les spectacles édifians de nos solennités, les prières assidues, les examens de chaque jour, les méditations profondes et les réflexions continuelles sur le monde et sur elle-même. De quelle ressource pour elle que la vue même de ce monde qui l'environne, lorsqu'elle voit ses agitations et ses alarmes, ses révolutions et ses changemens, son asservissement et ses caprices, ses tromperies et ses promesses, ses passions et leur esclavage, ses plaisirs et ses peines, ses crimes et ses malheurs ; ah ! qu'il lui est aisé d'armer, en faveur de la Religion, le monde contre lui-même.

Elle fait plus encore que de s'y ménager des ressources, elle s'y nourrit et se soutient par la pratique des vertus. Si le monde est, de la manière la plus appa-

rente, le théâtre des passions et des vices, il l'est, en secret, des actions les plus vertueuses ; c'est là que la piété solide se ranime à chaque instant par l'exercice de la plus ardente charité ; c'est là qu'elle trouve, à chaque pas, des indigens à soulager, des aveugles à éclairer, des foibles à supporter, des ames malades à guérir : c'est là qu'elle a tant d'exemples d'édification à donner, tant de bonnes œuvres à entreprendre, tant de croix à porter, tant d'actes de renoncement, tant de sacrifices à faire. Et que ne puis-je, ma chère sœur, vous montrer le fond du cœur, vous détailler la conduite, vous rendre sensible les mérites secrets de tant d'ames qui, au milieu du monde, qui, dans le sein de votre famille, qui, parmi ceux qui se rendent aujourd'hui les témoins de vos résolutions, cachent sous l'apparence d'une vie simple et commune, la pratique des plus hautes vertus. Ah ! que le monde seroit à plaindre, ou que dans son aveuglement même, il seroit en quelque sorte excusable, s'il ne restoit pas au milieu de lui des ames justes et fidèles pour l'édifier ou pour le confondre. Vous pouvez donc choisir encore entre les différens états qui vous sont offerts ; et, quelque état que vous embrassiez, vous avez tout droit d'y prétendre au bonheur ; vous pouvez choisir, puisqu'avec une piété solide il n'est pas si difficile qu'on le pense de se

sanctifier dans le monde. J'aurois pu ajouter qu'on s'y sanctifie plus aisément qu'on ne le fait dans le cloître, sans vocation. Victimes infortunées de l'ambition et des intérêts des familles, s'il pouvoit s'en trouver dans une maison aussi sainte que l'est celle-ci; tristes victimes, auxquelles le salut est si méritoire et si pénible, si je vous interrogeois; hélas! que répondriez-vous pour moi? Mais non, sous vos auspices, mesdames, c'est ici l'heureux asile de la liberté, jusques dans le sacrifice même qu'on en fait entre vos mains; et c'est dans votre propre cœur que j'ai puisé toute la force que je n'ai pas craint de donner à mes paroles. C'est aussi avec une nouvelle confiance, ma chère sœur, qu'après vous avoir montré que le salut, avec de la piété, n'est pas si difficile dans le monde qu'on le suppose, pour se dispenser d'y travailler, je vais vous prouver maintenant qu'avec une vocation bien décidée, il est plus facile encore dans la Religion.

## Seconde Partie.

Ma chère sœur, si la vocation est nécessaire pour tous les états, parce que ce n'est pas nous qui nous donnons les dispositions et les talens pour les bien remplir; parce que nous dépendons d'un premier être dont la Providence veille sur tous

les hommes, et entretient dans la société l'ordre qu'elle y a établi, en distribuant à chacun de nous la fonction qui lui convient; parce qu'en disposant de nous-mêmes, sans son aveu, nous déconcertons, pour parler ainsi, la sagesse de ses vues, nous nous privons des secours les plus prochains de sa grâce et de son amour, nous demeurons réduits à nos propres forces, nous nous rendons comme inévitable l'infraction de nos engagemens et de nos devoirs, et nous renversons toute l'économie du salut. A combien plus forte raison est-elle nécessaire cette vocation pour l'état que vous voulez embrasser, et par la sainteté même de cet état qui vous lie, qui vous consacre spécialement à Dieu, comme une portion choisie entre tout son peuple, et par l'excellence des vertus qu'il vous prescrit, des devoirs qu'il vous impose; et par l'engagement irrévocable qu'il vous fait contracter, engagement qui ne laisse plus à une ame abusée que le repentir de l'avoir formé et le désespoir de ne pouvoir le rompre.

Mais cette vocation si indispensable, si nécessaire est-elle suffisamment assurée? a-t-elle en sa faveurou toutes les marques, ou du moins les principaux caractères qui l'annoncent? au penchant, à l'attrait qui pour l'ordinaire en forme la première branche, joint-elle l'esprit de cet état vers lequel votre cœur se sent porté, les vertus de sou-

mission, de détachement, d'humilité dans les degrés qui lui sont propres, le goût et le zèle pour ses devoirs, la facilité à les bien remplir, un éloignement marqué à toutes les pompes et les vanités du siècle, l'intention droite et pure qui n'envisage que la gloire de Dieu et le salut, le témoignage de Dieu-même, c'est-à-dire, les suffrages de ceux qu'il a établis pour être les confidens et les arbitres de ses desseins sur vous? Ah! c'est alors qu'avec une vocation aussi décidée vous vous sauverez, ma chère sœur, bien plus aisément dans la Religion que vous n'eussiez pu le faire au milieu du monde.

Et prenez garde, je vous prie, que je ne viens point ici détruire d'une main ce que j'ai prétendu élever de l'autre. Je vous ai fait voir comment la piété solide se sanctifie jusques dans le siècle; elle y écarte les périls, elle s'y ménage des ressources, elle s'y soutient par la pratique des vertus; mais voici ce que j'ajoute en faveur du cloître, et ce qui en démontre les avantages pour une ame qui y est véritablement appelée de Dieu; les dangers y sont moins grands, les ressources y sont toujours présentes, les vertus y naissent, pour ainsi dire d'elles-mêmes, dans un haut degré de perfection.

Qu'il n'y ait point de dangers dans l'état religieux, c'est, ma chère sœur, ce que je ne pourrois vous dire sans vous faire illu-

sion, et je n'ai prétendu vous parler jusqu'ici que le langage de la vérité. On ne trouve nulle part l'assurance du salut, quoique par-tout on en trouve les moyens et les grâces. Cette vie est pour tous les hommes une vie de combats, de tentations et d'épreuves; elle est donc pour tous une vie de crainte, de vigilance, de périls, et le cloître même n'en est pas exempt. C'est là qu'on doit craindre encore ce monde caché que l'on porte par-tout avec soi, et qui est souvent plus dangereux que celui que l'on quitte. C'est là que les petites choses font naître quelquefois les grandes passions, que les attaches deviennent d'autant plus vives qu'elles sont plus contraintes et resserrées dans un plus petit nombre d'objets, que les empressemens, les impatiences de l'amour propre prennent la teinte apparente du zèle et de la ferveur, que les illusions sont d'autant plus difficiles à détruire qu'elles se couvrent du voile de la piété même pour autoriser les égaremens de l'esprit et les penchans de la nature : c'est là que des amitiés particulières et des dissentions privées, naissent l'affoiblissement de la charité à l'égard de presque tous les autres membres ; l'altération de l'esprit religieux, dont l'oubli se communique, de l'un à l'autre ; l'infraction des règles, les petites jalousies occasionnées par des préférences, et les haines que les jalousies enfantent ;

c'est là que des curiosités vaines, des pensées oiseuses et frivoles, des écarts d'une imagination ardente, des retours de cœur vers le monde, une secrète estime de soi-même, un amour déréglé des louanges, un désir de primer, une répugnance naturelle à obéir, et peut-être l'ambition de gouverner, sous les apparences du calme qui semble régner au dehors, excitent au dedans le trouble et les orages. C'est là qu'on trouve des contradictions à essuyer, des caprices à souffrir, des ennemis et des dégoûts à vaincre, des ténèbres et des sécheresses à supporter, des antipathies à surmonter; c'est là que l'ennemi du salut redouble ses ruses et ses efforts pour triompher d'une ame fervente, pour lui inspirer le dégoût de son état, pour lui faire regarder comme trop pénibles les plus légères observances, pour la porter au relâchement, pour la conduire du relâchement à la tiédeur, et de la tiédeur à la vaine confianee ou au découragement et au désespoir.

Hélas! que d'écueils jusques dans l'état le plus assuré pour le salut, et je n'ai pas tout dit: mais, avec tous ces dangers, ma chère sœur, il en a encore pour une ame bien appelée, beaucoup moins que le monde. La vocation décidée qu'elle y apporte, en lui donnant l'esprit de l'état qu'elle embrasse, ne lui en laisse presque plus sentir que les avantages et les douceurs; dès

qu'elle a fait le choix le plus essentiel de tous, celui d'une maison sainte, où la piété, où la charité règne, où la règle est en vigueur, elle ne risque plus d'être séduite par la coutume, d'être ébranlée par les scandales, d'être subjuguée par l'exemple du grand nombre, d'être entraînée comme dans celui du monde par la contagion des mauvaises mœurs; elle n'entend plus ces discours impies dont la foi s'étonne, ces propos licencieux dont la piété s'alarme, sans qu'au milieu du siècle il lui soit toujours libre de les éviter, ou qu'elle puisse se promettre de les entendre toujours avec horreur. Elle n'est plus exposée à se voir retenue par la honte de faire le bien, dominée par la crainte et comme enchaînée par le respect humain, qui fait si souvent apostasier la piété même. Elle ne court point le danger trop ordinaire d'ouvrir ses oreilles et son cœur aux accens d'une voix enchanteresse et aux transports d'une passion douce et perfide; elle n'y est point séduite par l'amorce trompeuse des plaisirs et de la volupté, qui dans le monde amollit par degré l'ame la plus forte et la plus généreuse. Elle n'est point tentée, comme les enfans du siècle, par ses projets de fortune, et le désir des richesses auxquels les hommes sacrifient presque toujours les voies de la Religion et l'unique soin nécessaire, le soin du salut.

Aussi, ma chère sœur, les mondains sont tellement convaincus des avantages de l'état religieux que, dans les retours qu'ils font sur eux-mêmes, ils ne le considèrent qu'avec un œil d'envie, et voudroient toujours pouvoir le faire entrer dans leur plan de retraite.

Mais, non-seulement, dans le cloître, les dangers sont moins grands, il offre encore des ressources bien plus sûres.

Resources dans la règle, qui indique jusques dans le moindre détail, les moyens de sanctification qu'on pourroit oublier ou méconnoître; qui attache à chaque heure, à chaque moment les occupations et les devoirs qui lui sont propres; qui rappelle sans cesse à l'ordre, dont on seroit tenté de s'écarter, et qui offre par elle-même un guide fidèle, qui, sans autre soin que celui d'en bien observer les préceptes et d'en bien prendre l'esprit, conduit par la route la plus assurée à l'heureux terme auquel on aspire. Ressource dans l'exemple, qui instruit, qui soutient, qui ranime, qui multiplie les forces et augmente le courage. Et sur qui, ma chère sœur, sur qui dans cette sainte maison pourriez-vous jeter les yeux, qui ne fût pour vous le modèle de quelque vertu et un encouragement à la pratiquer? Ressources dans la retraite, qui sépare du monde toute ame qui a l'esprit de sa vocation, qui éloigne pour elle la

frivolité de ses entrétiens et la contagion de ses maximes, qui lui fait oublier ses funestes images, et qui la rappelle tout entière à elle-même. Ressources dans les exercices de piété, qui se succèdent les uns aux autres. Ici, se renouvelle les instructions touchantes et persuasives, les méditations profondes sur les grandes vérités de la Religion, les retraites annuelles, les prières publiques et le travail sanctifié par l'oraison. Ici, avec le goût de son état, sans gène, sans contrainte et sans obstacle on puise dans la fréquentation des Sacremens, des lumières toujours plus pures et une ferveur toujours nouvelle. Ici, dans le silence et dans la paix, Dieu se communique à l'ame fidèle de la manière la plus intime, lui fait sentir l'onction la plus tendre et lui accorde des faveurs toutes spéciales. Ressources encore dans le souvenir des engagemens qu'on a contractés, des dangers auxquels on a échappé, des grâces particulières qu'on a reçues, de l'habit que l'on porte, de l'état qu'on a embrassé; ressources enfin dans l'obéissance qui délivre de tout soin, de toute inquiétude l'ame humble et soumise, et ne laisse de sollicitude et de crainte qu'à celle qui commande.

J'en appelle à vous, mesdames, n'est-ce pas à ces ressources précieuses que vous devez la paix dont vous jouissez, et comme l'assurance du salut que vous trouvez au

fond de votre cœur? que me reste-il donc encore à vous dire, ma chère sœur, pour vous faire sentir combien on se sanctifie plus aisément dans la Religion, lorsque c'est Dieu qui nous y appelle? Les dangers y sont moins grands, les ressources y sont plus abondantes et plus sûres, et j'ajoute en dernier lieu que les vertus y naissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes dans un haut degré de perfection.

Dès qu'on s'engage dans l'état religieux par les vœux mêmes que l'on forme, on y offre à Dieu les plus grands sacrifices et on y exerce les plus grandes vertus auxquelles puisse se porter la nature humaine, sacrifice de la liberté: cette liberté qui nous est si chère, que nous considérons comme le premier de tous les biens et dont cependant nous usons si mal; on y renonce sans exception et sans réserve, on se dépouille de tous ses droits, on s'ote tout espoir de la recouvrer jamais; et par l'effet d'une charité héroïque on se rend, à proprement parler, l'esclave de J. C. Sacrifice de ses biens: on quitte tous les avantages de la fortune, on renonce à toutes ses espérances, on laisse à d'autres l'héritage de ses pères, pour faire du Seigneur son unique héritage, on s'interdit toute possession réelle ou du moins tout droit de propriété, on n'a plus rien à soi que l'esprit de renoncement et l'amour de la pauvreté. Sacrifice des plaisirs et des joies du monde:

non-seulement on s'éloigne de tout ce que ses plaisirs ont d'impur et de profane, de ce que ses amusemens ont de puéril et de frivole, de ce que ses passions ont de dangereux et d'illicite ; mais même on se soustrait à ce que ses biens ont de plus sacré, à ce que ses engagemens ont de plus permis, et l'on s'oblige à n'avoir plus que Dieu pour époux. Sacrifice de son entendement et de sa volonté : on les captive sous le joug de l'autorité, on n'a plus de jugement propre, plus de volonté à soi, on ne pense plus, on ne veut plus que ce que pense et ce que veulent des supérieurs, des guides nommés par Dieu-même, et qui ne se montrent occupés que du bien de ceux qui leur sont soumis.

Ainsi on s'oblige, on se dévoue à la pratique des plus grandes vertus ; dépendance la plus étroite, dépouillement le plus parfait, pureté la plus entière, renoncement à soi-même le plus stricte et le plus précis, piété la plus tendre et la plus fervente ; toutes ces vertus ne trouvent que dans le cloître leur entière perfection.

Avec elle s'augmente chaque jour le zèle pour ceux-mêmes dont on est séparé. Car il ne faut pas croire, ma chère sœur, que vous soyez quitte envers eux de tout engagement. Dieu ne vous met pas dans la Religion pour vous seule, il vous y met pour toute l'Eglise, pour le bien de tous vos frères ; il ne rompt

pas entre eux et vous les liens de la charité; bien loin de là il les resserre en épurant vos affections. Il veut que vous soyez utile au monde bien plus que vous n'eussiez pu l'être au milieu du monde-même ; il vous dispense pour lui, il est vrai, des inquiétudes et des soins temporels ; mais il ne vous intéresse par là que plus ardemment au salut du prochain ; il veut que, tandis que nous combattons dans la plaine, vous priez sur la montagne, que vous éleviez sans cesse des mains pures vers le Ciel, et que les ames fidèles, plus éclairées que le reste des mondains, ne puissent pas avoir à se plaindre elles-mêmes que vous êtes devenue inutile à tant d'hommes qui vous ont mise à portée de jouir du repos que votre état vous procure, et qui tous les jours encore fatiguent et travaillent pour vous. C'est aussi pour cela que l'Eglise, cette mère commune, vous fait de la prière une obligation si étroite et si constante; c'est sur vos prières qu'elle fonde ses plus grandes espérances. C'est la prière adressée continuellement au Seigneur pour ses ministres, pour nos rois, pour la nation, pour tous les hommes, qui vous fait membre de l'Eglise, de l'Etat et de la société tout entière ; sans elle l'état religieux, le plus parfait de tous les états, en deviendroit le plus étranger aux vues de la Religion et aux devoirs les plus saints de la nature; et comment le jus-

tifierions-nous des imputations odieuses des gens du monde ?

Maintenant donc que vous connoissez et vos avantages et l'étendue de vos obligations, choisissez. Si vous n'avez pas tout ce qu'il faut pour bien remplir l'état auquel vous vous croyez appelée; s'il vous paroît difficile de plier vos idées, vos goûts, vos penchans, vos volontés, de vous plier tout entière aux usages et à la règle que vous voulez embrasser, si vous ne vous sentez pas assez de ferveur pour tendre aux plus hautes vertus, assez de courage pour y parvenir; si l'étendue de vos devoirs vous effraye, ah! rentrez plutôt au milieu du monde même, où une piété commune, mais solide, vous offre bien des moyens de sanctification qui suffiront à vos besoins et à vos efforts. Votre famille vous tend les bras, un père qui ne vous cède qu'à regret, qui a immolé tous ses intérêts aux vôtres, qui vit encore en vous et pour vous, un autre lui-même qui a pour vous les mêmes yeux, le même cœur et la même tendresse, et qui dans sa douleur extrême ne voit que Dieu à qui elle puisse faire un si grand sacrifice, vous rappellent, vous conjurent de ne pas exiger d'eux un renoncement dont la nature frémit et que le Ciel, tout seul, a droit de leur prescrire. Vos amis, dont vous faisiez les plus chastes délices, vous redemandent par leurs gémissemens et leurs larmes, et vous promet-

tent d'avoir encore plus de courage pour vous dire des vérités utiles et pour profiter de celles que votre amitié sincère vous dictera pour leur salut et leur bonheur ; le monde dont vous étiez l'ornement vous réclame pour être au milieu de lui la preuve la plus sûre qu'on peut allier encore la piété solide, les trésors de la grâce avec les dons de la nature et tous les devoirs de la société : Dieu lui-même vous défend de mettre à la place de ses ordres suprêmes un simple penchant trop sujet à erreur, lorsqu'on ne prend que lui pour guide : mais si, d'après les caractères de vocation que je vous ai tracés, c'est Dieu qui vous appelle, ah ! ma chère sœur, le monde a perdu sur vous tous ses droits ; votre famille, vos amis, toujours plus sensibles à vos intérêts qu'aux leurs, vous cédent en gémissant, et joignent à votre sacrifice celui qu'ils font en vous perdant. L'illustre fondateur de l'ordre respectable dont votre cœur a fait choix, vous invite du haut des cieux et vous encourage à la pratique la plus sublime de ses grandes vertus, qui font tout l'esprit de sa règle et l'éloge de sa vie. La simplicité, l'humilité, la douceur et la charité ; ces épouses fidèles s'empressent à vous consacrer à l'époux qu'elles adorent et attendent de vous les plus grands exemples. Nous, ma chère sœur, nous en espérons des prières, afin qu'elles nous conduisent comme vous au bonheur éternel que je vous souhaite.

# SERMON

## POUR

## UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

*Fecit mihi magna qui Potens est.*

Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses. *Luc.* c. 1.

C'est ainsi que la plus humble et la plus pure des Vierges célébroit les merveilles que Dieu avoit opérées en sa faveur.

Comme elle, ma chère sœur, faites éclater les sentimens de la plus vive reconnoissance, et rendez gloire à Dieu de toutes les grâces dont il vous comble.

Déjà il a fait briller à vos yeux ses plus vives lumières; il vous a fait sentir le néant de toutes les choses du monde et le prix du salut; déjà il vous a conduit dans cet heureux asile, comme dans un port assuré et le séjour de la paix; il vous a embrâsé des plus pures flammes de son amour, et vous a inspiré le désir d'être entièrement à lui.

Vos vœux seront remplis, la cérémonie sainte qui nous rassemble en est un heureux présage. Dieu lui-même veut s'unir à vous.

De nouvelles grâces vont succéder à ses premières faveurs, et à la vue de ses miséricordes, vous vous écrierez, avec de nouveaux transports de joie : Mon Dieu a fait en moi de grandes choses, *fecit mihi magna qui Potens est.*

Pour bien comprendre l'étendue de ses bontés, considérez avec moi les avantages de ce saint état auquel il vous appelle ; mais en même temps apprenez quels sont les devoirs qu'il vous impose. Deux réflexions que je vais vous développer en peu de mots.

N'attendez point ici de moi un discours étudié et préparé avec art. Je n'ai pu promettre qu'une simple effusion de cœur, et pour obtenir que Dieu lui-même en dicte tout-à-la-fois les sentimens et les expressions, implorons son secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

## Première réflexion.

Telle est, ma chère sœur, la bonté de Dieu à votre égard, que le sacrifice qu'il vous engage à lui faire est pour vous la source des plus précieux avantages.

Vous embrassez un état qui vous sépare du monde, qui vous consacre à Dieu ; c'est, en peu de mots, vous en faire sentir tout le prix.

L'état religieux vous sépare du monde,

et par cette séparation il vous met à l'abri de ses dangers, il vous dérobe à ses peines.

Vous le savez, et un coup-d'œil sur le monde a suffi pour vous en instruire; tout y offre un écueil à l'innocence, et qu'il est peu d'ames fidèles qui, sur cette mer orageuse, échappent au naufrage.

Les maximes du monde, ses usages, ses pièges; tels sont les périls auxquels votre état va vous soustraire.

Et d'abord, quel est le langage des enfans du siècle? Opposez-le aux maximes de J. C. et vous reconnoîtrez combien il leur est contraire, et combien dès-lors il tend à nous corrompre.

Ne vivre que pour le temps et sacrifier à quelques momens rapides une éternité. — Acquérir des richesses périssables, qui nous font perdre le trésor qui nous étoit préparé dans les Cieux. — Chercher à paroître aux yeux des hommes, sans se mettre en peine si l'on plaît à son Dieu. — Saisir avec empressement toutes les occasions de plaisir, et ne pas craindre de souiller son ame. — se rendre heureux dans cette vie, et ne s'occuper que le moins qu'on peut du sort qui nous attend dans l'autre; telles sont en substance les maximes du monde.

Est-il étonnant si J. C. a frappé si souvent le monde d'anathême, lui dont les maximes sont si différentes? Que nous dit

J. C. ? il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, c'est le salut. Que sert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son ame, et que donnera-t-il en échange pour elle ? Cherchez donc, avant toutes choses, le royaume de Dieu ; faites-vous violence pour l'obtenir, haissez votre ame, haissez-en les penchans déréglés ; perdez-la selon le monde, pour la sauver. N'appelez point heureux ceux qui jouissent des délices de cette vie et qui s'y attachent. Que celui d'entre vous qui veut devenir le plus grand, s'abaisse et s'humilie davantage. Apprenez que ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu. Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui mènent une vie obscure, inconnue, ignorée des hommes ; heureux ceux qui sont doux et pacifiques, heureux ceux dont le cœur préfère la pauvreté aux richesses, et qui ne tiennent à aucun de ces biens que le monde estime. Heureux, et pourquoi ? c'est qu'ils sont plus près du Ciel que les grands, les riches, les puissans et les heureux de la terre ; tel est le langage de J. C.

Ah ! sans doute, instruite à son école, vous avez gémi plus d'une fois de l'aveuglement des mondains. Plus d'une fois leur langage vous a fait frémir.

Cependant si vous étiez restée au milieu du siècle, ah ! peut-être bientôt auriez-vous

écouté ses discours trop flatteurs à la nature corrompue : *envain l'Evangile réclame* ; on s'accoutume aisément à des idées qui nous séduisent, qui s'accordent avec nos penchans, et qui sont devenues communes à tous ceux qui nous environnent.

Mais votre Dieu, pour vous mettre à l'abri de ce premier danger ne peut cesser de vous instruire lui-même. Ici, vous entendrez sa voix ; ici, il se fera entendre à votre cœur, il répandra sur vous les lumières de son esprit, et des clartés toutes célestes ; ici, on ne vous parlera que le langage de la piété la plus pure et la plus solide. *On vous apprendra* à renoncer à vous-même, à avancer dans les voies de la perfection ; à vaincre les moindres foiblesses, à vous occuper sans cesse des grandes idées de l'éternité, à tout faire pour y arriver et à diriger toutes vos œuvres vers la gloire de Dieu votre salut, le soulagement et la sanctification de votre prochain.

Mais votre état vous met à l'abri d'un autre danger plus pressant encore ; ce sont les usages du monde qui viennent à l'appui de ses maximes.

Vous avez vécu au milieu de ce monde, vous avez connu ses lois, ses usages et ses mœurs, qu'y avez-vous aperçu ?

Par une sagesse bien digne des tendres soins d'un père, et pour, mieux éprouver votre vocation, on vous a fait vivre quel-

que temps au milieu du siècle, on a voulu que vous en connoissiez les lois et les mœurs. Qu'y avez-vous aperçu ? des hommes dont la conduite répond parfaitement à leurs maximes ; des hommes qui ne travaillent que pour se ménager une fortune temporelle, un bien-être d'un moment ; qui ne songent qu'à s'enrichir, à s'agrandir, à s'élever au-dessus de leur état ; qui ne se distinguent que par le luxe, le faste et de faux airs de grandeur ; qui n'interrompent leurs occupations que pour se livrer à des sociétés dangereuses, à des amusemens funestes, à des lectures pernicieuses, à des entretiens frivoles, à des spectacles et à des jeux qu'ils croient toujours innocens, dès qu'ils ne leur paroissent pas absolument des crimes ; qui ne donnent à la religion que le peu de momens qu'ils n'ont pu donner au plaisir, et qui se flattent d'en avoir rempli tous les devoirs, lorsqu'ils en ont fait quelques actes extérieurs, qui n'en sont que la lettre et non pas l'esprit.

Ah ! qu'il est difficile de ne pas se laisser séduire par les exemples, de ne pas suivre le torrent, de ne pas s'autoriser de la coutume, de ne pas faire comme les autres et de ne pas croire qu'on a raison quand on a fait comme tout le monde.

Ici, vous pourrez suivre, sans péril,

l'exemple du grand nombre, parce qu'il n'a rien qui n'édifie, parce que l'usage y est réglé sur le devoir, parce qu'on ne doit y rougir que de ne pas faire comme les autres; ici, vous serez sans cesse animée par le spectacle des plus hautes vertus; ici, des actes héroïques seront pour vous le plan d'une vie commune, et ils vous reprocheroient votre foiblesse, si vous n'aviez qu'une vertu médiocre; ici, vous aurez toujours sous les yeux de grands modèles, et tout ce que vous pouvez désirer de plus favorable, c'est la force de les imiter.

Enfin, votre état vous soustrait encore à d'autres périls, ce sont les pièges du monde; ils sont innombrables. Tantôt il attire par les charmes de la volupté, tantôt il contraint par la violence, tantôt il subjugue par la crainte et le respect humain. Il emploie tour-à-tour, les vaines complaisances, les railleries et les censures; il flatte, il promet, il menace, et toujours pour séduire.

Au milieu de tant d'écueils, que devient le salut? Quoi! douée d'un naturel heureux, d'un doux penchant pour la vertu, quoique formée par les soins d'une seconde mère qu'éclaire la sagesse, et que la piété anime; ah! auriez-vous été plus forte que le monde, et pourriez-vous vous flatter d'échapper à tous ses périls.

Mais ici tout écarte ses pièges, l'état

religieux met entre lui et vous une barrière qu'il est difficile de franchir, un intervalle immense, et l'opposition la plus marquée. Son histoire n'est plus la vôtre, elle ne doit plus vous intéresser. Il ne vous reste d'autres intérêts que ceux de l'éternité.

Par-là donc votre état vous met à l'abri des dangers du monde, et par-là encore il vous dérobe à ses peines.

Je le sais, chaque état a ses croix, et l'état religieux a les siennes. Il offre souvent des passions à combattre, des contradictions à essuyer, des sécheresses à éprouver, des dégoûts à vaincre, des antipathies à surmonter : et malheur à vous et à moi, si, dans notre état, nous n'avions rien à souffrir, et s'il nous manquoit ce caractère de ressemblance avec J. C. Mais enfin, les croix de la Religion sont des croix toutes saintes, où que tout concourt à sanctifier, et qui deviennent chères à quiconque est appelé à les porter ; bien différentes des croix du monde, qui, presque toujours, naissent des passions mêmes, et dès lors n'en sont que plus cruelles.

Voyez, en effet, les inquiétudes de ces hommes qui veulent amasser, s'élever et jouir des faux biens qui les enchantent. Que de peines pour les acquérir, que de trouble et de soins pour les conserver, que de dégoûts quand ils les possèdent, ou que de regrets quand ils viennent à les perdre.

Voyez les tourmens de ces victimes infortunées des passions humaines. Leur agitation, leurs alarmes, leurs craintes et leurs remords, leurs jalousies, leurs déplaisirs, leurs disgraces et leurs malheurs. Car, enfin, que nous offre le monde ? des hommes que leurs désirs mettent sans cesse à la torture.

Si quelquefois ils sont heureux aux yeux du monde ; hélas ! demandez-leur la situation de leur cœur. Ah ! s'ils sont sincères, vous ne les entendrez que murmurer, se plaindre et gémir. Et tous les jours dans ces instans, où ils s'ouvrent librement sur leurs peines, on les voit désirer votre état, envier votre sort, et ne le comparer au leur, que pour exalter votre bonheur et déplorer leur infortune.

Encore si leurs peines devoient se borner à cette vie ; mais, hélas ! le mauvais usage qu'ils en font ne sont pour eux, le plus souvent, qu'un triste prélude et un affreux présage de peines éternelles.

Pour vous, ma chère sœur, vos croix ne seront point de la nature des leurs. Si elles naissent quelquefois des contradictions inséparables de la vie humaine, la Religion suffira pour vous les rendre douces. Dieu répandra sur elles l'onction de sa grâce, et elle suffira même pour vous les rendre aimables. Une sorte d'attrait vous portera vers elle, et vous serez moins disposée à vous en plaindre qu'à en désirer

de plus grandes, si l'obéissance et la sagesse ne modéroient votre zèle.

Les conseils évangéliques, bien loin de vous paroître un fardeau, vous aideront à mieux porter celui que Dieu nous impose par ses préceptes; ils seront pour vous ce que les ailes sont pour l'oiseau qui plane dans les airs, elles le portent plutôt qu'elles ne le chargent; par elles il se soutient, il s'élève, au lieu qu'il ramperoit sans elles.

Placée d'ailleurs, dans un état tranquille vous verrez les peines des mondains, et vous n'aurez qu'à les plaindre et les consoler. *Vous bénirez le Ciel* de ce qu'il ne vous a pas laissée au milieu d'eux et du rivage; après les avoir vus battus des flots et de la tempête, vous leur tendrez la main pour les sauver ou les essuyer s'il se peut du naufrage.

Non-seulement votre état vous sépare du monde, mais il vous consacre à Dieu, et par-là il vous unit à lui d'une manière toute spéciale. Vous tenez un rang parmi son peuple choisi, vous formez une des plus belles portions de son héritage, vous devenez son amante, son épouse; vous êtes à ses yeux la plus chère de toutes les créatures qu'il a mises dans ce monde pour sa gloire.

Dieu est le Dieu de tous les hommes, mais il l'est spécialement de ceux qui ne veulent que lui, qui ne s'attachent qu'à

lui et qui lui disent comme le roi prophête : *Seigneur je ne désire rien au Ciel, je ne demande rien sur la terre que vous seul. Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toujours.*

En vous consacrant à lui ; Dieu a donc sur vous des vues d'élection, des vues de choix, de préférence, tandis qu'il en laisse tant d'autres errer dans des routes moins sures et qui, trop souvent même, les éloignent de lui.

Pourriez-vous regretter encore ce que le monde offre de plus grand et de plus séduisant ? Quel engagement eussiez-vous pu former dans le siècle qui eût valu, aux yeux de la foi, l'alliance que Dieu veut bien contracter avec vous. Ici, c'est un Dieu, le Maître de la nature, le Roi de tous les rois de la terre ; celui qui possède toutes les richesses, toutes les grâces et tous les charmes ; celui dont toutes les perfections sont sans ombre, sans nuage et exemptes de tout changement ; celui qui s'unit à vous. Quel objet eût pu satisfaire votre cœur, si celui-ci ne le remplit pas ?

En s'unissant à vous, Dieu vous a assuré les plus précieuses faveurs.

Déjà vous en avez goûté les prémices, déjà vous avez reconnu par votre propre expérience combien le Seigneur est doux, et combien son joug est aimable ; déjà vous avez dit plus d'une fois : *Seigneur que*

*vos Tabernacles me sont chers et qu'un jour passé dans cette sainte maison vaut bien mieux que des années entières passées dans les tentes des pécheurs.*

Mais ces douceurs ne sont rien encore comparées à celles que Dieu semble vous promettre aujourd'hui; quelles délices ineffables; quels torrens de joies pures ne va-t-il pas verser dans votre ame, si vous lui êtes fidèle! Rien ne pourra désormais s'opposer à l'onction de son esprit, aux effusions de sa grâce, aux tendres communications qu'il veut avoir avec vous, rien ne pourra les interrompre, les arrêter que vous-même.

Ici, la tourterelle peut gémir à son aise, et tous ses gémissemens sont doux, parce qu'ils sont formés par le plus pur amour; ici, on verse des larmes qu'on préfère de beaucoup à toutes les joies du siècle, parce que ce sont des larmes que l'amour fait répandre; ici, rien ne trouble la paix que produisent le détachement, l'humilité, la charité et le témoignage d'une conscience pure; ici, Dieu est tout en tous: et que vous êtes aimable, ô mon Dieu, dans ceux qui vous servent.

Les douceurs dont vous allez jouir ne sont cependant que le moindre avantage de l'état que vous embrassez en vous consacrant à Dieu; il vous offre les moyens de salut les plus puissants. Dieu vous place dans

une terre de bénédiction, et il vous destine des secours abondans. Tout servira désormais à vous attacher à lui; les instructions, les exemples, la retraite, les sacremens dont il vous est permis d'approcher si souvent, les occupations de votre état qui sont si saintes par elles-mêmes; vos règles qui sont si parfaites et si pures, le souvenir du saint instituteur qui vous les a tracées, le souvenir de ses vertus, de sa douceur, de son humilité, de sa charité, de son aimable condescendance, qui le rendent, après J. C., son modèle, l'un des plus grands saints et le plus aimable des hommes. L'habit même que vous allez porter, qui formera pour vous comme la livrée de J. C., et vous distinguera si avantageusement de ceux qui portent les livrées du monde et de la vanité. Tout va vous rappeler à Dieu, vous faire marcher en sa présence, vous rappeler à vous-même et hâter vos progrès dans la science du salut et la pratique des vertus.

Ah! quelles actions de grâces ne devez-vous pas à Dieu pour de si grands bienfaits? en vous portant à lui consacrer le reste de vos plus beaux jours, en exigeant le sacrifice de toutes vos années, il assure votre repos dans le temps, et votre bonheur dans l'éternité.

Voyez donc, puisque vous êtes libre encore, si vous croyez devoir balancer

entre lui et le monde. Choisissez entre un monde trompeur, volage, périssable, qui ne fait que des malheureux, et un Dieu si digne de votre amour, si grand dans ses dons, si fidèle dans ses promesses, si magnifique dans ses récompenses.

Mais son choix est fait, Seigneur, elle vous a déjà dit avec le roi prophète : *Seigneur, mon cœur est prêt et ne se donne qu'à vous seul. C'est ici le lieu de mon repos, celui que j'ai choisi pour m'unir à vous.*

Puisque tel est votre choix, considérez donc à quoi il vous engage. C'est encore le sujet d'une courte réflexion.

## Deuxième Réflexion.

Vous venez de voir, ma chère sœur, quelle est la grandeur, quels sont les avantages de l'état auquel Dieu vous appelle. Je n'ai pu vous les exprimer que bien foiblement, et je laisse à vos réflexions, je laisse aux sentimens de votre cœur à vous dire à cet égard tout ce que je n'ai pu me flatter de rendre aussi vivement que vous le concevez et que vous le sentez vous-même.

Mais si Dieu a fait en votre faveur de grandes choses, il exige que vous en fassiez de grandes à votre tour; et n'est-il pas juste que vous reconnoissiez ainsi ses bienfaits et son amour.

Il veut donc, en vous appelant à l'état religieux, que vous renonciez à tout pour lui; et ce qui ne fait pas moins partie de votre engagement, il veut que vous soyez victime pour votre prochain.

Dieu veut que vous renonciez à tout pour lui; c'est-à-dire, premièrement que vous renonciez à tous les biens de la terre par le vœu de pauvreté.

Vous devenez l'épouse d'un Dieu qui, en entrant dans le monde, a pris la pauvreté pour son partage. Il savoit combien le désir des richesses étoit fatal aux hommes, combien l'esprit de propriété nourrissoit en eux l'amour-propre, les attachoit à la terre, les éloignoit du Ciel. Il a voulu leur inspirer le mépris des faux biens en leur donnant l'exemple d'une indigence volontaire. Maître de la nature, à peine, comme il le dit lui-même, avoit-il où reposer sa tête.

Vous vous engagez par état à le suivre de la manière la plus parfaite dans la pratique de ce détachement qu'il vous enseigne. Vous devez, dès cet instant vous préparer pour la suite, c'est-à-dire, pour le temps où vous commencerez votre engagement à ne plus rien considérer sur la terre, comme étant à vous. Il faut que vous exécutiez à la lettre les paroles de S. Paul, que vous possédiez, même le nécessaire, comme ne le possédant pas;

que vous en usiez comme n'en usant pas, que vous ne reteniez ce que l'on daigne vous laisser que comme une chose commune qui ne vous appartient pas. Il faut que vous n'employez ni sollicitations, ni crédit, ni artifices pour obtenir ou pour garder quelque chose que ce puisse être. Quelque innocens que les moyens puissent vous paroître, certainement ils vous rendroient coupable un jour, ils seroient contraires à cette pauvreté volontaire et parfaite que vous vous disposez à vouer au Seigneur; ils seroient un larcin à l'holocauste que vous ne tarderez pas à lui faire; et c'est, dit l'Ecriture, ce que Dieu a en horreur.

Au reste, ma chère sœur, par un tel sacrifice vous ne perdrez rien; au contraire, vous y gagnez tout; et d'abord, à quoi renoncez-vous? A des biens qu'il faudroit quitter tôt ou tard. Ah! bien plus sage que les mondains, vous n'attendrez pas que la mort vous les enlève, qu'elle vous en dépouille malgré vous; vous prévenez le sacrifice contraint et forcé, par un détachement libre et méritoire; vous remettez votre trésor entre les mains de Dieu, et il vous le gardera pour vous rendre heureuse dans l'éternité.

Et quel est-il ce trésor? des vertus, des grâces, des mérites. Voilà ce que vous substituez à des biens fragiles et méprisa-

bles. Ne craignez pas que Dieu se laisse vaincre en générosité, il paye au centuple ce que l'on fait pour lui.

J'ajoute, ma chère sœur, que vous en serez plus libre. Moins vous désirerez de choses, moins vous tiendrez à tout ce qui vous environne, et moins aussi vous aurez de liens qui vous assujétissent, car nos désirs sont nos chaînes. Vous pourrez dire, avec S. Ignace, martyr : *Je commence à être disciple de J. C. ne désirant rien des choses qui sont dans le monde.* Vous éprouverez ce que disoit S. Chrysostôme, que de la même manière que ceux qui sont sur une haute montagne voient comme infiniment petit ce qui est au-dessus d'eux ; de même l'ame vraiment religieuse, habitant déjà dans le Ciel, par ses désirs, voit comme un néant toutes les choses de la terre.

A ce premier renoncement votre état vous en fera ajouter un second, c'est celui qui vous fera renoncer à vos sens par le vœu d'une chasteté perpétuelle.

C'est là proprement ce qui vous rendra l'épouse de J. C., vous jouirez de cet avantage précieux dont parle S. Paul, et qui consiste à ne pas être obligé de partager ses soins, ses attentions et son amour entre Dieu et la créature. Nul autre lien pour vous que celui qui vous attachera au Seigneur, vous lui serez vouée, con-

sacrée de la manière la plus authentique, la plus solennelle. Plus de pensées, plus de retours vers le monde, plus de désirs de lui plaire. Une vigilance, une attention, un recueillement continuel, une haie de circonspection mise à tous vos sens; des regards baissés et modestes, un extérieur composé et édifiant; un intérieur plus admirable encore, plus pur plus aimable aux yeux du Seigneur, des désirs continuels de tout faire pour sa gloire, des transports d'un amour ardent pour l'objet que vous avez choisi. Dans vos réflexions, ne pensez qu'à lui; dans vos enretiens, ne parlez que de lui; dans votre solitude ne soupirez qu'après lui; voilà comment vous devez répondre à l'engagement que vous vous préparez à former un jour.

Et quelle douceur n'y trouverez-vous pas. La tranquillité, le calme, la paix d'une conscience pure et dégagée de tous soins bas et terrestres, l'assurance de plaire à celui auquel vous vous donnez, les chastes délices qu'il vous fera goûter en l'aimant, tel sera le prix du second sacrifice que vous ferez au Seigneur.

Vous serez l'objet spécial de son amour, car vous n'ignorez pas l'amour de J. C. pour les Vierges. C'est d'une Vierge qu'il a voulu naître, ce sont les Vierges qui, dans le Ciel, suivent par tout l'agneau sans tache et participent le plus à sa gloire.

Mais un troisième engagement, c'est celui qui, par le vœu d'obéissance, vous fera renoncer à votre entendement et à votre volonté propre.

Sacrifice qui est, de tous, celui qui coûte davantage. Quitter ses biens, dit S. Augustin, sacrifier de certains plaisirs, n'est peut-être pas quelque chose de si difficile; mais se quitter, se renoncer à chaque instant soi-même, c'est-là le véritable héroïsme et la pratique de la plus sublime vertu.

Sacrifice le plus méritoire, puisque par-là c'est votre esprit, c'est votre cœur, c'est vous tout entière que vous immolez au Seigneur.

Sacrifice le plus nécessaire, car hélas! que deviendroit l'état saint que vous embrassez s'il étoit permis à chaque membre de suivre ses idées, ses goûts, ses volontés propres; et quelle paix, quel ordre pourroit régner au milieu de cette contrariété de sentimens et de volontés qu'entraîneroit une pareille licence.

Sacrifice le plus avantageux, car enfin quel avantage n'est-ce pas de n'être point conduit par soi-même, de pouvoir reconnoître à chaque instant la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs, de pouvoir se reposer tranquillement sur eux de la route qu'on doit tenir; et n'y a-t-il pas bien moins de sûreté alors à commander qu'à obéir?

Ah ! l'obéissance des mondains pour avancer leur fortune et pour plaire est aussi grande et n'a pas les mêmes avantages ; ils dépendent de tous ceux qui les environnent, ils sont soumis à ces maîtres capricieux et bizarres, ils ont souvent à concilier des volontés toutes opposées, leur obéissance est une servitude, et la vôtre conduit à la liberté.

Et quel motif de soumission ne trouverez-vous pas dans l'exemple de J. C., même dans son obéissance à des créatures auxquelles il devoit commander ; dans son humilité, qui lui faisoit dire qu'il étoit venu sur la terre, non pour être servi, mais pour servir ; enfin dans cette résignation entière qui l'a rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Mais ce n'est là que la première partie de l'engagement que vous allez vous disposer à contracter. Il en est un autre qui n'exige pas moins toute votre fidélité, c'est celle qui doit vous rendre victime pour votre prochain. Quoique l'on en puisse dire, et quelque préjugé peut-être qu'on ait pu s'en former, prenez-y garde, ma chère sœur, on n'est pas dans l'état religieux uniquement pour soi, on doit s'y souvenir toujours, que pour être vouée à la religion, on ne cesse pas d'appartenir à l'humanité ; qu'avant de tenir à son ordre, on tient à l'univers, à sa patrie ; et

les mondains ont beau déclamer contre l'immobilité et l'oisiveté prétendue de l'état que vous embrassez, il sera toujours vrai que dans l'ordre civil et moral, comme dans le plus doux christianisme, il porte des fruits réels pour la société. Ah ! sans doute la religion ne le consacreroit pas, si, pour la société des chrétiens, il devoit être stérile.

Il s'en faudra bien qu'à cet égard, on puisse vous faire aucun reproche, puisque vous allez vous immoler pour vos frères.

Et d'abord, un des actes les plus héroïques de votre sacrifice, c'est celui par lequel vous vous dévouez tout entière au soin des malades et à tous les devoirs de l'hospitalité. Ici, M. C. S., qu'il me soit permis de rappeler un des plus beaux traits de votre institut; votre sage fondateur l'a distingué des autres ordres d'une manière bien excellente; et en quoi ? en ce qu'il a voulu que son ordre admît et renfermât des personnes de tout âge et de toute complexion; des infirmes, comme des personnes en santé. Malheur à vous, si vous oubliez cet esprit de votre législateur; mais non, reçue vous-même dans un âge qui, dans tout autre ordre, vous eût été moins favorable, vous serez la première à admettre dans les autres ce qu'on aura admis par rapport à vous; leurs infirmités mêmes

ne vous arrêteront pas ; au contraire, vous vous estimerez heureuse.

Soin pénible, à chaque instant on voit l'humanité affligée, la raison égarée et comme annéantie ; quel spectacle pour un cœur bien fait, pour une âme délicate et sensible.

A chaque instant on aperçoit des objets contre lesquels la nature se roidit, les sens se révoltent et le cœur se soulève ; on éprouve même des dangers qui augmentent avec le zèle, et l'on vient quelquefois à partager les maux qu'on vouloit soulager dans les autres.

Souvent aussi il faut essuyer des caprices, se plier à une humeur difficile, vaincre une volonté rebelle et qui s'oppose au bien qu'on veut lui faire ; surmonter ses répugnances et ses dégoûts ; quels ménagemens et quels égards ce soin n'exige-t-il pas?

Mais la charité vous le rendra facile. Vous retrouverez dans ces infortunés les membres souffrans de votre époux. Vous verrez J. C. en eux, vous ferez pour eux ce que vous feriez pour J. C. même et par-là, vous mériterez qu'il vous dise un jour : *j'étois malade et vous m'avez soulagé, venez donc et entrez dans mon royaume, et recevez la récompense qui vous est préparée.*

Non-seulement vous soulagerez leurs infirmités corporelles, mais vous mettrez

en quelque sorte, le premier appareil aux plaies, bien plus dangereuses et plus cruelles, que le péché fait à leur âme. Vous profiterez de leur état de peines et de douleurs, pour leur apprendre, s'il se peut, à soupirer après une meilleure patrie. Vous pleurerez sur eux et avec eux; et, à la faveur de vos larmes, vos discours s'insinueront dans leur cœur, comme la rosée du matin pénètre le sein d'une fleur, et que raniment les pleurs de l'aurore.

Ah! pourquoi les mondains ne viennent-ils pas quelquefois partager ces soins avec vous, afin de partager vos mérites? Que ne viennent-ils s'instruire à l'école de l'affliction et des souffrances; et dans ces œuvres de miséricorde, ils y apprendroient ce que c'est que l'homme, combien sa nature est foible et son orgueil est insensé; ce que c'est que la santé, cette vapeur brillante et légère qu'un soufle détruit, et combien peu on doit compter sur elle; ce que c'est encore que l'état de la maladie, par rapport au salut; combien il est rare que les conversions y soient sincères, combien au contraire il est ordinaire de voir mourir comme on a vécu. D'après ces exemples si réitérés et si frappans, ils apprendroient à bien vivre, s'ils veulent obtenir un jour la grâce de bien mourir.

La seconde partie de votre sacrifice, à l'égard du prochain, et qui n'est pas la

moins digne de votre attention, c'est celle par laquelle vous vous consacrez à l'éducation de la jeunesse.

Songez que c'est ici l'état qui se repose sur vous, du soin le plus important, en vous confiant le dépôt le plus précieux. Vous avez entre les mains l'espérance des familles et celle même de la religion. L'Etat et l'Eglise ont les yeux sur vous, et se promettent tout de vos soins. Pour répondre à leur attente, préparez au monde des épouses chastes, vertueuses, humbles et soumises; des mères de familles, tendres, vigilantes, économes, ennemies du faste et de la vanité; des amies douces, sociables, modestes et circonspectes; mais formez-les de manière qu'elles soient en même temps les mères des pauvres et les épouses de J. C.

Souvenez-vous que les enfans que vous élevez lui sont chers, qu'ils sont le prix de son sang et l'objet de son amour. Comme lui, traitez-les avec bonté, ménagez leur foiblesse, méritez qu'ils vous aiment, dès que vous les aimerez, vous en serez bientôt aimée, et vous recueillerez sans peine le fruit de vos leçons et de vos exemples.

Heureuses leçons qui les formeront à la piété et à la vertu. Ah! qu'il est doux de lui consacrer de jeunes cœurs que l'esprit du monde n'a point encore infectés de son poison. Heureux et saints exercices, de quelque

quelque côté qu'on les considère, ils font l'éloge de cette auguste maison et de toutes les ames ferventes qui la composent.

Enfin, il est un dernier engagement que vous contractez en faveur du prochain, c'est la prière, cette obligation propre de votre état, et qui le rendroit toujours infiniment utile aux hommes pour lesquels vous priez, quand bien même il n'en résulteroit en leur faveur aucun autre avantage.

C'est proprement par elle que vous vous offrez vous-même toute entière, que vous vous mettez dans un état d'immolation et de sacrifice, que vous vous présentez à Dieu comme une victime pour les péchés des peuples; victime cependant dont l'offrande et le sacrifice n'ont de prix que par leur union avec le sacrifice de Jésus-Christ.

Priez donc en son nom et au nom de toute l'Eglise, priez pour que Dieu fasse cesser tous les scandales que l'irréligion et la licence des mœurs multiplient chaque jour, et que vos prières servent à les réparer autant qu'il est en vous.

Priez pour que Dieu éloigne de nous des fléaux que nous n'avons que trop mérités, pour qu'il détourne la foudre qu'il balance depuis si long-temps sur

nos têtes, et que nos crimes auroient déjà fait éclater, si elle n'étoit comme suspendue par les prières des Justes.

Priez pour la Patrie qui vous porte dans son sein, pour son Roi, pour tous ceux qui sont appelés à y faire régner l'ordre, la justice et la paix.

Priez pour l'Eglise qui est votre mère, pour ses Ministres, pour moi, qui, par mes désirs, vous ai déjà enfantée à J. C., et qui forme encore des vœux si ardens pour votre sanctification et votre bonheur.

Priez pour une famille à laquelle vous tiendrez toujours devant Dieu par les liens les plus étroits, pour une famille qui vous aime, qui ne vous perd qu'à regret, et qui immole dans cet instant sa joie et ses espérances au désir de vous voir heureuse et tranquille.

Mais priez surtout pour un bienfaiteur généreux auquel vous êtes redevable par tant d'endroits. Que de voix vont s'unir à la votre ! Toute cette auguste maison va former avec vous des vœux pour une famille illustre à laquelle elle doit, après Dieu, l'avantage de pouvoir être utile autant qu'elle désiroit de l'être. Les malades qui apprendront de vous les noms de ceux à qui ils doivent leur soulagement et leur guérison, lèveront les mains au Ciel et joindront en leur faveur leurs

Cantiques à vos bénédictions et à vos louanges. Plus redevables qu'eux tous, formez encore, s'il se peut, des gémissemens plus tendres, des prières plus continuelles et plus ferventes. Demandez que le même esprit qui anima les Pères se perpétue de race en race dans les enfans, que ceux-ci marchent toujours sur les traces de leurs aïeux, mettent toute leur gloire à augmenter celle de la nation, et leur bonheur à faire des heureux; qu'ils tirent leur illustration moins encore du nom de leurs ancêtres que de la pratique constante de leurs vertus, et qu'après s'être rendu par l'humanité et la bienfaisance vraiment grands sur la terre, ils soient, par les sentimens d'une piété vraiment chrétienne, grands surtout dans l'éternité.

Priez, enfin, pour vous-même; demandez au Seigneur qu'il conserve en vous la ferveur qui vous anime, et souvenez-vous que dans la Religion les croix ne sont que pour les lâches et les tièdes. Rappelez-vous sans cesse la grandeur des bienfaits dont Dieu prend plaisir à vous combler; joignez-y l'idée du jugement que vous devez subir un jour, et que subira toute ame religieuse sur le prix de sa vocation et sur sa fidélité à en remplir les devoirs; jugement qui se fera par comparaison avec ces Religieuses ferventes qui ont tou-

jours ignoré les illusions et les vains prétextes qui conduisent au relâchement, par comparaison de l'ame tiède avec elle-même dans de certains temps de sa vie où elle couroit sans peine dans les voies du Seigneur, par comparaison avec le Juste dans le monde où il s'en trouve qui font de si grandes choses malgré de si grands obstacles, par comparaison, enfin, avec les mondains eux-mêmes qui souffrent tout, qui sacrifient tout pour ce monde bizarre auquel ils se sont consacrés.

Mais comme ce ne sont point des motifs humains qui ont déterminé votre vocation, comme vous avez cherché à reconnoître et à suivre uniquement les desseins de Dieu sur vous, j'ai cette douce confiance, M. C. S., que son jugement ne servira qu'à manifester la droiture de vos intentions, la pureté de vos œuvres, et à mettre le comble à votre gloire.

Vous allez vivre pour le Seigneur, et votre mort sera douce et heureuse parce que vous aurez appris dans tout le cours de votre vie à mourir d'avance à vous-même par le sacrifice que vous vous disposerez à faire.

Saints Autels soyez les témoins de cette généreuse immolation, c'est à vos pieds que cette sage et fidèle épouse va se

dépouiller de tout ce qui l'attachoit encore au monde pour ne plus porter que la livrée de Jésus-Christ.

Grand Dieu ! la victime est digne de vous. Elle a cette innocence, cette pureté que demande un pareil sacrifice. Achevez de la purifier encore ; que le feu de votre amour l'embrâse et la sanctifie, et qu'elle vous soit étroitement unie sur la terre afin de vous l'être pour toujours dans le Ciel.

---

# PANÉGYRIQUE
## DE
# SAINT CHARLES.

# PANÉGYRIQUE

## DE

## ST. CHARLES.

*Maximus... expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hereditatem Israel.*

Il a été très-grand..... pour renverser les ennemis d'Israël, et pour faire la conquête de la terre qui devoit en être l'héritage.

*Eccl.* 46. 2.

C'EST l'éloge qu'a fait le St.-Esprit du successeur de Moyse, et celui qui convient, M.r, à votre illustre Patron. Il a été très-grand par les victoires qu'il a fait remporter à l'Eglise sur tant d'ennemis qui avoient conjuré sa perte ; il l'a été par celle qu'il a remportée lui-même sur un peuple qui a été si long-temps rebelle à sa voix, et dont il a fait un des plus précieux héritages de J. C. et de son Eglise. *Maximus..... expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hereditatem Israel.*

L'Eglise voyoit avec douleur ceux qu'elle avoit portés dans son sein, qu'elle avoit formés par ses soins, qu'elle avoit

éclairés de ses lumières, tourner contre elle des armes sacrilèges; elle les voyoit, faisant schisme avec elle, répandre en tous lieux l'esprit d'indépendance et le poison de l'erreur. Elle voyoit son empire ébranlé jusques dans ses fondemens, ses plus belles provinces désolées, des Royaumes entiers soustraits à ses lois, les Princes de la terre brisant son joug et frémissant contre son autorité, tout l'enfer exhalant ses fureurs et se tenant déjà certain de la victoire.

L'Église voyoit cet affreux spectacle, et elle en gémissoit : mais humiliée, affligée, couverte de plaies et accablée d'opprobres, elle conservoit précieusement son espérance avec sa foi. Pleine de confiance, elle leva vers le Ciel des yeux baignés de pleurs, elle rappela à son Dieu ses anciennes promesses, elle lui demanda un défenseur, un héros qui lui rendît sa gloire; et Charles lui fut donné.

Charles devoit être le triomphe et l'honneur de l'Église. Mais au milieu d'elle il avoit à triompher lui-même d'enfans indociles qui ne tenoient encore à leur mère que pour l'affliger et l'outrager davantage; et tel étoit sur-tout le peuple de Milan, ce peuple dont St. Charles a été tout à la fois le vainqueur, le Pasteur et le Père.

Pour rendre à Charles toute la gloire qui lui est due, et pour célébrer dignement sa grandeur, honorons donc aujourd'hui ce double triomphe : Charles a été très-grand, il a fait triompher l'Eglise, c'est le sujet de ma première partie ; il a triomphé de son peuple, c'est le sujet de la seconde.

## Première partie.

Jamais l'infortunée Jérusalem n'avoit si bien mérité dans ses malheurs les accens plaintifs et les tendres gémissemens du Prophète, que l'Eglise mérita d'exciter les soupirs et les larmes de ses vrais enfans dans le siècle où Charles naquit.

Comment cette ville, placée sur le haut des monts, cette nouvelle Sion, autrefois si pleine de peuple, se trouvoit-elle réduite à une sorte d'abandon et à une affreuse solitude ? Comment cette maîtresse des nations avoit-elle perdu son premier éclat et son ancienne beauté ? au dehors ses ennemis, tout fiers de leurs succès, insultoient à sa douleur, s'enrichissoient de ses depouilles et la menaçoient d'une honteuse captivité. Au dedans ceux qui lui étoient les plus chers la couvroient d'opprobres ; elle cherchoit parmi eux des consolateurs et ils augmentoient son tourment ; elle gémissoit sur ses Ministres,

qui auroient dû gémir sur elle. Partout les scandales, les erreurs, les abus si contraires à sa gloire, sembloient assurer pour toujours sa désolation et sa honte.

Mais Dieu veilloit sur elle, il l'éprouvoit, il nous punissoit, et ne l'abandonnoit pas. Les malheurs de l'Église préparoient son triomphe ; et c'est à Charles qu'elle en fut redevable.

Charles l'a fait triompher des scandales par ses exemples, de l'erreur par ses lumières, des abus par ses soins et ses travaux ; et c'est ainsi qu'il s'est montré vraiment grand. *Maximus.*

Le scandale des mauvais exemples dans le plus grand nombre de ses enfans avoit commencé les malheurs de l'Eglise. Pour arrêter ce torrent des vices, pour en faire triompher l'Eglise de J. C., il falloit offrir au monde le spectacle des vertus contraires, il falloit de grands exemples : St. Charles les a donnés.

Charles eut tout ce qu'il faut pour servir de modèle : l'ancienneté de sa maison, la noblesse de son origine, le haut rang de ses ayeux ne sont point des titres devant Dieu ; ce sont souvent des préjugés aux yeux des sages, et je n'en ferai point ici la matière de son éloge ; mais dans les vues de la Religion, ce sont des moyens pour étendre, pour affermir l'empire de la foi et pour illustrer la vertu ;

c'est à cela aussi que Charles fit servir l'éclat de sa naissance, et que le disposa la piété même de ses parens. Il reçut d'eux, le plus beau de tous les dons et de tous les héritages le plus précieux, une éducation sainte; il en reçut, de toutes les leçons la plus efficace, l'exemple, et il en profita. Les jeux de son enfance furent les présages de sa grandeur future et de sa sainteté, et, à en juger par ces premiers rayons de sagesse qui brillèrent dans le jeune Borromée, on put dire de lui, comme autrefois de Jean-Baptiste : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? *Quis putas, puer iste erit.*

Déjà le Seigneur a mis en lui ses plus tendres complaisances ; déjà il l'appelle au service de ses autels. La chair et le sang faisoient alors les vocations les plus ordinaires ; on n'entroit dans l'état le plus saint que pour y jouir plus à son aise des délices de la vie, des biens et des honneurs du monde ; et de ce premier scandale naissoient presque tous les autres. Le ministre, à qui il appartient de donner l'exemple, ne montroit au peuple que celui du vice, et tout en méprisant ses guides et ses modèles, le peuple les imitoit. St. Charles fit voir en lui des dispositions plus dignes de l'état qu'il embrassoit. Dès le moment où il y entra, l'Eglise reconnut avec joie à sa

contenance toujours modeste, à la décence de ses vêtemens, à la pureté de ses mœurs, à son assiduité au temple, à son amour pour la prière, à son zèle pour le culte du Seigneur, à son respect pour les moindres fonctions qui y avoient rapport, que c'étoit Dieu-même qui l'appeloit.

De-là le saint usage qu'il fit des revenus du premier bénéfice qui lui fut conféré. La mauvaise administration de ces sortes de biens, l'emploi sacrilège qu'on osoit en faire étoit une des plaies qui affligeoient davantage l'Eglise de J. C., et qui, par la faute de ses ministres, la couvroient de plus de honte aux yeux de ses ennemis. Charles, quoique dans un âge si tendre, fut ému à la vue d'un pareil scandale, et par sa conduite voulut en effacer l'opprobre. « O mon père, dit-» il, au comte Borromée, avec cette no-» ble assurance que donne le zèle de » la religion et l'amour du devoir, mon » père, qu'il ne soit pas dit qu'un bien, » qui est le patrimoine des pauvres, serve » à nous rendre plus riche et soit des-» tiné à d'autres usages qu'à leur entre-» tien. » C'est sur ce plan qu'il l'administra lui-même, ne se réservant que le simple nécessaire sur ce qui fournit à tant d'autres la matière d'un vain et honteux superflu.

Ainsi sa sagesse croissoit de jour en jour au sein de sa famille et à l'ombre des vertus de ses pères. Dans cet asile consacré à l'inocence, ses mœurs purés et tranquilles n'avoient rien à craindre de la contagion des mœurs publiques et des vices du siècle. Tel qu'un arbrisseau planté sur une rive fleurie, arrosé chaque jour par des eaux salutaires qui baignent sa racine, cultivé par une main habile et l'objet des plus tendres soins; dans cet état il devient l'ornement des prairies, on le voit avec complaisance se couvrir d'un feuillage toujours vert, donner des fruits avant le temps, et, à l'abri des vents et des orages, s'élever, croître, s'embellir, et protéger, déjà de son ombre, les arbrisseaux d'alentour; tel Charles devenu la consolation et la joie de ceux qui l'avoient élevé, l'ornement de sa famille, l'encouragement et l'appui de tous ceux qui l'environnoient, rendoit avec usure le doux fruit des soins que l'on prenoit de lui.

Cependant le temps approchoit où il devoit être exposé à de plus grands hasards et où sa vertu devoit honorer l'Eglise par de plus grands exemples. Charles étoit comptable à l'univers de sa sagesse, de ses talens et de ses progrès. On l'envoie dans l'université de Paris pour commencer un nouveau cours d'études. Une

carrière brillante s'ouvre devant lui : il y entre ; mais ce n'est point pour se procurer la gloire des hommes, c'est pour mieux servir un jour le Seigneur. Il voit régner, de toute part, une émulation dictée par l'orgueil, et il met à la place une sainte ardeur dont la charité est l'ame. Il voit de honteux plaisirs servir de délassement à l'étude, et il méprise des plaisirs qui énervent l'ame et la corrompent, pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse qui l'élève et l'ennoblit. Il voit une jeunesse licencieuse, rassemblée de toutes les parties du monde, apporter à Pavie les vices de toutes les nations; et, dans un âge si facile à se laisser séduire, il donne lui seul l'exemple de toutes les vertus. On s'en étonne, on insulte à sa sagesse, et bientôt on finira par l'admirer. Mais avant que l'Eglise en fasse la matière de son triomphe, Charles a encore de nouvelles épreuves à subir.

Ici, M.rs qui me donnera de bien rendre, sans alarmer votre délicatesse et sans diminuer la gloire de Charles, le combat qu'il eut à soutenir contre tous les attraits du plaisir. Peignez-vous à vous-mêmes une de ces beautés séduisantes et trompeuses, à qui le Ciel semble avoir départi tous ses charmes, à qui l'enfer a prêté ses artifices et ses ruses;

dont les yeux, pleins d'une douce langueur, promettent un sentiment que leur cœur se garderoit bien d'éprouver; dont les lèvres, pour me servir du langage de l'écriture, semblables au rayon d'où coule le miel, emploient les expressions les plus flatteuses, tandis que leur esprit médite les plus noirs projets; dont l'élégante et dangereuse parure met en usage tous les agrémens de l'art, pour relever encore les appas que leur a donné la nature; dont le manège adroit joue tour à tour les grâces naïves de la pudeur et l'emportement de la passion; dont le premier talent est de plaire, et dont tout le but est de pervertir; dont les perfides caresses font espérer la joie et le bonheur, et conduisent, selon l'expression du sage, au repentir et à la mort. C'est une de ces idoles du monde, qu'il prépare et qu'il forme lui-même pour sa perte et pour son malheur, que l'on oppose à la vertu de notre saint; elle s'arme de tous ses attraits: on lui ménage l'occasion la plus favorable à ses vues, la plus dangereuse pour Charles. Le silence de la nuit, la circonstance du moment, une jeune personne seule, à ses genoux; sa beauté, ses larmes, la jeunesse de Charles, lui-même, la sensibilité de son cœur, ces malheureux penchans d'une nature dépravée imprimés dans tous les enfans d'Adam, tout conspire sa défaite. Le combat même

a ses dangers et rend la victoire trop incertaine ; que fera-t-il ? Il fuira ; et comme un autre Joseph, vainqueur par sa fuite même, il donnera aux siècles à venir la plus importante leçon. L'Eglise se glorifiera de sa sagesse, elle le proposera à tous ses enfans, comme le modèle qu'on doit suivre, elle le proposera à ses Ministres, comme la règle de leur conduite ; et formant d'après lui de dignes élèves, puisse-t-elle n'avoir plus à rougir pour eux de la dépravation des mœurs.

Pour que l'Eglise triomphe encore avec plus d'éclat dans la personne de Charles, il faut à ce jeune héros du christianisme un plus grand théâtre. Le cardinal de Médicis, son oncle, est élevé sur la chaire de St. Pierre. La nouvelle en est portée à ses neveux, elle se répand avec soin, la joie se répand avec elle ; on s'empresse à témoigner cette commune allégresse : Charles seul paroît triste. Les hautes espérances qu'on lui fait concevoir en le remplissant de crainte, le rendent plus humble encore et plus modeste. Aux pieds du trône où il va s'asseoir avec son oncle, il entrevoit des abîmes ; sous le vain éclat des titres, il apercoit le pesant fardeau des devoirs ; sous l'écorce des grandeurs, il démêle l'appas des vices, et voit de toute part les écueils dont est bordée la route qui conduit aux honneurs. Il regrette son heu-

reuse obscurité ; il craint pour le Souverain Pontife, il craint pour lui-même, et sait que son salut est devenu d'autant plus difficile qu'il se voit plus près des dignités et des richesses. Il a donc recours aux gémissemens et à la prière ; il se prosterne aux pieds du Seigneur, il lui dit : « O mon Dieu, vous savez que je ne vous demandois pas ces honneurs dangereux, maintenant s'il en est temps encore, éloignez-les de moi. Que le nouveau Pontife que vous y avez élevé sache en soutenir le poids ; qu'il vive non plus pour lui, mais pour l'Eglise dont il est le chef ; qu'il ne mesure son rang et son pouvoir que sur le bien qu'ils lui permettent de faire, et sur les obligations qu'ils lui imposent ; successeur du premier et du plus humble de vos Apôtres, qu'il nous gouverne, non pas en Monarque, non pas en Maître, mais en Pasteur, mais en Père ; et moi, Seigneur, laissez-moi, à l'ombre de vos Autels, dans un rang obscur, soutenir, par des vertus, toute la dignité d'un Ministère qui n'est déjà que trop grand par lui-même, et que trop redoutable pour moi. » Ainsi parloit Charles ; mais Dieu aimoit trop son Eglise pour exaucer entièrement des vœux qui lui eussent été si contraires.

Dans la foule de ceux qui félicitent Pie IV sur son exaltation, il ne voit point

le jeune Borromée. Il faut un ordre à Charles pour qu'il sorte de sa retraite; il faut que le Vicaire de J. C. l'appelle, et lui dise comme autrefois Dieu disoit à Moïse: Venez et je vous enverrai. *Veni, et mittam te.* Venez, c'est par vous que l'Eglise recouvrera son éclat et sa gloire; Dieu vous l'ordonne par ma voix, venez. Charles voit augmenter ses frayeurs; il tremble, mais il obéit; il vient au nom du Seigneur; Rome le reçoit dans ses murs, et le Souverain Pontife ne laisse qu'un dégré entre son neveu et lui. Charles est tout-à-coup prince, cardinal, archevêque, protecteur des empires, dépositaire du souverain pouvoir, et Charles n'a que 22 ans. Il est au milieu de la cour, où l'ambition reçoit des lois et en donne, et Charles n'en reçoit que de son zèle pour la gloire du Seigneur; à la cour où l'on n'oublie le plaisir qu'en faveur de l'intérêt, et où, quand l'intérêt s'endort, on se livre tout entier à la volupté, et Charles n'est occupé que du soin de faire fleurir la Religion; à la cour où tout est intrigue pour parvenir, ruses et finesses pour supplanter, adulation et bassesses lorsqu'on dépend, hauteur et fierté dès qu'on domine, et Charles est toujours droit dans ses vues, simple dans ses mœurs, égal dans toute sa conduite; Charles est toujours semblable à lui-même; dans ce

lieu enfin où tout en impose à ceux qui sont en place ; où l'hypocrisie emploie, pour les surprendre, les noirceurs du vice et le masque de la vertu ; où la flatterie, toujours adroite et concertée, leur déguise avec art leurs propres foiblesses, et leur fait illusion sur tous leurs défauts ; où l'envie sourde et maligne ajoute en secret aux vices qu'ils ont déjà, et leur fait un crime de toutes les vertus qu'ils n'ont pas ; et Charles connoît, démêle tous ceux qui l'environnent, il se connoît lui-même ; sous ses yeux l'hypocrite est démasqué, le flatteur se tait, et l'envieux avoue, quoiqu'à regret, que dans Charles il n'y a rien à reprendre. D'après lui les mœurs se réforment, son exemple touche, entraîne, persuade, et l'Eglise triomphe d'avoir au sein de Rome, si près du Souverain pontife, dans un Ministre si jeune encore, de si belles vertus à opposer aux traits critiques et méchans des ennemis qui la déchirent, et un si beau modèle à proposer à ses enfans.

Elle vous le propose encore aujourd'hui ce modèle à vous qui êtes appelés au même état, au même ministère que Charles ; elle vous le propose pour qu'en l'imitant, vous lui rendiez à elle-même sa gloire déjà si fort obscurcie de nos jours, et que vous renouveliez son triomphe. O mon Dieu, jetez les yeux sur nous, et

donnez encore, s'il le faut, un St. Charles à l'Eglise. Dans le siècle de Charles les maux de l'Eglise ne se bornoient pas aux scandales qu'entraînoient avec eux les vices de ses enfans. La foi est presque toujours en proportion avec les mœurs, et quand les mœurs s'altèrent, la foi ne tarde pas à se corrompre : ainsi que l'esprit de révolte et l'erreur étoient devenus les tristes suites du dérèglement des mœurs, il falloit donc aussi opposer aux erreurs du temps les plus vives lumières ; et c'est par-là encore que Charles a fait triompher l'Eglise.

Déjà dans le secret de son palais, dans la société d'un petit nombre d'hommes vertueux et fidèles, il ornoit son esprit, il formoit son jugement, il aiguisoit les armes dont il devoit se servir un jour contre les ennemis qu'il avoit à combattre. Il savoit que la raison bien dirigée conduit l'homme à la foi, que les lumières qui nous viennent de l'auteur de la nature ne sauroient nuire à celles qui ont l'auteur de la grâce pour principe, que les sciences et les arts policent les mœurs que le christianisme épure, et prépare les vertus que perfectionne la Religion. Il savoit que ce qui enfle davantage ce n'est pas tant la vraie science, si propre à nous rendre modestes, que l'ignorance de ce que l'on croit savoir, et que l'aveugle

présomption est bien moins le fruit des lumières et de la vérité, qu'elle n'est l'ordinaire apanage de l'erreur et du mensonge. Il savoit que l'instruction et l'étude affermissent et maintiennent la croyance, qu'elles ajoutent la force de la conviction au poids de l'autorité, et qu'elles rendent la soumission d'autant plus entière et plus sûre qu'elle est plus raisonnable. Enfin il savoit qu'en cultivant les arts aimables et les sciences profanes, on peut les ennoblir par les vues qu'on y porte, et les sanctifier par la fin qu'on s'y propose; et qu'après tout il est permis quelquefois de faire servir les dépouilles de l'Egypte à orner le temple du Dieu d'Israël. On le vit donc se former une académie au sein du Vatican, y donner à l'éloquence, à la poésie, à l'histoire, à la politique, à la morale, ses plus doux momens, et, dans le familier entretien des hommes les plus célèbres, se délasser la nuit des travaux du jour. On le vit s'instruire et s'éclairer lui-même pour être plus en état d'instruire et d'éclairer les autres. Comme cet astre, ami des hommes, qui remplace à nos yeux par une clarté plus douce le vif éclat du soleil, et qui brille des feux qu'il emprunte de lui, on le vit tour à tour recevoir des lumières et en donner. Ainsi, dans le silence et l'obscurité des nuits, se préparoit le beau

jour qui devoit bientôt éclairer l'Univers.

L'Eglise toujours conduite par l'Esprit-Saint n'avoit point altéré sa foi. Toujours une, elle retranchoit du milieu d'elle tous ceux qui vouloient en corrompre l'inaltérable pureté. Mais elle n'en étoit pas moins assise au milieu des ombres ; quoique sa voix portée par des ministres fidèles retentit encore aux extrémités du monde, toutefois resserrée de toute part, elle ne voyoit autour d'elle qu'une région de morts.

L'hérésie, ce monstre que l'enfer a vomi pour le malheur des hommes, triomphoit avec audace ; elle s'étendoit, elle se reproduisoit sous mille formes différentes, elle répandoit en tous lieux les plus épaisses ténèbres ; elle obscurcissoit nos dogmes, elle dégradoit notre culte, elle retranchoit nos jeûnes, elle abolissoit nos sacrifices, elle nous ôtoit nos plus augustes sacremens, elle détruisoit tous les principes des vertus et des mœurs, et sous prétexte de faire honneur à la grâce, elle anéantissoit le mérite et la liberté. Timide d'abord, elle s'étoit glissée dans le secret, elle ne demandoit que la tolérance, elle mendioit tout bas la protection et l'appui : bientôt, sûre de ses forces, elle leva un front superbe ; le glaive d'une main et le flambeau de l'autre, elle menaça d'embraser l'Univers ; elle arma les rois contre les rois, les peuples con-

tre les peuples, les sujets contre leurs princes; elle brisa tous les liens, elle viola tous les vœux, elle fit oublier tous les devoirs, elle étouffa la voix du sang et de la nature. Toujours plus avide de domination et d'empire, ne respirant que le trouble et la désolation, comme le fils de Jacob, ce loup ravissant dont parle l'Ecriture, elle dévoroit la proie du matin et se préparoit à partager les dépouilles du soir. *Manè comedet prædam, et vesperè dividet spolia.*

Pleine de ces sombres pensées, elle s'insinue dans les détroits des Alpes, elle prend un nouvel essor, elle s'élève sur la cîme de ces monts dont la tête altière sembloit avoir de tous temps bravé ses efforts. Elle mesure des yeux le monde entier, et s'applaudit des maux qu'elle y a faits. Elle fixe ses regards sur l'Italie; elle voit en frémissant qu'il y règne encore, avec l'intégrité de la foi, un sentiment de confiance et de paix; elle voit un jour pur et sans nuages luire encore sur le Siége du premier des Apôtres. Elle voit, au sein du Vatican, Charles qui, par les veilles, par l'étude, par la prière, prépare sa défaite; et, remplie de fureur et de honte, elle se précipite au fond des abîmes et n'ose plus compter sur sa victoire.

Jusques-là, pour se ménager du temps et des forces, elle avoit éludé, suspendu,

arrêté les coups qu'on devoit lui porter. Bravant tous les foudres de Rome, tournant en dérision ses anathêmes, ne tenant aucun compte de ses décrets, elle avoit démenti tout haut ce principe de S. Augustin, avoué dans tous les siècles : *Rome a parlé*, la cause est finie, *causa finita est*. Tantôt, au jugement des souverains Pontifes qui successivement l'avoient condamnée, et dont l'Eglise dispersée dans tout l'Univers avoit confirmé les décisions par ses suffrages ou par son silence, elle avoit opposé les anciens temps et la primitive Eglise ; tantôt se servant avec avantage de la dernière ressource des novateurs, elle avoit appelé au futur Concile, elle avoit appelé de l'Eglise à l'Eglise elle-même ; c'est-à-dire, en un mot, que, pour flatter dans les hommes l'esprit d'indépendance, elle avoit osé faire de l'Eglise de J. C., de ce tribunal toujours subsistant, une société qui ne se gouverne que par des hommes de l'ancien temps qui ne sont plus, ou par des hommes du temps à venir qui ne sont pas encore. Luther, Calvin, hérésiarques fameux dans l'art des subterfuges et des vains détours, dès les premiers siècles du christianisme vous avez eu des maîtres, et jusqu'à la fin des temps vous aurez des élèves.

Cependant le Concile avoit été indiqué; déjà même on en avoit fait l'ouverture; mais mille causes différentes l'avoient in-

terrompu : repris ensuite, de nouveaux obstacles l'avoient fait discontinuer. Les intérêts des Princes, les artifices des hérétiques, les conseils de la politique, la crainte de la réforme, les horreurs de la guerre, tout avoit rendu inutile le zèle des Pontifes, et retardé les résolutions de cette Ste. assemblée. Eglise de mon Dieu, que le législateur infiniment sage qui vous a établie auroit bien mal pourvu à vos intérêts et à ceux de la vérité, si, pour appuyer vos dogmes et pour condamner l'erreur, les Conciles étoient toujours nécessaires !

Au milieu de ces délais, chaque jour l'hérésie étendoit plus loin ses ravages, comme un torrent qui, ayant rompu toutes ses digues, entraîne avec lui tout ce qui s'oppose à son cours. Il étoit réservé à Charles d'en arrêter les progrès et d'en reprimer la violence. C'est lui qui d'une voix impérieuse devoit lui dire, comme Dieu dit à l'Océan : Tu viendras jusqu'ici, et c'est-là que tu briseras l'orgueil de tes flots. *Usque huc venies.... et hîc confringes tumentes fluctus tuos.* En effet Charles sollicite le Souverain Pontife lui-même, et l'engage à relâcher, s'il le faut, pour le bien de l'Eglise, de ses propres intérêts ; il concilie les intérêts des rois qui paroissent les plus opposés ; il fait désirer la réforme à ceux qui la craignent davantage ; il devient l'ame du concile, il est

le centre commun où tous les rayons de lumière viennent se réunir ; la vraie doctrine est exposée et définie, le Concile se termine, l'hérésie est proscrite ; unies aux autres peuples la plus grande partie de l'Allemagne et la France s'étonnent de se trouver encore catholiques. O France, c'est aux Pères de Trente, c'est à Charles que tu dois la perpétuité de la foi ! Dans ce siècle pervers où tout concourt à la détruire, voudrois-tu la perdre après tout ce que Charles a fait pour te la conserver ?

Hé que ne perdrois-tu pas avec elle ? Tu perdras ce caractère de piété qui t'est propre. Car je le dirai encore à la gloire de ma nation ; j'ai cherché ailleurs ce que je vois au milieu d'elle, cette union du pasteur et du troupeau, cette confiance du peuple dans ses Ministres, ces instructions réglées, ces offices de nos paroisses, ces assemblées saintes établies pour le soulagement des malheureux, je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. J'ai vu les lieux où la foi a établi le siége de son empire, et avec tout l'esprit de religion qui y règne, je n'y ai point vu la piété du Français. O ma patrie veux-tu perdre avec elle tes mœurs ? car elles tiennent à ta croyance, à ton gouvernement même ; car l'irréligion, ainsi que l'hérésie, est ennemie de toute autorité ? Mais écartons de si funestes présages. Maintenant, messieurs, vous ferai-je voir encore Charles occupé

à composer avec un petit nombre d'hommes choisis ce fameux catéchisme du Concile de Trente, cet abrégé de la théologie chrétienne, ce livre des pasteurs, leur livre par excellence, et qui, bien médité, leur suffiroit, quand ils n'en auroient point d'autre? Vous le montrerai-je appliqué à donner aux confesseurs ces instructions célèbres qui ramènent le sacrement de pénitence à sa véritable institution, qui mettent des principes fixes et invariables à la place d'une conduite arbitraire, qui nous apprennent à mesurer les délais de l'absolution sur le délai que le pécheur apporte à son véritable changement, qui font revivre, autant que la foiblesse des derniers âges le comporte, la règle des anciens canons, et rétablissent une sorte de proportion entre la satisfaction et l'offense, qui sur-tout raniment l'attention et le zèle des Ministres sur tant de confessions ou tièdes ou même sacrilèges, que trop souvent on ne peut bien réparer que par une confession, de toute la vie, faite dans de meilleures dispositions. Vous le peindrai-je enfin au milieu des Conciles et des Synodes qu'il a présidés pour mettre en vigueur les saintes règles du Concile de Trente, de ces Synodes dont nos Pontifes font l'ame de leurs propres assemblées, et qui renferment tout l'esprit des premiers siècles de l'Eglise.

Car c'est ainsi que Charles a rendu à la vérité son premier éclat, que l'erreur s'est évanouie, que l'Eglise a recouvré son ancienne splendeur, que l'hérésie a été confondue et s'est vu arracher l'empire qu'elle s'étoit si long-temps promis.

Levez-vous donc, ô Jérusalem, ô Eglise de mon Dieu, levez-vous et sortez de l'état d'abaissement et de confusion où vos ennemis croyent vous avoir réduite pour toujours ! *surge*, *Jerusalem*. Levez-vous, soyez dans la joie ; le jour le plus pur brille en votre faveur, et la gloire du Seigneur éclate au milieu de vous, *surge*, *illuminare*, *quia gloria Domini super te orta est*. Portez vos regards autour de vous, et voyez le triste sort des peuples qui ne participent point à votre lumière. *Leva in circuitu oculos tuos*, *et vide*. Tandis que votre foi est toujours une, toujours invariable, voyez-les divisés entre eux, et en contradiction avec eux-mêmes, varier sans cesse leurs systêmes et leurs erreurs ; voyez-les enveloppés dans les plus profondes ténèbres, n'avoir que leur propre sens pour règle de leur croyance, et adopter autant d'opinions diverses qu'il y a parmi eux de caractères et d'esprits différens ; *vide*, voyez, triomphez, et après avoir rendu gloire au Seigneur, reconnoissez dans Charles l'instrument dont il s'est servi pour assurer votre triomphe.

Pour le rendre plus glorieux encore, il restoit des abus à réformer, et c'est le dernier objet des soins et des travaux de Charles en faveur de l'Eglise. En vain elle réclamoit chaque jour par ses gémissemens et ses larmes; on étoit insensible à sa douleur, sa voix n'étoit plus écoutée; les vices passoient en lois, et les abus dégénéroient en coutumes; abus dans la conduite de la plupart des religieux des abbayes les plus célèbres; ils avoient substitués les aises et les commodités de la vie aux austérités de la pénitence, l'abondance et les richesses à la pauvreté, l'amusement et l'oisiveté au travail des mains, la dissipation et les embarras du siècle au recueillement et à la prière; et, avant même la conclusion du Concile de Trente, dès les premières années de sa jeunesse, Charles avoit donné l'exemple de la réforme par celle qu'il avoit introduite dans l'abbaye qui lui avoit été résignée: abus dans la pompe des cardinaux, dans le faste des premiers pasteurs, et pour réformer leur luxe, pour les ramener à la simplicité de leur état, Charles réforme sa maison, il se réforma lui-même: abus dans la pluralité des bénéfices, dans ces richesses énormes qui, rassemblées sur un seul Ministre, privoient l'Eglise d'une quantité d'autres qui lui eussent été plus utiles, et Charles se dépouilla de tous les grands

biens qu'il possédoit, pour ne se réserver que celui qu'il ne lui étoit pas libre de quitter : abus sur la résidence des Pasteurs qui abandonnoient leur troupeau à des mercenaires, uniquement occupés à s'engraisser de ses dépouilles ; et dès que les circonstances le lui eurent permis, Charles n'eut plus d'autre empressement que celui de travailler par lui-même au salut du peuple qui lui étoit confié : abus de la part des chefs dans l'esprit de domination qu'ils affectoient à l'égard des ministres qui leur étoient subordonnés, et Charles honora ses coopérateurs dans le ministère en s'honorant lui-même, il perfectionna sa sagesse en s'aidant de leurs conseils et de leurs lumières, il déféra à leurs avis, il se fit gloire de leur société et de leur entretien, il les soulagea dans leurs besoins, il les visita dans leurs infirmités, il les assista lui-même jusqu'à la mort, et lorsqu'on osait en paraître surpris, il répondoit par ces belles paroles : *Vous ne savez pas dequel prix est la vie d'un bon Prêtre.*

Ce sont les maux que je viens de décrire qui ont toujours fait le triomphe et la joie des ennemis de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas faire attention qu'on abuse de tout, qu'il y aura toujours des abus partout où il y aura des hommes, et que ces mêmes abus introduits jusques dans

dans la Religion, sont la faute des particuliers et non le vice et l'esprit de l'Eglise entière ; ce sont eux cependant que Charles réforma, autant qu'il peut être donné à un seul homme de les réformer, par ses soins. Du moins il fit voir quel étoit le véritable esprit de l'Eglise dans la personne de ses plus fidèles Ministres ; il fit dire à l'hérétique lui-même, que si tous ses chefs et ses membres ressembloient à Charles, il n'y auroit bientôt plus qu'un même troupeau et un même Pasteur ; il nous donna à tous les plus importantes leçons, et dans sa conduite les plus puissans motifs pour les réduire en pratique ; il fit réjaillir sur l'Eglise universelle l'éclat de sa sainteté. Elle triompha des scandales, par ses exemples ; de l'erreur, par ses lumières ; des abus, par ses soins et ses travaux. Premier caractère de la grandeur de Charles ; il a fait triompher l'Eglise. J'ajoute que lui-même a triomphé de son peuple ; second caractère de sa grandeur et de sa gloire, et le sujet de ma seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Vaincre par la douceur et non par la force, subjuguer les esprits et soumettre les cœurs, enchaîner les volontés les plus rebelles et les plier à la loi, d'un

peuple indocile et féroce, en faire un peuple tout composé d'enfans soumis; des mêmes hommes en former des hommes nouveaux, les dompter par l'amour mieux qu'un autre n'eût pû faire par la crainte: telle est la vraie grandeur, telle est la véritable gloire, et telles furent aussi la grandeur et la gloire de Charles.

Au sein de l'Eglise, dans une terre chérie du Ciel, est un peuple célèbre par la vertu de ses ancêtres et par le nom de ses premiers Pasteurs. Formé d'après les leçons et les exemples des Barnabée et des Ambroise, il avoit long-temps servi de modèle aux autres peuples; il avoit été l'ornement d'Israël; et, par un renversement étrange, il en étoit devenu le rebut et l'opprobe. Ennemi de toute loi, impatient de tout joug et de toute autorité; n'ayant pour coutumes, que des vices; pour culte, que des superstitions; pour caractère, que l'indocilité; aveugle dans ses préjugés jusqu'à la folie, constant dans le mal jusqu'à l'opiniâtreté, insensible au bien qu'on vouloit lui faire, ne voulant de chefs que ceux qui flattoient ses passions, ne renfermant dans son sein que des ministres qui entretenoient son aveuglement et qui partageoient ses désordres; ne connoissant de liens que ceux qu'il pouvoit rompre, et de devoirs que ceux qu'il lui étoit libre de violer,

ne conservant de mœurs que les mœurs impures qu'avoient porté dans son sein le tumulte des armes et les horreurs de la guerre ; objet des vengeances du Très-haut dont il avoit autrefois mérité les faveurs, tel étoit le peuple de Milan. Triompher d'un tel peuple, le ramener à Dieu, à la Religion, à la vertu, étoit sans doute le plus beau de tous les triomphes, et c'est à Charles qu'il étoit réservé.

Charles a triomphé de l'aveuglement et de la dépravation du peuple de Milan, par son zèle ; de sa résistance et de ses malheurs, par sa charité ; de l'endurcissement et de l'obstination de ses chefs, par sa fermeté et sa patience : c'est ainsi encore qu'il s'est montré vraiment grand, *maximus.*

Le temps favorable aux desseins de Charles est arrivé ; les obstacles qui l'arrêtoient ne sont plus ; Pie IV est mort et Charles est à Milan. Depuis près d'un siècle, celle ville n'avoit point vû ses Pasteurs : loin du troupeau qui leur étoit confié, ils faisoient de l'épiscopat un vain titre d'honneur, et de la fonction des Apôtres, un ministère sans soins et sans travail. Grand Dieu, quels funestes ravages leur longue absence avoit causés ! Console-toi, peuple infortuné ! un Pasteur, le plus beau présent du Ciel dans sa miséricorde, un bon Pasteur t'est donné. Mais

quoi, ce peuple s'en effraye, et se plaint déjà d'avoir au milieu de lui un si saint archevêque

Charles jette un premier coup-d'œil sur son diocèse. Les ténèbres qui le couvrent, les vices qui le défigurent, l'affligent, mais sans le décourager ; et en excitant son zèle, ils fournissent la matière de ses premiers triomphes.

Par-tout il voit régner l'ignorance la plus profonde ; les plus importantes vérités sont mises en oubli, la Religion la plus sainte ne paroît qu'un amas des plus grossiers mensonges ; au sein du christianisme Charles retrouve avec douleur toute l'extravagance et les impiétés des peuples idolâtres. Pour dissiper ces épaisses ténèbres, il communique à des Ministres; qu'il prend soin de former lui-même, toutes les lumières qu'ils doivent répandre. C'est lui qui les rassemble, c'est lui qui les instruit et qui les éclaire, c'est lui aussi qui les envoit et qui les distribue dans toutes les parties du Milanois, pour y porter, comme autant de canaux dont il est la source, les germes précieux de la Religion et du salut. Mais ce n'est pas assez pour Charles d'enseigner son peuple par la voie de ses Ministres, il sait trop bien que son premier devoir est de l'instruire et de l'enseigner lui-même. Il ne s'excuse point sur les travaux de l'épis-

copat ; il sait que Paul, chargé du soin de tant de nations qu'il avoit converties à la foi, ne se crut pas dispensé de leur prêcher encore l'évangile. Il ne prétexte point la foiblesse de ses talens, parce que c'est au nom du Seigneur qu'il parle, et que c'est de Dieu-même qu'il attend tout le fruit des vérités qu'il annonce ; il sait d'ailleurs qu'un Pasteur, prêchant à son peuple, n'a besoin que d'entrailles, et que son langage n'est que celui d'un père qui s'entretient avec ses enfans ; il sait que son caractère donne une énergie particulière à ses discours, et que, pourvu qu'il sente ce qu'il dit, et qu'il agisse comme il parle, on le dispense de l'art de bien dire. Charles n'a point, il est vrai, cette brillante élocution des orateurs du siècle, qui plait et qui amuse ; mais il a pour lui l'onction de la grâce qui touche, qui persuade, et la force de l'exemple qui entraîne et qui détermine. C'est avec ces puissans secours que ce St. Pontife entreprend d'instruire et de réformer son peuple. Il se montre, et son extérieur est déjà une prédication muette, plus éloquente que tous les discours. Il parle, et tous les esprits s'éclairent, et les cœurs s'ouvrent à sa voix. Il tonne, il menace, il presse, il conjure, et tous ceux qui se prêtent à l'entendre partagent avec lui les sentimens qu'il veut leur inspirer.

Charles ne borne pas ses instructions et son zèle à sa capitale. C'est un astre bienfaisant qui éclaire et qui vivifie les profondes vallées, comme le sommet des plus hautes montagnes. C'est un grand fleuve dont le cours majestueux et paisible enrichit et féconde les campagnes et les cités. A la tête de ses plus fidèles ministres, il sort de Milan, pour visiter les lieux les plus abandonnés. Tantôt il parcourt de tristes hameaux et de misérables chaumières, dont les habitans farouches, sans foi, sans pasteur, n'ont que l'instinct pour guide, pour partage que l'infortune, pour loi que la nécessité; et en leur prêchant l'évangile, il en fait tout-à-la-fois des chrétiens et des hommes. Tantôt, à travers les buissons et les ronces, il se fraye une route inconnue jusques sur la cîme des rochers les plus escarpés. Sur sa tête, sont des monceaux de neiges; sous ses pieds, sont des abîmes; autour de lui, sont les dangers et la mort; et, pour éclairer, pour sauver une seule ame, il s'exposeroit mille fois à perdre la vie. Ici, ce sont des torrens impétueux, il les traverse; là, ce sont des sentiers impraticables, il s'y traîne, il rampe, il arrive au terme les pieds tout en sang et le front tout couvert de sueur et de poussière. Le matin, sur le haut des Alpes, parmi les glaces éternelles dont ils sont couronnés, il n'a, pour soutenir

en lui un reste de chaleur, que l'excès de son zèle et le feu de son amour. Au milieu du jour, lassé, épuisé par ses courses, il éprouve, sous un autre aspect, ce que le soleil, dans toute sa force, a de plus vif et de plus dangereux, et ce que les chaleurs de l'été ont de plus accablant. Souvent il fait l'humble fonction de ceux qui l'accompagnent; il les soulage, sans penser au secours dont il a besoin pour lui-même; il prend sur lui la charge la plus pesante, et oublie la délicatesse de son tempérament, pour ne prendre conseil que de sa charité. Par-tout, et sans aucun intervalle, il prêche, il confesse, il administre les sacremens à ceux qu'il a suffisamment préparés. Il court après les pécheurs les plus endurcis, et les ramène; il écoute les plaintes des malheureux et les console, il châtie les oppresseurs et délivre les foibles qu'ils oppriment, il termine les querelles, il accommode les différens; et après de si grandes fatigues, il n'a, dans ces lieux incultes, pour toute nourriture, que des fruits sauvages; pour lit, que la terre ou quelques feuilles d'arbre dont elle est couverte, et pour moments de repos, que le petit nombre d'heures, qu'il ne lui est pas libre de donner au travail. C'étoit-là un véritable pasteur, bien différent de ceux dont parle le Prophête! *O pastor, et idolum!* Le peuple, ébranlé par son zèle, sort de

l'assoupissement et des ténèbres où il étoit plongé. On s'empresse, on vole sur ses pas, on a peine à le quitter. Les cœurs les plus féroces deviennent sensibles et s'humanisent; les pécheurs les plus obstinés cédent à la grâce de J. C. et aux exemples de Charles. Il fait de ce peuple un peuple conquis, dont il ne reçoit les hommages que pour les rendre au Seigneur.

De retour à Milan, il y reprend ses premiers travaux, et par-tout les mêmes succès l'accompagnent. Par ses soins, les écoles de la doctrine chrétienne sont instituées; les séminaires sont ouverts, des hôpitaux sont fondés; de nouveaux temples s'élèvent, des lieux de retraite offrent une voie au repentir, et une ressource à la pénitence; l'innocence elle-même trouve des asiles contre les dangers de la séduction; les sacremens sont fréquentés, le vrai culte reprend son éclat et sa pureté; la vertu a déjà ses défenseurs et ses élèves; le vice, honteux et timide, ne se fait plus une gloire de ses excès, et la piété, mieux connue et mieux affermie, ne passe plus pour une foiblesse ou pour un ridicule: Milan change de face. Charles a triomphé de son aveuglement et de sa dépravation par son zèle.... Ah! que dis-je? Milan renferme encore des sujets rebelles, mais dont il surmontera la résistance, et dont il finira les malheurs par sa charité.

Tant que ce Saint Pontife s'étoit borné à instruire, à édifier, il n'avoit eu que des contradictions à supporter, et peu d'obstacles à vaincre. Mais il entreprend la réforme, et dès-lors il trouve des haines à fléchir, et la plus vive résistance à surmonter.

Charles entreprend la réforme.... Et de qui ? des vierges, des religieux, des prêtres. Il connoissoit mieux que personne toute la grandeur et la dignité du sacerdoce, il n'ignoroit pas combien l'état religieux est cher à l'Eglise, et précieux devant le Seigneur; il savoit que les vierges, consacrées à J. C., sont, à ses yeux, une portion choisie au milieu de son peuple; il savoit de quel avantage ils sont tous ensemble pour le commun des fidèles, lorsqu'ils élèvent, sur la montagne, des mains pures vers le ciel, tandis que ceux-ci combattent dans la plaine; lorsqu'ils fléchissent, par leur zèle et leurs prières, le Tout-puissant, que les hommes irritent par leurs déréglemens, et qu'enfin ils édifient et ramènent quelquefois, à force de vertus, ce monde toujours prêt à nous scandaliser par ses vices.

Mais il savoit aussi qu'il n'y a rien de pire que l'abus des meilleures choses; et que si l'on veut réformer le peuple, il faut commencer par réformer ceux dont il attend tout-à-fois le précepte et l'exemple. D'abord,

Charles visite les cloîtres; il veut rappeler à l'esprit de leur consécration des épouses infidèles qui ne l'ont que trop oublié. Il veut rétablir, dans ces asiles sacrés, qui doivent être impénétrables à un monde profâne, la clôture qui ne s'observe plus, le silence qui n'est plus gardé, l'amour de la retraite qu'on a laissé perdre, l'entière separation du siècle, la fidélité aux règles, l'accomplissement des vœux; et les vierges murmurent, et les parens se plaignent, et le peuple s'émeut, et toute la ville est en rumeur. Il faut à Charles toute sa douceur pour tempérer l'usage qu'il fait de son pouvoir. Il la met en œuvre; il s'insinue, il persuade, et à sa voix tout rentre dans l'ordre, lorsque tout paroissoit en être sorti pour toujours.

Ce n'est pas, au reste, de ce sexe pieux par penchant, timide par caractère, docile par éducation et par goût, vertueux par choix, toutes les fois qu'on prend soin de l'éclairer, qu'il devoit attendre la plus grande résistance. Il l'éprouve de la part des chanoines de la Scala, qui, sous de vains prétextes, se croyoient exempts de rien faire. Charles examine leurs privilèges, privilèges dangereux encore quand ils sont constatés, plus abusifs et plus dangereux encore quand ils sont équivoques; et par bonheur leurs privilèges étoient sans fondement. Le Pontife est autorisé, par

la Cour de Rome, à faire la visite de leur église ; il la commence, et au lieu de vaines clameurs, on lui oppose la violence et l'outrage. On tire sur sa croix, on s'attaque à sa personne, on entreprend sur son autorité, on le déclare suspendu de ses fonctions. Enfans rebelles, ah ! c'en est trop ! allez voir ce bon père, ce saint pasteur, prosterné aux pieds de son Dieu, pour obtenir qu'il change votre cœur, et qu'il oublie vos offenses. Sa charité ne fut pas sans effet. La plupart d'entr'eux se reconnurent enfin, et, humiliés devant Charles, en reçurent le pardon le plus tendre et le plus généreux.

Pour ménager à sa charité de nouveaux triomphes, vous peindrai-je encore de nouveaux attentats ? Il en est un que j'ai peine à décrire, et ma langue se refuse à l'affreux récit de semblables horreurs. Dans le dessein de s'épargner une réforme qu'il craint, un malheureux.... (Je tairai son nom et celui d'un ordre que Rome s'est vu forcée d'abolir, lorsque Charles ne vouloit que le réformer.) Un homme impie et sacrilège, choisit le moment où Charles, dans son palais, aux pieds des autels, environné de toute sa maison, prie pour son peuple et pour ce parricide lui-même. Le coup part ; mais une main invisible en amortit l'effet ; la balle atteint Charles, elle perce son rochet, elle laisse une

légère marque sur son corps, et tombe à ses pieds. Charles lève les yeux au Ciel, et rendant grâce à Dieu de la vie qu'il lui conserve, il la lui offre pour le salut de son troupeau.

Ce sont tous ces crimes, les crimes du peuple et des prêtres, qui préparèrent le fléau qui devoit bientôt affliger Milan. Déjà un bruit sourd se répand de toutes parts, et annonce les plus tristes évènemens. Une maladie aiguë se fait sentir, on en recherche les causes, on en étudie la nature, et l'on n'en voit que les tristes effets : on s'y méprend, la sagesse humaine est confondue ; Charles seul, éclairé d'en haut, pressent tous les malheurs de son peuple. La peste est à Milan. Un drapeau funèbre, le signal de la contagion et de la mort, est élevé sur ses tours. Ses portes se ferment, les travaux publics et particuliers ont cessés, tout commerce est interdit, les offices divins sont suspendus, le cours de la justice est arrêté ; par-tout est l'image de la terreur, et la ville la plus opulente et la plus peuplée devient, en peu de temps, un affreux désert. On se redoute, on s'évite, on se renferme au-dedans ; chacun craint pour soi-même, et voudroit pouvoir se réserver jusqu'à l'air qu'il respire. Il n'y a plus de société, plus d'amis ; les liens du sang sont rompus ; la nature, si puissante par elle-même, semble avoir perdu ses droits et

son empire. L'époux s'éloigne de son épouse languissante, et appréhende de respirer trop près d'elle une haleine empestée; la mère refuse son sein au tendre enfant qui lui tend les bras, et le père recule épouvanté. Tout retentit de gémissemens et de pleurs, et bientôt Milan n'offre plus que le triste spectacle des mourans et des morts.

Charles écoutera-t-il les conseils qu'on lui donne? Voudra-t-il se dérober au danger commun? Quand tous les chefs sont en fuite, voudra-t-il bien consentir à fuir avec eux? Sa vie est trop précieuse pour la risquer; il importe qu'il la conserve pour les autres, s'il ne veut pas la ménager pour lui-même..... Raison humaine, prudence de la chair, taisez-vous. La charité de Charles triomphera dans toute son étendue, elle lui soumettra son peuple, elle vaincra en lui jusqu'à ses malheurs, et fléchira Dieu même, irrité contre lui.

Charles, brûlant dans son cœur d'un feu toujours plus ardent, sort de son palais; il porte ses pas vers les lieux les plus infectés du venin de la contagion; il voit de tous côtés ses brebis étendues sans force et sans secours, qui tournent les yeux vers lui et n'attendent de soulagement que de lui seul. Il se fait jour à travers des monceaux de cadavres; au milieu d'un tas de malades et de mourans, il fait entendre la voix du pasteur; il les console, il les en-

courage, il ouvre leur cœur au repentir, il les anime à la confiance, il porte dans ses mains sacrées les secours du salut, il leur administre lui-même les derniers sacremens, il recueille leurs derniers soupirs et ne se console de leur mort, que par le soin qu'il a pris de leur assurer une vie meilleure.

Les besoins de l'ame ne lui laissent pas oublier, dans ce peuple infortuné, les besoins du corps. Pour soulager son indigence, cet autre fléau non moins terrible, que la contagion entraîne avec elle, Charles se dépouille de tout, il donne le peu d'argent qui lui reste, il fait fondre sa vaisselle, il fait vendre les ornemens de sa chapelle et les meubles de son palais; ce qui en couvroit les murs sert de vêtemens à ses pauvres; il se défait de son propre lit; il devient le plus pauvre de son diocèse, et se trouve réduit à recevoir, pour lui-même, l'assistance qu'il prodigue aux autres.

Que j'aime, dans cet état d'indigence, où il se montre plus orné de ses vertus, qu'il ne l'eût été de toute la pompe des richesses et des honneurs, que j'aime à le voir tel qu'on le dépeint alors avec un rochet de grosse toile, une crosse de bois à la main, ramener l'heureuse simplicité des premiers temps, et grand de sa propre grandeur se faire admirer, respecter par lui-même.

Que j'aime encore à me le représenter dans cet état d'humiliation et de pénitence où il s'offre en esprit de sacrifice pour son peuple. A la tête de ce peuple contrit et suppliant, il marche les pieds nuds, une corde au col, le Crucifix dans les mains, les yeux baignés de larmes et le front courbé vers la terre. Arrivé au temple, il se prosterne aux pieds des Autels, dans la plus profonde amertume, il répand son ame en présence du Seigneur : sa voix se fait entendre à peine parmi les sanglots dont elle est entrecoupée ; mais tels sont les sentimens qu'elle exprime : « C'est moi, Seigneur, c'est moi, qui ai péché ; c'est moi qui, par mes infidélités, ai retardé jusqu'ici la conversion de ce peuple que vous punissez : cessez, ô mon Dieu, cessez de l'affliger, et tournez contre moi seul tous les fléaux que vous avez fait tomber sur lui. Il faut à votre justice une victime ; la voici : toute indigne qu'elle est d'être acceptée, elle s'offre avec confiance, parce qu'elle emprunte, pour vous fléchir, la voix et les mérites de votre Fils. » Déjà, en effet, sur les Autels que le St. Pontife a fait élever de toute part, se célèbrent les divins mystères ; le sang de J. C. est offert par les mains de Charles. Dieu s'appaise ; il commande à l'Ange exterminateur de déposer son glaive ; l'air se purifie, la contagion cesse, le peuple de Milan

touché, attendri, converti, avoue qu'il doit son salut à la charité de son Pasteur, et que c'est par elle que Charles a triomphé tout à la fois de sa résistance et de ses malheurs.

Mais quand j'ai peint les malheurs de Milan, ah! M. F., en me rappelant ses crimes j'ai tremblé pour nous-mêmes. Hé quoi, ne sommes-nous pas aussi coupables! Avec plus de lumières ne le sommes-nous pas davantage? Aussi d'autres maux nous affligent; et qui peut dire de quel fléaux peut-être ils ne sont encore que le triste prélude. Depuis long-temps des morts inopinées frappent indistinctement tous les états et tous les âges; une sorte de malignité, répandue dans l'air, immole sans cesse de nouvelles victimes, et ces surprises de la mort, qui n'étoient autrefois que des événemens rares, deviennent aujourd'hui les morts les plus ordinaires. L'affreuse indigence se fait également sentir. Tout retentit des cris des malheureux, et un châtiment plus à craindre encore est de ne les pas entendre ou d'y être insensible. Ah! triomphons, comme Charles, de tant de maux, empruntons les mêmes armes, ayons recours, ainsi que lui, aux gémissemens et à la prière, et comme lui ouvrons nos cœurs à la charité. Dans ces jours de calamité ne nous bornons pas à répandre notre superflu dans le sein des pauvres;

pour les soulager prenons même sur notre nécessaire. Dieu s'appaisera, il convertira nos ames; et la foi, reprenant parmi nous son premier éclat, les mœurs reprenant leur première pureté, notre patrie reprendra aussi son premier lustre, et nous jouirons, avec les trésors de la grâce et de l'innocence, de notre ancienne félicité.

Charles a triomphé des malheurs de son peuple, il a triomphé de ce peuple lui-même, par sa charité. Mais, pour achever de le rendre heureux en achevant de le rendre fidèle, il reste encore à ce St. Pontife un obstacle à vaincre, l'endurcissement et l'obstination de ses chefs; et c'est ici que Charles, toujours également grand, va couronner ses triomphes et sa gloire, par sa fermeté et sa patience.

Les principaux chefs du Milanois, jaloux peut-être de la grandeur de Charles et du crédit que ses vertus lui avoient acquis, craignant d'ailleurs pour eux-mêmes le joug de la réforme, auquel le peuple commençoit à s'accoutumer, firent un crime à Charles de son zèle, et n'oublièrent rien de ce qui pouvoit déconcerter ses projets. Charles fut attaqué par l'endroit le plus sensible pour un bon Pasteur et pour un sujet fidèle. On le peignit à son peuple comme un esprit inquiet et turbulent, comme un homme dur et austère, comme un réformateur qui l'étoit bien plus par

goût et par humeur, que par zèle et par principes. On le peignit à son Prince comme un esprit dangereux, qui couvroit des vues d'ambition sous des apparences de piété et de réforme; comme un politique adroit, qui n'en imposoit au peuple, par un extérieur de vertu, que pour le gouverner ensuite avec plus d'empire; qui essayoit chaque jour son pouvoir, dans le dessein de l'augmenter, et qui dans l'exercice qu'il faisoit de la juridiction, ne prétendoit à rien moins qu'à la ruine entière de l'autorité du Monarque.

Ainsi on armoit l'une contre l'autre, deux puissances qui sont si bien faites pour être d'accord, et qui ne peuvent rendre les peuples heureux qu'autant que d'un même pas, quoique par des routes différentes, elles tendent au même but.

Charles, sans préjugés d'état et de nation, (les Sts. n'en devroient point avoir.) Charles, avoit sans doute mesuré, plus d'une fois, la distance et les bornes qui séparent l'une et l'autre puissance; il en avoit étudié la nature et les caractères. Toutes deux émanées de Dieu-même, ne rélevant que de lui seul, indépendantes et soumises tour-à-tour, ont leur autorité et leurs droits séparés. L'une, faite pour le temps, a son empire sur la terre, elle porte le glaive pour punir les coupables ou pour effrayer ceux qui seroient tentés

de le devenir ; elle dispose de nos facultés et de nos biens pour le salut de tous, et concentre les intérêts particuliers dans l'intérêt général ; elle veille sur nos droits et les conserve ; elle commande, elle gouverne dans la personne des Césars, et compte les Pontifes eux-mêmes parmi ses premiers et ses plus fidèles sujets. L'autre, toute spirituelle et tendant à l'éternité, a J. C. pour chef invisible et ses Pontifes pour Ministres ; elle fait rendre à Dieu ce qui lui est dû, elle maintient ses lois et son culte, elle s'occupe du salut de nos ames, elle lie et délie pour le Ciel, elle exerce son empire sur les consciences, elle enchaîne les volontés ; et, souveraine dans tout ce qui est essentiellement du ressort de la religion, elle a vû les Constantin et les Clovis révérer en elle celui au nom duquel elle règne sur les esprits et sur les cœurs. Toutes deux, moins rivales que sœurs, se prêtent un mutuel appui et concourent ensemble à la gloire du Très-haut et au bonheur des hommes.

Charles, toujours empressé à procurer la fin qui leur est commune, n'eût point été jaloux de réunir dans sa personne leurs droits et leurs priviléges, qui sont si différens ; mais, par une concession toute gratuite des souverains eux-mêmes, il avoit quelque chose à conserver de l'une et l'autre juridiction. Il croit pouvoir le faire, il

croit le devoir. Aussitôt l'alarme se répand parmi les chefs, ou du moins on feint de s'alarmer. On noircit les intentions du Pontife, on a recours aux procédés les plus violens; on se saisit du château d'Arone, qu'il avoit conservé du patrimoine de ses pères; on investit son palais, on sollicite contre lui les murmures et les plaintes de ce même peuple, pour lequel il vient d'exposer ses jours; on s'oppose à tout ce qu'il veut entreprendre pour sa sanctification et pour son bonheur; on ajoute aux menaces l'insulte et l'opprobre, et Charles voit, sans en être alarmé, des dangers qui ne regardent que lui seul; il souffre avec constance des maux dont il ne gémit que pour ceux qui les lui font; ferme toutes les fois qu'il faut l'être, il fait des actes de vigueur, mais la sagesse les accompagne et la bonté les tempère; plein de ménagemens et de condescendance, il n'employe que la douceur quand il peut se passer de l'autorité; il donne les avis les plus tendres, il exhorte, il attend, il patiente, et peu à peu les esprits se calment. Le Prince, éclairé sur les sentimens et la conduite d'un si St. Archevêque, rejette les impressions qu'on a voulu lui donner, pour rendre à Charles toute la justice qui lui est due; le peuple applaudit à son triomphe, tous les cœurs sont à lui; et les chefs, eux-mêmes vaincus par la fermeté, et gagnés

tout à la fois par sa douceur et sa patience, reconnoissent ses droits, et concourent avec lui à tout le bien qu'il veut faire.

Que Charles jouisse tout à jamais du fruit de ses victoires ; qu'il en soit glorifié dans le Ciel, où ses vertus l'ont placé ; qu'il en soit glorifié sur la terre, où il a montré tant de grandeur. Charles a été vraiment grand, *maximus*. Il a fait triompher l'Eglise, il a triomphé de son peuple ; et son triomphe, le plus beau, le plus noble de tous, a été celui de la religion, de la bienfaisance et de la charité. O nous, M. F., participons à sa gloire, en faisant, comme lui, triompher l'Eglise et la Religion, par nos mœurs. C'est ainsi qu'il vous est donné à tous de combattre pour la foi et de vaincre par elle. Rien n'en prouve mieux l'excellence, que les vertus qu'elle inspire ; et les armes les plus sûres contre l'impie, ce sera toujours la conduite du vrai fidèle.

Et vous, M.rs, qui êtes appelés, d'une manière toute spéciale, à imiter les exemples de Charles, et qui, en le choisissant pour votre patron, vous êtes engagés à le prendre pour votre modèle, il est encore une autre sorte de triomphe qui vous est réservée comme à lui, c'est celui que vous promettent tant d'ames confiées à vos soins ; triomphe plus facile que celui de Charles, mais qui n'en sera que plus doux : ici tout se prête à vos désirs et seconde vos travaux ;

ici le Pasteur a des droits tout acquis sur la confiance et l'amour de son peuple ; et si la bonté du cœur est un nouveau titre pour y prétendre, à ce titre qui le méritera mieux que lui? Ici, les ministres, encore animés de cet ancien esprit, dont le souvenir nous pique d'une sainte émulation, sont estimés, révérés, à proportion de ce qu'ils en ont reçu et de ce qu'ils en conservent ; ici, je vois régner un attachement réciproque entre le clergé et les simples fidèles ; et cet esprit de concorde, qui se fait admirer entre eux, vous rend facile tous le bien que vous désirez de faire. Il ne nous faut donc qu'un redoublement de zèle et de ferveur pour triompher des cœurs encore rebelles, et pour les soumettre au joug du Seigneur. Aimable triomphe, douce conquête qui fera notre consolation, notre joie, notre gloire sur la terre et notre bonheur dans le Ciel.

FIN.